

HENRY BERNSTEIN

*

LE DÉTOUR

ISRAËL

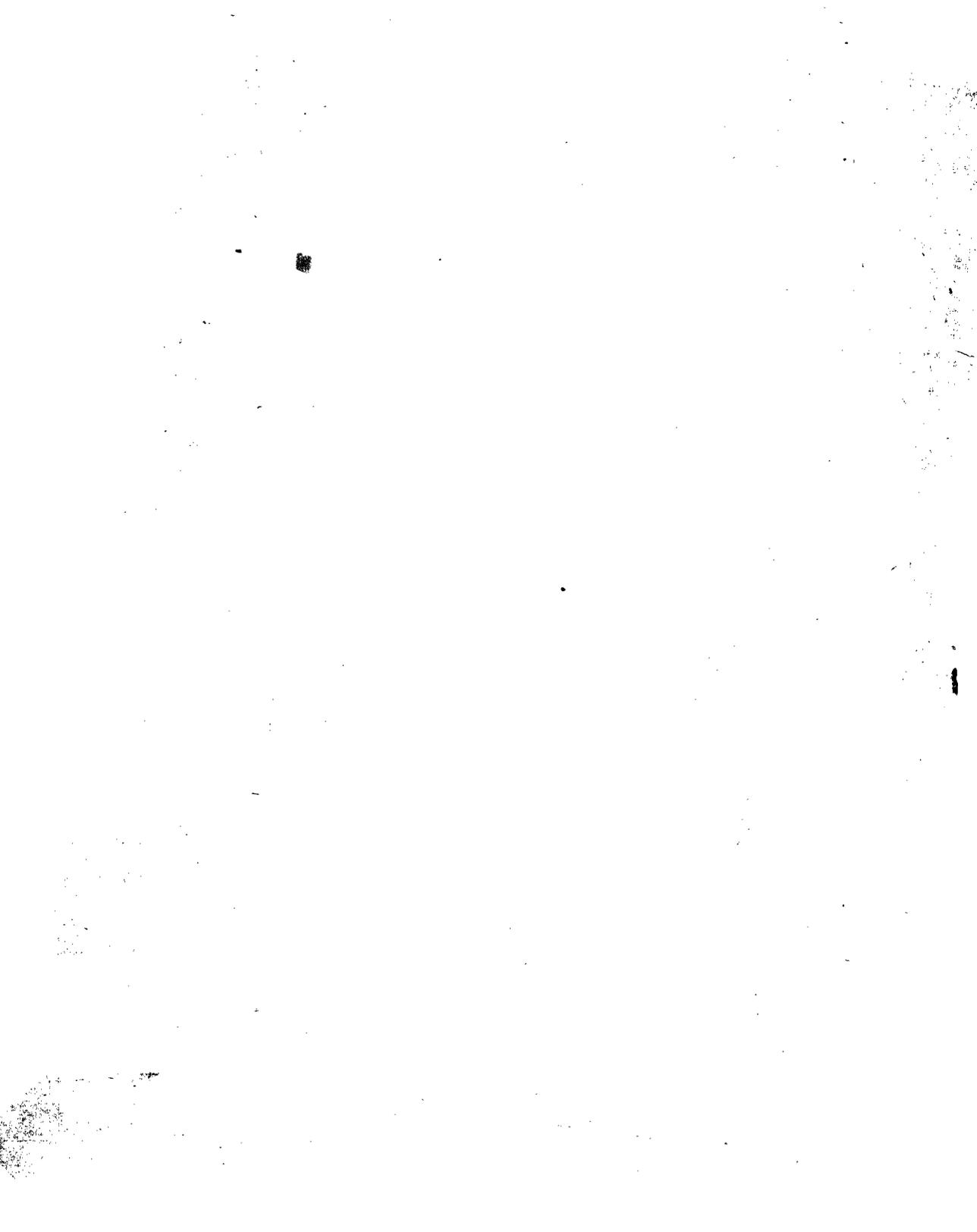


PARIS.

MODERN-THEATRE

ARTHUR FAYARD & C^o ÉDITEURS

18-20, RUE DU SAINT-JOHN, 18-20

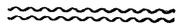


MES PARUS :

Barbey D'AUREVILLY.	liques.		
Colonel BARATIER.....	Ep. Africaines. Au Jugu.		
Maurice BARRÈS, de l'Académie française.	Le Jardin de Bérénice. De Sang, de la Volupté et de la Mort.		
Tristan BERNARD.....	Mémoires d'un Jeune Homme rangé.		
Jean BERTHEROY.....	La Danseuse de Pompéi. Le Double Amour.		
Louis BERTRAND.....	Pépète le bien-aimé.		
BINET-VALMER.....	Les Météques. L'Amour qui prie Le Pays Natal. L'Amour en fuite. Le Lac Noir. La Petite Mademoiselle. La Peur de vivre. Couples.		
Henry BORDEAUX... de l'Académie française.	Sous la Hache. Cruelle Enigme. André Cornélis.		
BOULENGER.....	La leçon d'Amour dans un Parc. Mademoiselle Cloque.		
Élémir BOURGES.....	Florise Bonheur.		
Paul BOURGET, de l'Académie française.	Vénus ou les deux Risques. Les Embrases. Les Demi-Fous. L'Evangéliste. Les Rois en exil. Les Deux Etreintes. Le Partage de l'Enfant. Les Morticoles.		
René BOYLESVE..... de l'Académie française.	Chants du Soldat. Sous-Offs.		
Adolphe BRISSON.....	Crapotte. Nounette. Le Mari de la Couturière.		
Michel CORDAY.....	La Légende de l'Aigle. La Guerre en dentelles L'Abbe Tigrane. L'Autre Amour. Vie de Château. Ma Figure. Ciel Rouge.		
Alphonse DAUDET...	L'Institutrice de Province. Le Capitaine Fracasse (1 ^{er} vol.). Le Capitaine Fracasse (2 ^e vol.). Renée Mauperin. Germinie Lacertoux. Sœur Philomène. Céleste Prudhomat. Le Cœur de Pierrette. La Bonne Galette. Totote. La Fée. Maman. Doudou.		
Leon DAUDET.....	La Meilleure Amie. La Divine Chanson. Les Transatlantiques. Souvenirs du Vicomte de Coeupière. Monsieur de Courpière marié. La Carrière. Le Sceptre. Le Cavalier Miserey. Chronique du Cadet de Coutras. Les Confidences d'une Aieule. Le Char de l'État. Coutras, soldat. Flirt. L'Inconnu. L'Armature. Peints par eux-mêmes.		
Paul DÉROULÉDE.....			
Lucien DESCAVES.....			
Henri DUVERNOIS....			
Georges d'ESPARBÈS..			
Ferdinand FABRE.....			
Claude FERVAL.....			
Léon FRAPIÉ.....			
Théophile GAUTIER..			
E. et J. de GONCOURT.			
Gustave GUICHES.....			
GYP.....			
Myriam HARRY.....			
Abel HERMANT.....			
1 HERVIEU, l'Académie française.			
Paul HERVIEU de l'Académie française.			Les Yeux Verts et les Yeux Bleus. L'Alce Nourrice. Le Petit Oco. Deux Plaisanteries.
Charles-Henry HIRSCH			Eva Turanina et ses Amis. Sire. Le Nouveau Jeu. Leurs Sœurs. Les Jeunes. Le Lit. Les Marionnettes.
Henri LAVEDAN, de l'Académie française.			Un Martyr sans la Foi.
Jules LEMAITRE, de l'Académie française.			Aphrodite. Les Aventures du roi Pausole. La Femme et la Femme. Contes Choisis. Les Chansons de Lullia.
Pierre LOUYS.....			Blancador l'Avantagous.
Maurice MAINDRON..			L'Avril. Amants. La Tourmente. L'Essor. Pascal Gofosse. Ma Grande. Le Cuirassier blanc. La Force des Choses.
Paul MARGUERITTE..			L'Abbe Jules. Sebastien Rogh.
Octave MIRBEAU.....			La Turque.
Eugène MONTFORT....			La Carrière d'André Tourville.
Lucien MUELFELD...			L'Automne d'une Femme. Cousine Laura. Chonchette. Lettres de Femmes. Le Jardin secret. Mademoiselle Jauffr. Les Demi-Vierges. La Confession d'un Amant. L'Heureux Ménage. Nouvelles Lettres de Femmes. Le Mariage de Julienne. Lettres à François. Le Domino Jaune. Dernières Lettres de Femmes. La Princesse d'Ermingo. Le Scorpion. M. et M ^{me} Moloah. La Fausse Bourgeoise. Pierre et Thérèse. Femmes. Lettres à François marie.
Marcel PRÉVOST, de l'Académie française.			Dialogues d'Amour. Comment elles nous paraissent. Le Professeur d'Amour.
Michel PROVINS.....			Le Bon Plaisir. Le Mariage de Minuit.
Henri de RÉGNIER, de l'Académie française.			L'Ecornifleur. Histoires Natu
Jules RENARD.....			La Glu. Les Débuts. La Chanson d
Jean RICHEPIN, de l'Académie française.			Amour Sacré.
Ch. ROBERT-DUMAS..			La Vie Privée d'
Édouard ROD.....			Les Roches d'
André THEURIET, de l'Académie française.			La Mais Péch
Pierre VEBER.....			L'A

Imprimerie MAUCHAUSSAT
16, Rue François-Guibert, Paris-15^e. — Télép. Saxe 30-23.

LE DÉTOUR



ISRAËL





JACQUELINE. — QUELLE RPUTE

HENRY BERNSTEIN

— 3 —

LE DÉTOUR



ISRAËL



ILLUSTRATIONS D'APRÈS LES DESSINS

DE

MM. RENEFER et TRONCET



PARIS

MODERN-THÉÂTRE

ARTHÈME FAYARD et C^{ie}, ÉDITEURS

18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD, 18-20

Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation, de représentation et d'exécution réservés pour tous pays.

PERSONNAGES

	A la création 1902	A la reprise 1912
	MM.	MM.
CYRIL, un Parisien (39 ans).....	CALMETTES.	DUMENEY.
ARMAND ROUSSEAU, un provincial (34 ans)	ARQUILLIÈRE.	PAUL CHELLIAN.
ROUSSEAU, son père, vice-président du Consistoire protestant de Cherbourg ! (66 ans) ..	NOIZEUX.	SIGNORET.
LE MEILLAN (52 ans).....	PAUL PLAN.	ANDRÉ LEFAUR.
<p>Il se donne pour un fêtard de la grande époque, mais ce n'est qu'un vieux noceur, tout le monde le sait bien. Il a un joli visage, mais que l'on a tant vu, trop vu ! Chacun lui parle, mais personne ne le reçoit. Il fait partie de tous les tirs aux pigeons, de toutes les commissions de fêtes, mais il n'est d'aucun club. Il a eu deux ou trois histoires désagréables, mais il n'est pas taré. On dit qu'il a du chic, mais ce n'est pas vrai; il n'est que très, très soigné. Il tire de grands coups de chapeau aux vicilles grues. En somme, on l'a toujours connu : c'est sa force.</p>		
FRED (22 ans).....	RICHE.	GANDÉRA.
<p>Imberbe, mince, petit. La raie. Les cheveux collés. Plus qu'Anglais et l'air d'un lad. Mais Français et plusieurs fois millionnaire. L'étoffe d'un redoutable roublard : toutefois c'est une victime.</p>		
NISSOL (26 ans).....	VAILLIÈRES.	DUYLAGARDE.
<p>Joli. Un gigolo et qui sans doute aspire à monter en grade. Il est peut-être le fils de gens bien.</p>		
MICHELON (44 ans).....	DAX.	PALLY.
<p>Il est de Cherbourg. Il est chauve et malingre et poussif. Il est ennuyeux, même à regarder.</p>		
	M ^{mes}	M ^{mes}
JACQUELINE (19 ans).....	SIMONE LE BARGY.	MADELEINE LÉLY.
<p>Elle est très bien, vraiment. Elle a de la grâce.</p>		
RAYMONDE WILSON, sa mère (46 ans)....	JULIETTE DARCOURT	JULIETTE DARCOURT.
<p>Bonne et belle, vaniteuse et facile. On prétend « qu'elle n'a jamais été mieux qu'à présent ». Seulement elle a 46 ans.</p>		
MADAME ROUSSEAU, femme du vice-président du Consistoire protestant de Cherbourg ! (55 ans).....	MARIE SAMARY.	CÉCILE CARON.
LA PRINCESSE URANU.....	BERTHE RICHARD.	LOUISE MARQUET.
MADAME PRADIS.....	ANTOINETTE ROGE.	MARCELLE JOSSET.
MADAME MICHELON.....	ANDRAL.	NORIS.
LUCIENNE ROUSSEAU.....	RYTER.	SUZANNE GOLDSTEIN.
<p>Pour l'observateur superficiel, c'est une jolie jeune fille sage et sévère qui ressemblera plus tard à sa maman.</p>		
MARIE, une bonne.....	LANTELME.	DUTRIE.
LOUISE, une bonne.....	BRELLY.	JANE SAMJANY.

A
SIMONE LE BARGY
et à
ANDRÉ CALMETTES

leur ami

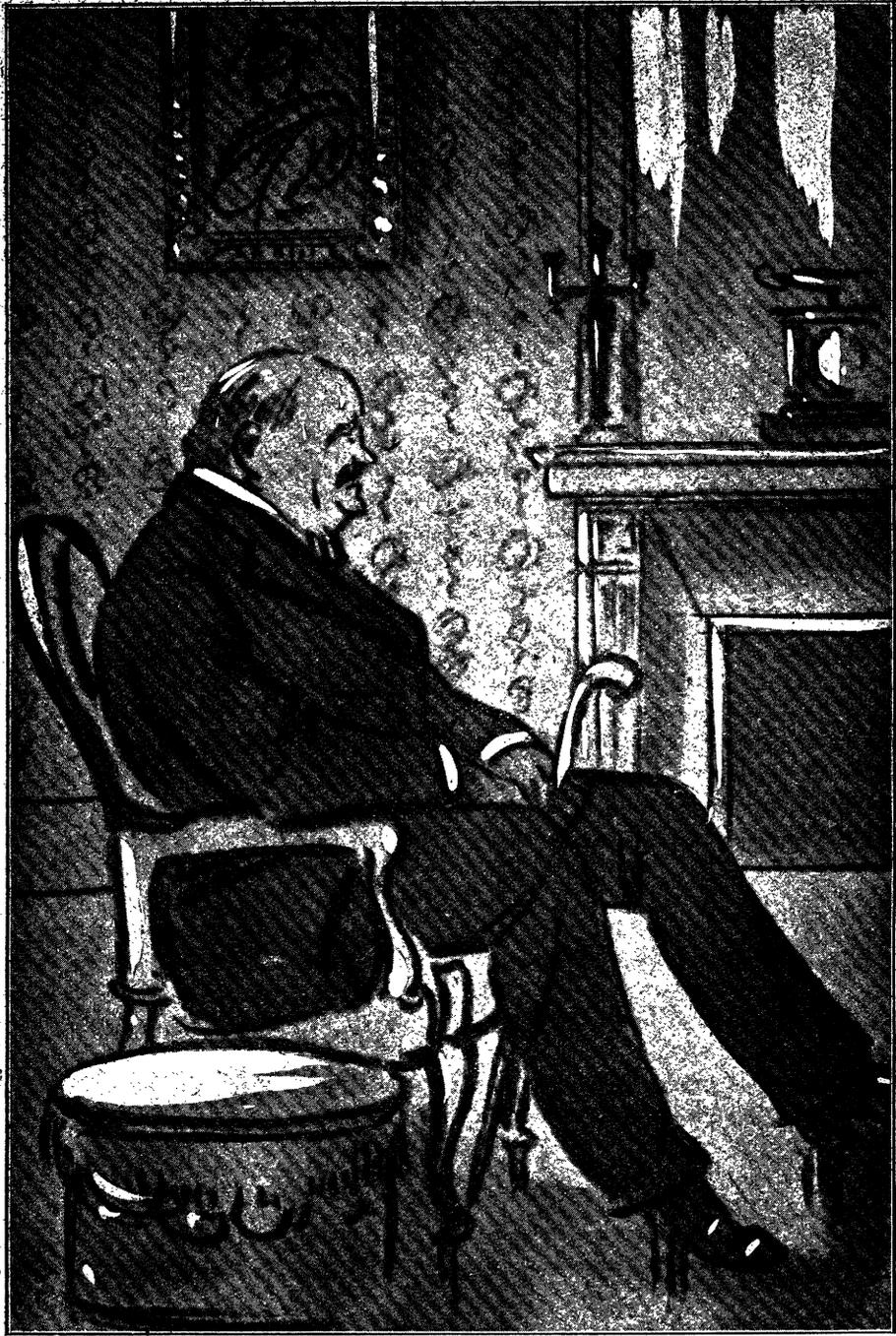
H. B.

LE DÉTOUR

COMÉDIE EN TROIS ACTES

*Représentée pour la première fois au Théâtre du Gymnase, le 5 janvier 1902,
reprise le 16 octobre 1912.*





MICHELON. — JE TRANSPIRE, ADÈLE !



JACQUELINE. — C'EST UNE SCÈNE ?

ACTE PREMIER

Un fond-point dans un jardin. Pelouse. A droite, deux allées conduisant à la grille. Ces deux allées se réunissent à gauche pour former une avenue qui mène à la villa. Vers le milieu de la scène deux grands arbres. Entre les deux arbres une escarpolette. Au pied d'un des arbres des couvertures et des coussins en quantité. A droite, une table ronde et des janteuls de jardin. La scène est d'abord vide. On entend à la cantonade, et vers la droite, les cris des joueurs de tennis : « Ready! Play! Out! Ready! Play! Game! » La voix de Jacqueline : « Bravo !... De mal en pis tous les jours! »

SCÈNE PREMIÈRE

JACQUELINE, CYRIL, ARMAND

Ils entrent de droite, par l'allée aux marches.
Flanelle blanche, bras de chemise, raquettes.

ARMAND, qui paraît le dernier. — Encore une partie! Voyons!...

JACQUELINE. — Flûte!... Vous êtes trop maladroit!

ARMAND. — La dernière!

JACQUELINE. — Non, je suis fatiguée. Si on jouait à s'étendre par terre? (Avec des coussins, elle se fait un lit au pied de l'arbre.) Là! Il est chic, mon dodo...

CYRIL, s'étendant dessus à plat ventre. — Vous parlez!

JACQUELINE. — Il ne vous manque rien?

CYRIL. — Si! Une situation indépendante.

JACQUELINE. — Nous en sommes tous là. (Elle se compose un second lit, non loin, avec une couverture et le reste des coussins.) Ah! non, par exemple. mon petit oreiller, je ne vous le laisse pas! (Elle le lui arrache.) Votre tête de mâle toute pleine d'ignobles pensées sur mon petit oreiller! (Elle s'étend.) Ouf! on est bien...

CYRIL. — On n'est pas mal.

JACQUELINE. — L'air est pur.

CYRIL. — Les ciseaux chantent.

JACQUELINE. — On dort?

CYRIL. — On ronfle.

Ils ferment les yeux. Cyril ronfle effroyablement.

ARMAND, qui s'est approché. — Hum! (Cy-

est visible. Un temps.) Dites-moi, mademoiselle Jacqueline, est-ce que...?

JACQUELINE. — Oh! pas de mademoiselle Jacqueline! Vous me faites penser à une bande d'enfants. Appelez-moi Jack ou mademoiselle.

ARMAND. — Puisque vous m'y autorisez, appelez-moi Jack; que...?

JACQUELINE. — Décidément, appelez-moi mademoiselle.

ARMAND. — Oh!

JACQUELINE. — Vous prononcez Jacques, vous! Comme frère Jacques! Et puis, vous êtes trop solennel. Vous faites un sort à tous les mots.



JACQUELINE. — Vous êtes trop maladroite!

CYRIL. — Ne vous frappez pas, mon cher!

JACQUELINE. — C'est la vie...

CYRIL. — Offrez-lui une douche.

JACQUELINE. — Je la lui offre. (A Armand.) Vous n'aurez qu'à appeler Joseph pour vous la donner.

ARMAND. — Merci. Dans un quart d'heure, je reviens vous faire mes adieux.

JACQUELINE. — Comment, vous ne dînez pas avec nous?

ARMAND. — Vous êtes mille fois aimable, mais je suis invité, je...

JACQUELINE. — Ça, c'est trop fort! Alors, vous venez ici, uniquement pour apprendre le tennis, pour transpirer, pour maigrir, pour vous doucher! C'est votre hammam!

ARMAND, souriant et gêné. — Je vous assure que...

ARMAND. — Je voulais vous demander si, à présent, madame votre mère serait visible?

JACQUELINE. — Je vous ai déjà dit qu' aussitôt habillée, maman nous rejoindrait. Couchez-vous donc par terre et attendez, au lieu de faire la petite folle des jardins!

CYRIL, à Armand. — Je parie que vous avez envie d'une place, là, tout près de moi.

ARMAND. — Non, merci. Je vais aller me rhabiller. Je me suis donné si chaud, et puis j'ai déchiré la manche de ma chemise... Oh! tenez, jusqu'à l'épaule!

JACQUELINE. — Si, si, vous savez que le dîner est le seul moment où vous soyez de quelque utilité, le seul. Parce que, le matin, on aime voir autour de soi le plus de gens possible pour se donner l'illusion de la gaieté toujours absente.

ARMAND. — Excusez-moi, mais...

JACQUELINE. — Surtout, ne me promettez pas de dîner demain! Je m'en moque, que vous diniez ou non! Allez, monsieur Armand Rousseau, vous faire doucher par Joseph. Allez, allez!

ARMAND. — Bien, mademoiselle Djac.

CYRIL. — Il y a du progrès.

SCÈNE II

JACQUELINE, CYRIL

CYRIL. — Vous êtes hargneuse!

JACQUELINE. — Je le taquine un peu.

CYRIL. — Un peu, en effet. Votre acharnement me surprend d'ailleurs. Vous êtes d'un naturel assez aimable...

JACQUELINE. — Merci, mon prince!

CYRIL. — Vous traitez doucement vos camarades, vos flirts, vos adorateurs, votre personnel enfin. Ainsi, moi...

JACQUELINE. — Oh! vous...

CYRIL. — Je suis inoffensif, hein? C'est exquis, après une cour de trois ans! Et Rousseau vous inquiète, lui!... Je m'en doute.

JACQUELINE. — Vous n'allez pas m'accuser à présent d'être amoureuse de Rousseau!

CYRIL. — Hé! hé!

JACQUELINE. — « Hé! hé! » Je vous croyais de l'esprit, mon petit Cyril. Vraiment, il faut que je vous donne ma parole que ce gros garçon ne me trouble pas, mais là, pas du tout! Du reste, j'imagine que de son côté...

CYRIL. — Lui, il est fou de vous.

JACQUELINE. — C'est vous qui êtes fou!

CYRIL. — Soit!

JACQUELINE. — Enfin, sur quels indices...

CYRIL. — Ecoutez, tant que M. Armand Rousseau ignorait votre existence, il passait tous les ans, quinze jours, à Paris, — pas un de plus, — chez son associé, M. Bernard.

JACQUELINE. — Il a un associé?

CYRIL. — C'est son droit.

JACQUELINE. — Quelles affaires font-ils?

CYRIL. — Des affaires. Je crois que Ber-

ne vend ce que Rousseau fabrique, ou bien le contraire. Je m'en fiche, du reste!

JACQUELINE. — Et, moi donc! (Un temps.) Vous êtes très lié avec les Rousseau, n'est-ce pas?

CYRIL, qui proteste. — Oh! très lié... J'ai vécu quelque temps dans leur patelin, là-

mants. Je vous l'amène, et vous nous rebernez à dîner, bien entendu. Pendant le retour, dans le petit tramway, Rousseau n'ouvre la bouche que pour me dire : « Le ton est un peu leste dans cette maison. » Arrivé porte Maillot, il ajoute : « Par exemple, M^{lle} Wilson est fort intelligente. » Et comme nous



JACQUELINE. — VOUS N'ALLEZ PAS M'ACCUSER A PRÉSENT D'ÊTRE AMOUREUSE DE ROUSSEAU!

bas, à Cherbourg... J'étais conseiller de préfecture. Je fréquentais un peu chez le père Rousseau.

JACQUELINE. — Y a-t-il une mère Rousseau?

CYRIL. — Parfaitement, et aussi une fille, une gamine à l'époque dont je vous parle.

JACQUELINE. — Les parents sont aussi fêlés que le fils?

CYRIL. — À peu près le même numéro. Mais encore plus sérieux, encore plus honnêtes, encore plus protestants. Oui.

JACQUELINE. — Vous deviez vous amuser.

CYRIL. — À mort!

JACQUELINE. — Et depuis cette époque, vous étiez resté en relations avec Rousseau, le jeune?

CYRIL. — Jamais de la vie! Je m'étais hâté de le perdre de vue, lorsqu'au mois de mars dernier, je le rencontre sur le boulevard. Il faisait à Paris son voyage annuel et devait repartir quelques jours après. Il avait l'air de s'ennuyer, je lui propose de passer l'après-midi à Neuilly, chez des amis char-

nants. Je vous l'amène, et vous nous rebernez à dîner, bien entendu. Pendant le retour, dans le petit tramway, Rousseau n'ouvre la bouche que pour me dire : « Le ton est un peu leste dans cette maison. » Arrivé porte Maillot, il ajoute : « Par exemple, M^{lle} Wilson est fort intelligente. » Et comme nous

nous quittions à l'Etoile, il me demande : « Ne croyez-vous pas qu'une visite de digestion s'impose?... »

JACQUELINE. — La digestion de Rousseau! Quelle horreur!

CYRIL. — Enfin, il a digéré ici, tous les jours, depuis quatre mois. Que doit penser le père Rousseau, là-bas, dans son port de guerre? Et moi-même, que puis-je supposer?

JACQUELINE. — C'est une scène?

CYRIL. — Non, je suis furieux seulement que vous me forciez à vous parler sans cesse de ce monsieur.

JACQUELINE. — Que je vous force!

CYRIL. — Quand j'ai à vous dire des choses... des choses de moi. (Tendre.) Mon Jack...

JACQUELINE. — Mon vieux?

CYRIL. — Ah! c'est plein de tact!

JACQUELINE. — Vous êtes fâché?

CYRIL. — Non, Jack, je vous aime.

JACQUELINE. — Vous n'avez pas de nouvelles plus fraîches?

CYRIL. — Je sais bien que j'ai le tort de me répéter. De tous les hommes qu'on voit

ici, je suis le premier qui vous aie fait la cour, et je ne suis pas plus avancé que les autres!

JACQUELINE. — Vous êtes le doyen, c'est quelque chose.

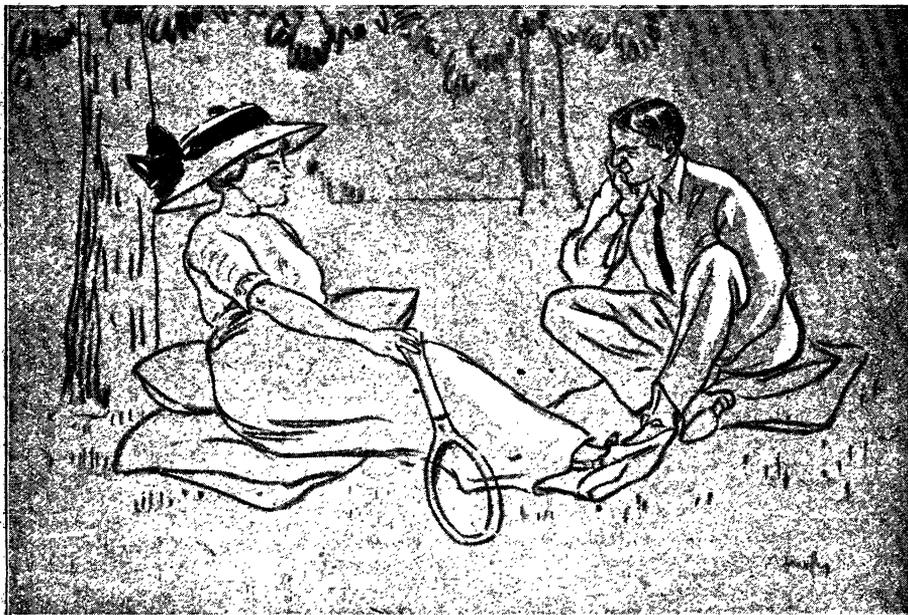
CYRIL. — Blaguez, blaguez! C'est bien ça! Jamais vous ne répondrez sérieusement.

JACQUELINE. — Répondre à quoi? Est-ce donc une demande en mariage?

CYRIL. — C'est une demande en ce que mademoiselle voudra. Seulement, on ne m'épouse guère, moi!... Je suis pauvre.

CYRIL. — De la fantaisie, que diable! C'est amusant d'être dans la purée.

JACQUELINE. — Je professe là-dessus une théorie un peu différente. Je ne connais pas le besoin, mais j'en ai une peur bleue! Tenez, il nous est arrivé une fois, à maman et à moi et à des amis, ne sachant que faire d'une fin de soirée, de prendre une loge dans un théâtre de quartier. Salle funèbre, public... brr! Une heure sinistre à entendre aboyer de malheureux cabots... Mais le lendemain, aux connaissances : « Figurez-vous qu'hier nous



JACQUELINE. — EH BIEN! CHEZ VOUS SEUL J'AI DEVINÉ UN SENTIMENT ASSEZ PROFOND.

JACQUELINE. — Pas d'espérances?

CYRIL. — Il y a des espérances. Un cousin...

JACQUELINE. — Il est riche?

CYRIL. — Très riche.

JACQUELINE. — Très vieux, aussi?

CYRIL. — Ah! non, plus jeune que moi.

(Un temps.) Vous voyez que, comme parti...

JACQUELINE. — Enfin, il faudrait que je vous prenne pour amant?

CYRIL. — Je ne m'en offenserais pas.

JACQUELINE. — Et vous m'offrez la moitié de votre dèche?

CYRIL. — Vous y êtes! La moitié de ma dèche, la moitié de ma couche, le quart de mes joies, toutes mes peines.

JACQUELINE. — Ne me tentez pas!

avons été voir *Ruy Blas* à Batignolles! Ce quo nous avons ri! » Eh bien! j'imagine la gêne comme ces petites fêtes. Ça n'est drôle que quand on en parle.

CYRIL. — Il y a du vrai.

JACQUELINE. — Aussi, vous ne m'en voudrez pas, mais si flatteuse que soit votre proposition...

CYRIL. — C'est dommage, Jacqueline!

JACQUELINE. — Mais oui, Cyril, c'est dommage. Très sincèrement. Vous n'êtes pas tout à fait le premier qui ayez un peu envié de vous étendre à mes côtés autre part que dans ce jardin...

CYRIL. — Je m'en doute.

JACQUELINE. — Eh bien! chez vous seul, j'ai deviné un sentiment assez profond.

CYRIL. — Très profond.

JACQUELINE. — Je suis sûre que si je vous répondais : « Oui, je consens à devenir votre maîtresse... »

CYRIL, lui saisissant le bras. — Oh! mon petit Jack...

JACQUELINE. — Ne vous agitez pas! Nous sommes dans le domaine des hypothèses.

CYRIL. — Sortons-en. On y étouffe!

JACQUELINE. — Si je répondais : « Oui, je veux bien, on va vivre comme de bons amants », vous ne seriez pas trop attrapé.

CYRIL. — Essayez!

JACQUELINE. — En échange, apprenez ceci : vous êtes le seul homme avec qui, dans ma caboche de petite fille, j'aie envisagé la possibilité d'une... camaraderie... très intime.

CYRIL. — Mais alors!... Vous représentez-vous notre couple? Dans la rue, les gens nous regarderaient avec attendrissement... C'est trop beau! Ça n'arrivera pas. Ces choses-là n'arrivent qu'aux autres. Et pourtant... Puis vous savez, quand je serais devenu riche, on se marierait! On attendrait pour se marier que le sort nous sourie, mais on attendrait ensemble.

JACQUELINE. — Voilà ce que mon père a dit à ma mère. Elle l'a écouté et ça ne leur a pas porté bonheur. Mon père a été tué dans un accident et a laissé ma mère enceinte de moi. Oui, mon bon Cyril, mes grands-parents avaient refusé leur consentement, les jeunes gens se sont enfuis ensemble, et un beau jour ma mère s'est trouvée seule au monde. Trois mois après, elle n'était plus seule, elle avait une enfant à nourrir. Comme maman est jolie et un peu inconsciente, elle s'en est tirée tout de suite et brillamment, mais à un prix qu'il ne me conviendrait pas de payer. Je dois tenir de mon père, moi! C'est lui, des deux, j'en suis sûre, qui avait le plus à cœur de régulariser la situation. J'ai hérité d'un penchant immodéré pour les situations régulières.

CYRIL. — Non! Curé, maire, respectabilité, opinion du monde, vous donnez dans ces bêtises-là! Vous!

JACQUELINE. — J'ai tort, peut-être; je manque sans doute d'indépendance, seulement mon penchant naturel a été fortifié encore par l'éducation d'une cousine très stricte, très comme il faut, et je crains d'être devenue irrémédiablement honnête. Voilà un vice qui me vaudra sans doute de mourir vieille fille et pauvre! Que voulez-vous, sans le maire, le curé, les bêtises, comme vous dites, je ne peux pas. Vrai! je ne pose pas

à la vertu, c'est plus fort que moi, c'est irraisonné... c'est... bestial!

CYRIL. — Ecoutez, il s'agit d'une simple supposition. Si, un jour, je vous disais : « Allons-y ensemble devant le curé et le maire! », vous refuseriez?

JACQUELINE. — Je refuserais.

CYRIL. — Oh!

JACQUELINE. — Je refuserais. Je n'épouserai qu'un homme qui puisse me tirer du



CYRIL. — ESSAYEZ !

milieu où je vis. Je vous aime bien, Cyril, seulement vous êtes un fêtard et un bohème. J'ai l'effroi et l'horreur de la bohème. On ne s'en évade pas, surtout quand on est de pauvres diables. Nous côtoierions le même monde, nous fréquenterions les mêmes gens qu'à présent, et peu à peu, la pauvreté aidant, je glisserais à la vilaine vie dont je ne veux pas. Voyez-vous, je rêve un foyer très bourgeois, paisible, surtout paisible, et qui soit un vrai foyer où vienne s'asseoir une vraie famille, et qu'entoure de vrai respect.

CYRIL. — Jack, j'ai peur de vous peiner en vous questionnant... C'est la première fois que nous abordons ce sujet... Cependant, expliquez-moi... Je ne comprends pas que, sentant comme vous sentez, vous supportiez... vous puissiez supporter... une atmosphère... Enfin, vous saisissez?

JACQUELINE. — Je saisis. Eh bien, mon pauvre Cyril, je passe par d'odieuses minutes... Bien sûr, pour m'affranchir, il y aurait le travail, les leçons... Je suis très calée en anglais... Mais je ne voudrais pas me faire meilleure que je ne suis, je vous avoue

que je considère l'enseignement comme la suprême ressource.

CYRIL. — Celle qu'on n'emploie jamais.

JACQUELINE. — A part ça, voyez-vous, la vieille parente qui m'a élevée est morte; où irais-je, si je m'en allais d'ici? On n'est pas des héros, on est tout simplement une gamine bourrée de préjugés...

CYRIL. — Alors? Conclusion?

JACQUELINE. — A la grâce de Dieu!... Mais je vous en raconte des histoires!... Je n'en ai jamais tant raconté à personne. Ça prouve au moins que je suis votre amie, Cyril! Oui, je sais, c'est une bonne amie que vous demandiez... Vous ne m'en voulez pas de ne pas vouloir? (*Lui prenant la tête à deux mains.*) Qu'est-ce que je vois? Mais vous m'aimez donc pour de bon?

CYRIL, *s'essuyant les yeux.* — Rien... Je disais adieu à... à quelque chose.

JACQUELINE. — Voilà Rousseau!

CYRIL. — Canonniers, à vos pièces!

JACQUELINE. — Ronflons!

SCÈNE III

LES MÊMES, ARMAND

ARMAND, *il est en tenue de ville et il porte un paquet à la main. Il est très « Cherbouurg. »* — Hé! les dormeurs! (*Ronflements.*) Vous savez qu'il est seulement cinq heures, je n'ai pas besoin de m'en aller avant une heure.

JACQUELINE. — Et cette heure, vous allez nous la consacrer? C'est grand et généreux.

ARMAND. — Je vois que vous n'avez pas désarmé, mademoiselle Jack!

JACQUELINE. — Désarmé?

ARMAND. — Tout à l'heure, vous m'avez empêché de vous expliquer... N'est-ce pas, vivant chez un ami, mon associé, du reste, je suis bien obligé de temps à autre de dîner avec lui... sans quoi, vraiment, il serait en droit...

JACQUELINE. — Oh! mon ami, mon pauvre ami, vous en êtes resté là... au dîner!

CYRIL. — L'addition!

ARMAND. — C'est que vous semblez...

JACQUELINE. — Dire que voilà trois mois que je m'occupe de votre éducation, et que vous êtes aussi « préfecture maritime », qu'au premier jour!... Méditez donc, homme

des plages, ce précepte de vie parisienne : « Ne jamais prendre au sérieux aucune affaire. »

CYRIL. — Surtout pas celles des autres.

ARMAND, *riant.* — Je vous promets de m'appliquer.

CYRIL. — On en fera peut-être quelque chose.

SCÈNE IV

LES MÊMES, NISSOL

NISSOL. — Très pittoresque, le groupe!

CYRIL. — Nissol... Comment va?

NISSOL. — Et vous, mon cher? Bonjour Jack!

JACQUELINE, *glaciale.* — Bonjour.

NISSOL, *à Rousseau.* — Bonjour, monsieur. (*La main à Jacqueline.*) On a joué au tennis?

JACQUELINE. — Oui.

Un silence.

NISSOL. — Quelle journée délicieuse!... Un tout petit peu d'air... juste ce qu'il faut. (*Un silence.*) Eh bien! Jack, la nouvelle raquette anglaise?... Vous gagnez toutes les parties à présent?

JACQUELINE. — J'en suis contente.

Un silence.

NISSOL. — Quelle journée délicieuse!... Hein, Cyril?

CYRIL. — Le fait est...

Un silence.

NISSOL. — C'est désolant de quitter Paris par un aussi beau temps! Et pourtant, il faut que je parte... (*Un silence.*) Je vais passer quatre mois, au fin fond de la Bretagne, dans un pays affreux...

CYRIL, *poliment.* — Ah?

NISSOL. — Oui. (*Un silence.*) Votre mère est dans le jardin. Jack?

JACQUELINE. — Maman est à la maison.

NISSOL. — Ah! oui... (*Un temps.*) Eh



NISSOL. — TRÈS PITTORESQUE, LE GROUPE!

bien, je pousse jusque-là. Il faut que j'annonce mon départ... Je ne serai pas mécontent de me donner un coup de brosse par la même occasion... J'ai attrapé une poussière!... A tout à l'heure!

Il sort.

SCÈNE V

LES MÊMES, moins NISSOL

CYRIL. — Il n'a pas fait recette, Nissol.

ARMAND, qui se tord. — Vous l'avez reçu d'une façon! Je connais une dame qui va vous gronder...

JACQUELINE. — Qui cela?

ARMAND. — Votre mère, parbleu! Vous maltraitez son amoureux.

JACQUELINE. — Pardon, je ne comprends pas bien... Auriez-vous l'obligeance de répéter?

ARMAND. — Vous voulez encore vous moquer de moi, mais ça ne prend plus! Je dis que vous n'êtes guère attentionnée pour votre petit beau-père, et qu'à la place de votre maman...

CYRIL. — Mon cher, en ce moment, vous n'êtes pas Parisien pour deux sous!

JACQUELINE. — Je vous en prie, Cyril, vous plaisanterez une autre fois. (A Armand.) Monsieur Rousseau, votre seule excuse, je la trouve dans votre stupidité...

ARMAND. — Mais, mademoiselle...

JACQUELINE. — Si! Laissez-moi croire que vous êtes parfaitement stupide et que vous n'avez pas aperçu tout ce que vos paroles avaient d'inconvenant, d'outrageant...

ARMAND. — Enfin, mademoiselle, je vous jure...

JACQUELINE. — Assez! A l'avenir, faites effort. Epargnez-moi la nécessité de vous donner, jamais, une nouvelle leçon.

ARMAND. — Vous me traitez bien durement, mademoiselle!

JACQUELINE. — Comme on traite un homme mal élevé.

ARMAND. — Je suis désespéré de vous avoir offensée involontairement, mais vous établissez entre les personnes de votre entourage et moi une différence marquée. Je ne pense pas avoir dépassé le ton de certaines plaisanteries que j'ai entendues ici et dont vous ne vous êtes pas formalisée.

JACQUELINE. — Vous vous trompez, monsieur.

ARMAND. — Il ne me reste plus qu'à me retirer...

JACQUELINE. — C'est bien mon avis.

SCÈNE VI

JACQUELINE, CYRIL

JACQUELINE. — Quelle brute!

Elle frappe la terre de sa raquette.

CYRIL. — Gare! La nouvelle raquette, la raquette anglaise!... Mais vous êtes en colère pour tout de bon! Heureux gaillard, va! Ce n'est pas pour moi que...

JACQUELINE. — Je me demande s'il est plus bête ou plus... plus...

CYRIL. — Mais non, c'est un simple gaffeur. De l'indulgence, Jack!

JACQUELINE. — Et puis, zut! Venez tout près de moi, mon vieux Cyril.

CYRIL. — Avec plaisir.

JACQUELINE. — Racontez-moi des potins, des indécentes! Il faut que je m'entraîne! Donnez-moi des conseils, j'ai une envie folle de me mettre cocotte.

CYRIL. — Allons donc, vous n'en avez jamais été plus loin.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LA PRINCESSE

LA PRINCESSE. — En voilà un mufle!

CYRIL. — Qui donc, princesse?

LA PRINCESSE. — Ce M. Rousseau! Il m'a à moitié renversée. Et pas un coup de chapeau, pas un mot d'excuse! Je le crois braqué, du reste.

CYRIL. — Non, il était un peu pressé.

LA PRINCESSE. — Ce n'est pas une raison! Mais j'en oublie, mon Jack, de t'embrasser. Es-tu assez gentille et assez fraîche!

CYRIL. — Je vous ai aperçue hier soir, princesse, à l'Opéra-Comique.

LA PRINCESSE. — Vous auriez bien pu venir me dire bonsoir!

CYRIL. — Votre avant-scène était bondée de femmes capiteuses, vous aviez l'air de voyager dans un compartiment pour dames

seules. Un peu de timidité m'a fait craindre...

LA PRINCESSE. — Comme ça vous ressemble!

JACQUELINE. — Emma n'est pas venue?

LA PRINCESSE. — Mais non, la pauvre! Les concours du Conservatoire approchent; Emma répète et travaille toute la journée.



LA PRINCESSE. — EN VOILÀ UN MUFLE!

ve à votre jeune amie un visage incomparable.

LA PRINCESSE. — Mon cher, Emma ne se fiche pas mal de vos fadaises!

JACQUELINE. — Attrape!

LA PRINCESSE. — On le sait qu'elle a de beaux yeux. Et elle a quelque chose de plus beau que ses yeux, c'est son corps. Une merveille, son corps.

CYRIL. — Princesse, je n'en ai jamais douté.

LA PRINCESSE. — Et le corps, pour une tragédienne...

CYRIL. — Evidemment.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, NISSOL, puis RAYMONDE

NISSOL, *qui vient de gauche rapidement.* — Je file!... Princesse, je vous salue. Comment avez-vous trouvé mes cigares?

LA PRINCESSE. — Epatants! Quand vous voit-on?

NISSOL. — Je viendrai prendre le thé chez vous demain.

LA PRINCESSE. — Comme vous vous saluez!

NISSOL. — Je suis pressé en diable. Au revoir, Jack! Au revoir, Cyril.

CYRIL. — Au revoir.

RAYMONDE, *surgissant de gauche.* — Vous partez?

NISSOL. — Je vous ai fait mes adieux.

RAYMONDE. — Vous partez?

NISSOL. — Mais... oui, avec votre permission.

RAYMONDE. — Je vous la refuse. Vous ne partirez pas!

NISSOL. — Je regrette infiniment... je suis attendu et...

RAYMONDE, *lui barrant le passage.* — Vous ne partirez pas. J'en ai assez de vos mensonges!

LA PRINCESSE, *s'interposant.* — Voyons, Raymonde...

RAYMONDE. — Toi, laisse-moi tranquille!

NISSOL. — Cette scène est ridicule! Je vous en prie...

CYRIL. — Voyons, Raymonde...

RAYMONDE. — Vous ne partirez pas.

NISSOL. — Vous allez m'obliger à vous débêbir!

RAYMONDE. — Essayez donc, misérable!

Elle veut se jeter sur lui; Nissol recule vivement son chapeau tombe.

JACQUELINE, *qui a saisi brusquement sa mère par le bras et l'a séparée de Nissol.* — En voilà assez, maman! Tais-toi, et ne bouge plus.

RAYMONDE. — C'est à ta mère que tu oses parler de cette façon?

JACQUELINE, *indignée, douloureuse.* — Oui, c'est à toi que je parle. Assez, tu m'entends. Assez, assez, assez!

RAYMONDE. — Comment oses-tu...?

JACQUELINE. — Assez!

NISSOL. — Je vous prends à témoin, Jack que...



NISSOL. — PRINCESSE, JE VOUS SALUE.

JACQUELINE. — Vous, allez-vous-en! Tout de suite.

NISSOL. — Je n'ai pas dit un traître mot qui...

JACQUELINE. — Allez-vous-en. Je ne sais pas si vous avez tort ou raison, mais allez-vous-en! Je vous supplie de vous en aller, je vous ordonne de vous en aller!

RAYMONDE. — Cette fois, c'est fini, bien fini! Ai-je été bête!...

CYRIL. — Oui, Nissol, venez, je vais vous accompagner. Plus d'enfantillages! Tenez, voilà votre petit chapeau. (*Il le lui remet sur la tête, tout de travers.*) Venez! Et vous aussi, Raymonde!

RAYMONDE, *qu'il entraîne.* — Ah! Cyril, laissez-moi.

CYRIL. — Mais non, je ne vous laisse pas. Quoi, il y a un malentendu? Eh bien! nous allons éclaircir ça en nous promenant dans cette allée. Les allées, c'est fait pour s'expliquer... Je vous parie que j'arrange tout!...

Il les entraîne vers le tennis.

SCÈNE IX

JACQUELINE, LA PRINCESSE

LA PRINCESSE. — Mon pauvre petit Jack! Je te comprends, va! Ce Nissol est un petit galopin, un aventurier!... Mais aussi, Raymonde est incroyable! Pour ce vaurien, elle...

JACQUELINE. — Ah! je vous en prie... je suis excédée.

LA PRINCESSE, *s'asseyant tout près de Jacqueline qui s'est jetée dans un rocking-chair.* — Oui, oui, je sais ce que tu éprouves, je connais ta nature à fond. Pas plus tard que ce matin, je disais à Emma : Jacqueline, c'est moi à dix-neuf ans, moi tout entière!... Oui, jusqu'à ces grands yeux qui deviennent tout noirs dans la colère, jusqu'à ce petit duvet sur la lèvre... C'est curieux, hein?

Elle caresse la figure de Jacqueline.

JACQUELINE, *détournant la tête.* — En effet, c'est assez...

LA PRINCESSE. — Tu es une vraie femme, toi, fière d'être femme, jalouse de ses droits. Alors, il y a des compromissions, des servitudes qui t'écoeurent, qui t'indignent. N'est-ce pas que je te comprends?

JACQUELINE. — Mais, princesse, je ne crois pas que ces motifs soient tout à fait ceux...

LA PRINCESSE. — Mais si, mais si! Tu ne te rends pas compte.

JACQUELINE. — Je me sens surtout découragée. Voilà.

LA PRINCESSE. — Découragée, parfaitement! C'est ce que je dis! Tu n'en peux plus. Tu découvres que la lutte est inutile et que jamais tu ne t'arrangeras de la vie que tu mènes ici...

Ah! ah! je l'ai prévu, il y a beau temps, qu'un jour, tout à coup, tu perdrais patience.

JACQUELINE. — Mais, princesse, je ne...

LA PRINCESSE. — Oh! tant pis! Du moment que tu as vu clair en toi-même, je n'ai plus de raison de cacher ma pensée! J'aime beaucoup

Raymonde, c'est ma meilleure amie, mais ta mère et toi, vous n'êtes pas de la même espèce. Vous n'êtes pas de la même race de femmes. Toi, on ne te met pas en cage, tu es une indomptable... Tu aspirés à vivre par toi-même... enfin, pour toi-même, à ta guise, sans entrave... Tiens, je ne comprends pas que tu habites ici! Tu devrais t'installer de ton côté.

JACQUELINE, *souriant.* — Quelle idée! Vraiment, je ne suis pas très tenue, ni très...

LA PRINCESSE. — Non, mais tout ce qui se passe dans cette maison te blesse et t'humilie dans... Comment dire?... dans ton orgueil de femme!

JACQUELINE. — Vous exagérez. Je ne suis pas si malheureuse! Et puis, j'ai horreur de la solitude.

LA PRINCESSE. — Qui te parle de solitude? Est-ce que je vis seule, moi? Vois-tu, il te faudrait une existence comme la mienne... Ah! la bonne petite existence que nous menons, Emma et moi! Si tu savais... Jamais une scène, jamais un mot désagréable! Et



LA PRINCESSE. — OUI, OUI, JE SAIS CE QUE TU ÉPROUVES.

personne ne commande. Liberté, libertas! Et surtout, surtout rien que de jolies choses autour de nous, des choses sympathiques!... Pas d'histoires, Nissol! Nous avons des amies, des femmes charmantes. (Très près de Jacqueline.) Ça ne te tente pas, ça?... Une affection de ce genre... une tendresse... enfin un grand sentiment et, bien entendu, l'indépendance, l'indépendance absolue? Dis!

JACQUELINE, *gêlée et qui a reculé un peu.*
— Mais je ne sais pas... je ne crois pas... je n'ai jamais pensé à... (Le Meillan et Fred paraissent à droite. Jacqueline, très soulagée, se lève et court vers eux.) Fred!

Poignées de mains. Exclamations.

SCÈNE X

LES MÊMES, LE MEILLAN, FRED LE MEILLAN

Il porte un bras en écharpe et il boite.

LA PRINCESSE. — Oh! Fred, mon petit



LE MEILLAN. — JE CROIS BIEN! A
UNE ALLURE PAREILLE!

Fred!... Ah! par exemple, il faut que je l'embrasse!

Accolade

FRED, à Jacqueline. — Si le cœur vous en dit?

JACQUELINE. — Non, merci! Je n'aime pas les embrassades, moi! Tenez, je vous offre ma main à baiser. Et je vous installe dans mon fauteuil

LA PRINCESSE. — Eh bien, mon pauvre ami?

FRED. — Eh bien, voilà.

LA PRINCESSE. — Il n'est pas très pâlot, n'est-ce pas, Le Meillan? (A Fred.) Vous avez beaucoup souffert?

FRED. — Vous pouvez le dire!

LE MEILLAN. — C'est sa jambe surtout qui nous a donné du tintouin. Le bras...

JACQUELINE. — Aussi, on n'a pas idée de se casser le bras et la jambe! On se casse le bras ou la jambe

FRED. — J'ai eu de la chance de ne pas me casser la gueule!

LE MEILLAN. — Je crois bien! A une allure pareille!.. Tu allais comme en course?

FRED. — A peu près. Nous essayions deux chevaux, Porte Bonheur et Choléra. Moi, je montais Porte Bonheur.

JACQUELINE. — Heureusement!

FRED. — Un sauteur épatant! Il n'avait jamais fait une faute de sa vie. Je ne sais pas ce qui lui a pris, il a bourré dans une petite haie de rien du tout, et nous nous sommes plaqués tous les deux, mon canard et moi.

LE MEILLAN. — Toi dessous.

FRED. — Moi dessous

LA PRINCESSE. — Mon Dieu! mon Dieu!

FRED. — Vous pouvez le dire! Il y avait sur le terrain d'entraînement le vétérinaire Ruff qui causait avec un lad. Ils sont arrivés au galop pour me ramasser. Quand le gamin a vu que je gigotais et que je parlais, son premier mot a été : « J'ai perdu! » Il avait parié une thune au vétérinaire que j'étais tué!

LA PRINCESSE. — Je devais accompagner Raymond et Le Meillan, la semaine dernière, lorsqu'ils sont allés vous voir. Mais au dernier moment figurez-vous que..

LE MEILLAN. — Oui, oui, j'ai expliqué à Fred.

LA PRINCESSE. — Il a dû rester terriblement seul, ce malheureux!

JACQUELINE. — Mais non. Nous avons fait le voyage de Neuilly à Chantilly, au moins six fois!

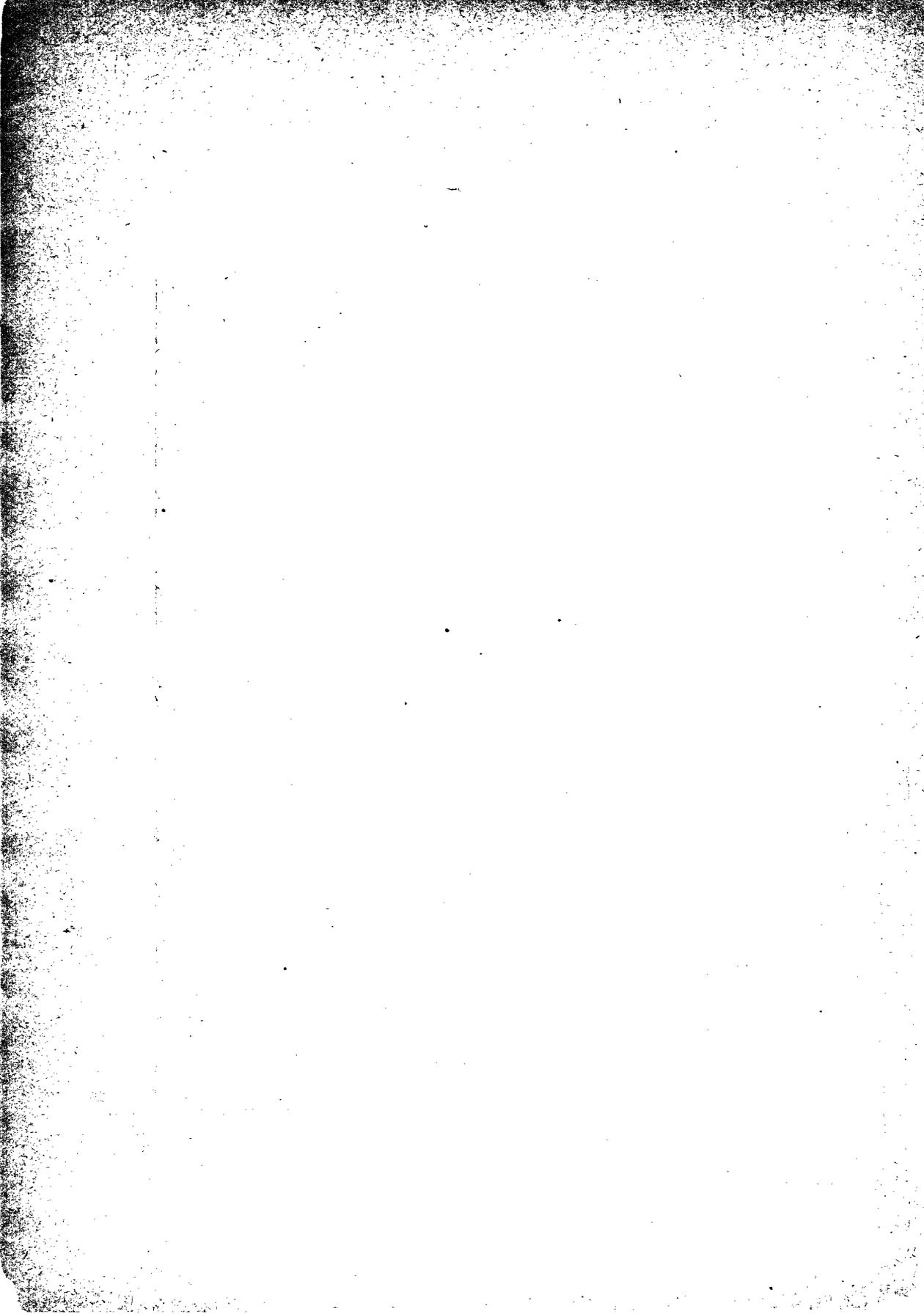
LE MEILLAN. — Et moi, je lui ai tenu fidèlement compagnie!

FRED. — Oui, l'oncle a été assez chouette.

LE MEILLAN. — Je suis allé te voir tous les jours.



LE MEILLAN. — BONJOUR, BEAUTÉ.



FRED. — Nous passions notre temps à jouer à l'écarté. Vous savez, avec une main, ça n'est pas trop commode. Alors, mon valet de chambre tenait les cartes et je lui indiquais du doigt ce qu'il fallait jouer.

JACQUELINE. — Ingénieux!

FRED. — Coûteux aussi. Je ne sais pas qui, de mon domestique ou de moi, avait la guigne...

LA PRINCESSE. — Ah! ne dites pas ce mot-là!

FRED. — Mais, en trois semaines, mon bon oncle m'a gagné soixante-douze mille francs.

JACQUELINE. — Pour une convalescence, c'est honorable.

LE MEILLAN. — Tu as la rage, toi, de raconter les histoires de jeu! Ça n'intéresse personne!

FRED, *sourire de côté*. — C'est pour qu'on sache que je ne me suis pas ennuyé.

JACQUELINE. — Votre oncle non plus!

FRED. — Vous pouvez le dire!

LA PRINCESSE. — Vraiment, des différences pareilles entre gens de la même famille, c'est inouï! Fred a beau être très riche...

FRED. — Oh! nous en avons vu bien d'autres, hein, l'oncle?

LA PRINCESSE. — Je ne vous comprends pas, Le Meillan!

LE MEILLAN. — Pourquoi?

JACQUELINE, *debout sur la balance*. — Eh bien, moi, je trouve Le Meillan un homme supérieure. Le Meillan est le Brutus des grands bars. Il vous ratisse trois mille louis à son neveu, sans une larme. Le devoir d'abord, la famille après! (*Tapotant avec sa raquette, sur la tête de Le Meillan.*) Moi, je t'estime, mon vieux romain!

LE MEILLAN. — Fred est mon héritier, tout ça lui reviendra après ma mort.

JACQUELINE. — Alors, vous pouvez bien, de votre vivant, l'aider à faire des bêtises.

LE MEILLAN. — Pardon! Mon neveu orphelin, j'ai donc charge d'âme. J'ai choisi le mode de surveillance le plus pratique et le moins fastidieux : je suis le camarade de Fred. Le jour où il marchera trop fort, je lui fais colleur un conseil judiciaire.

JACQUELINE. — Oui, quand il ne lui restera plus rien. Pour l'exemple.

LE MEILLAN. — Est-elle méchante!

FRED. — Ne taquinez donc pas l'oncle! Vous feriez mieux de nous offrir un whisky. Je crève de soif!

LA PRINCESSE. — Moi aussi!

JACQUELINE. — C'est vrai? On se fait servir ici, hein?

FRED. — Mais non! Pourquoi tout ce dérangement? Allons à la villa. (*Il se lève péniblement.*) Hou!... Il n'y a pas, ça me fait encore mal!

JACQUELINE. — Prenez mon bras, noble éclopé.

LA PRINCESSE, *de l'autre côté*. — Et le mien aussi.

JACQUELINE. — C'est touchant!

FRED. — Vous pouvez le dire!... Ne me soutenez pas comme ça! Je ne suis pas infirme, tout de même.

LE MEILLAN. — Si, si, appuie-toi!

FRED. — Viens-tu, l'oncle? On va faire un écarté.

LE MEILLAN. — Tout de suite. Je vois Raymonde qui arrive... Allez toujours!

SCÈNE XI

RAYMONDE, LE MEILLAN, puis
JACQUELINE

LE MEILLAN. — Bonjour, Beauté.

RAYMONDE. — Bonjour.

LE MEILLAN. — Il y a du monde au tennis? RAYMONDE, *plus que sèchement*. — Il n'y a personne. Pourquoi!

LE MEILLAN. — Parce que tu en viens. D'où sors-tu, alors?

RAYMONDE, *aigrement*. — Quoi, c'est un interrogatoire?

LE MEILLAN. — Oh! Beauté, vous me paraissez dans un de vos mauvais jours!

RAYMONDE. — C'estagaçant aussi d'être toujours traitée comme une enfant de huit ans. J'ai reconduit jusqu'à la grille Cyril qui allait faire une course et qui revient. Là! Nous avons passé par cette allée, pendant que vous arriviez par l'autre. Êtes-vous content?

LE MEILLAN. — Je suis ravi. Tu as tort, Raymonde, d'être si peu gentille avec moi. Aujourd'hui surtout.

RAYMONDE. — Parce que?

LE MEILLAN. — J'ai été tantôt chez Doucet. Mes compliments, tu as une note...

RAYMONDE. — Je vous en prie, pas de morale! Le jour est mal choisi. Allez-vous verser à Doucet l'acompte qu'il a demandé?

LE MEILLAN. — Je n'ai pas d'argent.

RAYMONDE. — Empruntez-en à votre neveu. Un peu plus, un peu moins!...

LE MEILLAN. — Ma chère amie, ménage tes expressions. Tu sais très bien que je suis complètement ruiné.

RAYMONDE. — Il y a cinq ans que tu le répètes.

LE MEILLAN. — Il y a cinq ans que c'est vrai.

RAYMONDE. — Ça ne vous a jamais empêché de dépenser deux cent mille francs par



LE MEILLAN. — TIENS, MÉCHANTE.

an. Il n'y a pas de raison pour que ça cesse.

LE MEILLAN. — Tiens, méchante, voici ta facture acquittée... Ce n'est pas un acompte que j'ai versé, c'est la somme entière. Al-lons, injurie-moi encore un peu! Vas-y!

RAYMONDE. — Eh bien! ça, c'est gentil, par exemple! Je te remercie, François. Et sincè-rement! Je m'en souviendrai. Oh! je le sais bien, que tu as un cœur exquis... C'est bon, va, de se sentir une amitié comme la tienne aux heures où... je veux dire quand... quand... quand tout le monde... Enfin, je suis émue... je te jure que j'en suis émue... émue aux larmes, tiens!...

Elle pleure.

LE MEILLAN. — Mais, Raymonde, qu'est-ce qui te prend? Voyons, Raymonde, explique-moi au moins!... Que s'est-il passé?

RAYMONDE. — Rien... Je suis souffrante, aujourd'hui... Il ne faut pas m'en vouloir... J'ai eu une petite querelle avec Jacqueline... Et puis mes névralgies me reprennent depuis quelques jours. Il ne faut pas faire atten-tion... C'est fini... Je te remercie encore!

LE MEILLAN. — Promets-moi seulement

d'être un peu plus raisonnable... oui, pour les toilettes...

RAYMONDE. — Je te le jure!... D'abord, j'ai bien assez de robes pour cette année! Je ne m'en fais plus faire une seule.

JACQUELINE, venant de gauche, un livre à la main. — Maman, on apporte une robe de chez Doucet.

RAYMONDE. — J'y vais.

LE MEILLAN. — Encore une robe!

RAYMONDE. — Mais non, mais non! Un peignoir, un petit peignoir très simple... J'en avais absolument besoin. Du reste, ne vous inquiétez pas, j'en fais mon affaire.

JACQUELINE, lui barrant la sortie. — On ne passe pas!

RAYMONDE. — Laisse-moi, Jacqueline.

JACQUELINE. — Il n'y a pas de Jacqueline! Regarde-moi!... C'est à cause de notre petite discussion de tout à l'heure que tu as du cha-grin?

RAYMONDE. — Non, non!

JACQUELINE. — Alors, embrassez votre fille immédiatement! (*Baiser.*) Mieux que ça! (*Rebaiser.*) Encore mieux!

RAYMONDE. — Là!...

JACQUELINE. — Bien, vous pouvez circuler.

RAYMONDE. — Je te crois un peu toquée!

JACQUELINE. — Je ne suis pas toquée du tout, je suis très gentille, et tu m'adores.

SCÈNE XII

JACQUELINE, LE MEILLAN

JACQUELINE. — Votre whisky vous attend.

LE MEILLAN. — Je le prendrai tout à l'heure, mon ennemie.

JACQUELINE. — Comme il vous plaira, mon indifférent.

Elle s'est installée dans un fauteuil et a ouvert son livre.

LE MEILLAN. — Ingrate! Moi qui reste pour flirter avec vous!

JACQUELINE. — C'est bien gentil à vous, mais ce roman anglais m'empêche de dormir et...

LE MEILLAN. — Ça vous ennuiérait donc que je vous dise des douceurs?

JACQUELINE. — Ça m'ennuiérait de les écouter. Je veux lire.

LE MEILLAN. — Enfin, si un jour je vous

faisais une belle déclaration, que répondriez-vous ?

JACQUELINE. — Je répondrais : « Bon Le Meillan, vous êtes le trois ou quatrième vieux monsieur qui avez l'amabilité de... »

LE MEILLAN. — Arrêtez ! arrêtez ! C'était une simple supposition... Le trois ou quatrième vieux monsieur ! Alors, il y a des gens sérieux qui vous ont laissé entendre... qui vous ont offert...

JACQUELINE. — Evidemment qu'il y en a ! Je trouve votre étonnement tout juste poli.

LE MEILLAN. — Voyez-vous ça ! Et vous les avez envoyés au diable ?

JACQUELINE. — Tu parles !

LE MEILLAN. — Quelle drôle de petite bonne femme vous faites !

JACQUELINE. — Ah !

LE MEILLAN. — Vous ne devez jamais songer à l'avenir, vous !

JACQUELINE. — Il y a tant de gens qui paraissent y songer pour moi.

LE MEILLAN. — C'est beau, l'insouciance !

JACQUELINE. — Dieu, que j'ai envie de lire !

LE MEILLAN. — Une minute, que diable ! Ce que j'ai à vous lire est plus intéressant pour vous que votre roman, je vous le jure ! Dites-moi, Jack, vous rendez-vous compte, au moins, qu'il est aussi déplacé, dans votre milieu, de demeurer une pure jeune fille, qu'il est mal vu, dans une autre société, de tromper son mari ?

JACQUELINE. — J'aime assez votre petit cours de morale. Mais vous exagérez un peu.

LE MEILLAN. — L'existence vous apprendra que je n'exagère pas.

JACQUELINE. — Je ne demande qu'à me marier.

LE MEILLAN. — Je ne le vois pas, votre mari.

JACQUELINE. — Vous ne voyez pas le monsieur assez bête pour m'épouser ?

LE MEILLAN. — Je ne vois pas l'homme assez détaché... assez indépendant pour passer sur... certaines...

JACQUELINE. *se levant.* — Dans quelle intention m'obligez-vous à écouter des choses pénibles ?

LE MEILLAN. — Mais, Jacqueline, vous vous méprenez ! Je suis votre très grand ami, je vous ai connue gamine, et ma vieille affection me donne le droit de parler comme je le fais. Ah ! si vous aviez des rentes, les choses seraient joliment simplifiées !... Voyons, Jack, un peu de confiance ! Je vous suis tout dévoué, moi. Tenez, en voulez-vous une preuve,

et pas banale, si peu banale que j'hésiterais à l'offrir à tout autre qu'à vous ?

JACQUELINE. — J'écoute.

LE MEILLAN. — Asseyez-vous, alors, et parlons sérieusement. Ma petite Jacqueline, vous vous en allez dans la vie avec la belle insouciance, avec la gaieté de votre âge... Mais moi, il n'est pas de jour où votre situation ne m'occupe, ne me tracasse. Aussi n'ai-je pas été fâché d'apprendre qu'un jeune homme vous adorait... oui, en secret... un homme très riche... très riche et très jeune. Il ne s'agit pas d'un vieux monsieur, cette fois !... Mais — car il y a un mais — sa situation, des raisons de famille, d'autres considérations encore...

JACQUELINE. — L'empêchent de m'épouser. Et si je me passais du mariage ?

LE MEILLAN. — Pour employer la bonne vieille formule : votre avenir serait assuré. J'en répondrais.

JACQUELINE. — Bien entendu, le jeune homme, c'est Fred ?

LE MEILLAN. — Décidément, vous n'êtes pas bête !

JACQUELINE. — Vous non plus. Pourquoi Fred ne m'a-t-il pas parlé lui-même ?

LE MEILLAN. — Timidité ! Ce casse-cou est un timide.

JACQUELINE. — Ce n'est pas comme son oncle. Savez-vous, Le Meillan, que vous n'êtes pas un monsieur très propre ?

LE MEILLAN, *riant.* — Oh ! oh !

JACQUELINE. — Vous riez ? Vous ririez encore plus fort, si je vous disais que vous n'êtes pas un monsieur très propre, parce qu'un homme propre ne se fait pas le commensal d'un jeune parent, ni son partenaire aux cartes, ni son porteur de messages galants.

LE MEILLAN. — Mais, Jacqueline, voilà des paroles bien insultantes ! En quoi ai-je mérité...

JACQUELINE. — Je plaisantais, voyons ! Je suis très touchée, au contraire, de l'intérêt que vous me témoignez. Une petite prière seulement ! J'aime autant que vous ne vous occupiez plus de... mon établissement. Vous avez pour ma mère beaucoup d'amitié, n'est-ce pas ?

LE MEILLAN. — Dites une grande affection !

JACQUELINE. — Précisément. Eh bien, je vous affirme que maman serait indignée si elle pouvait soupçonner...

LE MEILLAN. — Je vous arrête, Jack ! Votre mère est une femme de grand bon sens et elle comprendrait...

JACQUELINE, *ardente.* — Je vous arrête

aussi, Le Meillan. J'ai eu le sourire jusqu'ici, mais n'allez pas trop loin! Ma mère vit comme il lui plaît, mais elle a un cœur de mère, ça, j'en suis sûre. Je suis sûre que jamais une pensée impure et basse, comme celle que vous lui prêtez, n'a effleuré son esprit! J'en suis sûre.

LE MEILLAN. — Quel petit hérisson! On ne peut pas dire un mot sans que vous ripostiez avec une aigreur!... Ah! la leçon est bonne! C'est notre première conversation sérieuse et aussi la dernière! Fini de m'intéresser à vous! Je le jure.



LE MEILLAN. — A TOUT A L'HEURE ?

JACQUELINE. — Parfait! Tenez parole et nous demeurerons de bons amis, d'aussi bons amis que par le passé.

LE MEILLAN. — Entendu, entendu! Et maintenant, vous préférez, sans doute, que je vous débarasse de ma présence?

JACQUELINE. — Oui, je vais me reposer un peu. Je me sens une grosse fatigue... Vous avez tous été si empressés aujourd'hui!

LE MEILLAN. — Alors, à tout à l'heure?

JACQUELINE. — A tout à l'heure! (*Le Meillan sort par la gauche. Restée seule.*) Oh!...

Elle est très nerveuse, elle rit. Ensuite, ce sont des réflexions.

SCÈNE XIII

JACQUELINE, ARMAND

ARMAND, *piteux, qui vient de droite.* — Mademoiselle...

JACQUELINE. — Vous!... Oh! vous m'avez fait une peur!...

ARMAND, *troublé.* — Je vais vous expliquer, mademoiselle... Je me trouvais dans l'avenue... je me promenais de haut en bas... alors... j'ai pensé...

JACQUELINE. — Vous montez la garde devant la grille, maintenant?

ARMAND. — Oh non, mademoiselle!... J'étais dans l'avenue... parce que j'étais resté... parce que j'ai réfléchi et que... je tiens tant, mademoiselle, à vous demander pardon pour tout à l'heure!

JACQUELINE. — Mon bon Rousseau, vous êtes tout pardonné et j'ajoute...

ARMAND. — Je me suis conduit comme un misérable inconscient!

JACQUELINE. — Non, non! Une petite gaffe... une simple petite gaffe!

ARMAND. — Ma seule excuse est que l'intention de vous blesser était si loin de moi! Ah! si vous vous doutiez... si loin!...

JACQUELINE. — J'en suis certaine. De mon côté, j'avais mes nerfs, j'ai trop souligné... Je m'accuse d'une vraie injustice envers vous. Oublions cet incident; on va se réconcilier fraternellement. Tenez, embrassez-moi! Oui, sur les deux joues. Vous voulez bien?

ARMAND. — Non!

JACQUELINE. — Comment, non?... Au fond, rien ne vous force!... Quel type vous faites! Consentiriez-vous au moins à revenir sur un autre refus, et à dîner avec nous?

ARMAND. — Je ne peux pas.

JACQUELINE. — Condescendriez-vous par hasard à déjeuner ici demain? Nous pourrions faire un tennis, ensuite...

ARMAND. — Demain matin, je quitte Paris pour retourner à Cherbourg.

JACQUELINE. — Voilà une décision bien récente! Quand l'avez-vous prise?

ARMAND. — A l'instant.

JACQUELINE. — Et la raison? (*Un silence.*) Ce n'est pas moi, j'aime à croire? (*Un silence.*) Comment! je vous fais des avances... mais oui, affectueuses et...

ARMAND. — Oui, oui, mademoiselle, je sais tout cela. Je sais bien que vous venez de vous montrer bonne, indulgente, cordiale... C'est justement pourquoi je m'en vais. Je ne dis pas que je vous aurais préférée irritée et inabordable, mais, voyez-vous... j'ai compris.

JACQUELINE. — Et moi, je comprends de moins en moins!

ARMAND. — Ah! vraiment?... Ou plutôt, ça vous amuserait de m'entendre raconter ma petite histoire! J'aime mieux pas. Je n'ai pas le cœur à rire, et puis, quand j'essaie de plaisanter, je réussis trop mal.

JACQUELINE, *ahurie.* — Qu'est-ce que tout cela veut dire, mon Dieu! Mon cher Rous-

seu, faites-moi l'amitié de vous expliquer clairement. J'y tiens!

ARMAND. — Soit. Du reste, il m'a fallu faire un si grand effort pour paraître devant vous, que le reste va me sembler facile. Ecoutez, mademoiselle, dans les commencements... (*Il s'interrompt brusquement.*) Et puis, à quoi bon?

Un temps.

JACQUELINE. — C'est déjà fini? Voyons, que je sache au moins pourquoi vous refusez de m'embrasser!

ARMAND. — Je ne veux pas vous embrasser parce que je vous aime!

JACQUELINE. — Je vous ferai remarquer que c'est généralement le contraire.

ARMAND. — Non!... Ne plaisantez plus. Je vous aime tant, que ce ne serait pas bien de plaisanter, maintenant... Oui, je vous aime depuis que je vous connais... je vous ai aimée en silencieux, en balourd, en sauvage. Jamais je ne me suis confié à personne. J'ai tâché que personne ne se doute. Tout se passait en dedans, et me faisait d'autant plus de mal. J'ai beaucoup souffert... depuis un mois surtout. Cela aussi a contribué à me rendre maladroit, timide... J'ai bien pensé à vous envoyer une lettre, mais que vous écrire? Que je vous aimais?... Eh bien, et après! Ça ne peut que vous paraître ridicule, mon amour à moi! Je finis tout de même par tout avouer... Vous l'avez exigé. Voilà... Je ne suis plus moi-même... Je suis désespéré, abruti... Il y a des jours... Non. C'est tout. (*Un silence.*) Il vaut mieux que je m'en aille, n'est-ce pas, mademoiselle Jacqueline?

JACQUELINE. — Peut-être vaut-il mieux.

ARMAND. — Je m'y attendais. Oh! la déception n'est pas forte... J'en étais tellement certain! Demain, à cette heure-ci, je serai loin... (*Un temps.*) Voilà... Adieu, mademoiselle.

JACQUELINE. — Est-il indispensable que nous nous séparions à l'instant même?

ARMAND. — Vous voudrez bien m'excuser auprès de madame votre mère. Véritablement, je ne me sens pas en état... Vous voyez, j'ai beaucoup de chagrin. (*Une pause.*) Alors, il faut renoncer à jamais, à tout jamais, à la moindre espérance? Rien au monde ne vous déciderait à m'épouser?

JACQUELINE. — A vous épouser?

ARMAND. — Oui... Si seulement vous me donniez un espoir... lointain... Je ne vous demande pas une réponse immédiate, moi!

JACQUELINE. — Mon ami, il serait cruel de vous laisser une illusion... Il existe des

obstacles insurmontables. Seulement, je vous remercie, mais là, du fond du cœur!

ARMAND. — Vous me remerciez!

JACQUELINE. — Ma gratitude vous étonne... N'essayez pas de la comprendre. Mais si vous m'aimez comme vous le dites, réjouissez-vous, Armand. De vous, je tiendrai mon plus précieux souvenir. Vous venez de me donner une joie si jolie, que je n'aurais pas osé l'espérer.

ARMAND. — Et pourtant, vous me repoussez! Quels sont donc ces obstacles dont vous parlez?

JACQUELINE. — Il y en a tant!

ARMAND. — Citez-m'en un. Un seul!

JACQUELINE. — Je vais vous en citer plusieurs. Mon état civil. Je suis une enfant naturelle. Père inconnu. Inconnu parce que décédé. Vous connaissiez ce détail?

ARMAND. — Je n'ignore rien de ce qui vous concerne. Vous oubliez que depuis trois mois, toutes mes occupations, toutes mes pensées, c'est vous!

JACQUELINE. — Savez-vous aussi que je suis une fille sans dot, sans le sou?

ARMAND. — Vous voulez m'offenser, en me parlant de dot! Vous sentez bien que je ne peux vous prendre que pauvre. Si vous aviez été riche, je me serais enfui depuis longtemps... Cessez de m'opposer des raisons qui n'en sont pas! A toutes, je ferai cette même réponse : j'ai en votre cœur, en votre pureté la foi la plus absolue. Alors?

JACQUELINE. — Oui, mon cher Rousseau, oui, et puis vous êtes très épris... Oh! je n'en suis pas moins touchée de vos paroles! Je les trouve réconfortantes et aussi assez nobles. Mais vous n'êtes pas seul, vous avez des relations, une famille surtout... Croyez-vous que vos parents vous laisseraient prendre pour femme une fille naturelle, rencontrée dans un milieu qui, certainement, leur fait horreur?

ARMAND. — D'abord, je ne dois compte de mes actes à personne. Et puis, si au début je rencontrais des résistances, jamais vous n'en entendriez parler. Je vaincrais l'opposition de mes parents avant le mariage. Je m'en charge. Et, comme ce sont de braves gens, les esclaves de leur conscience, dès qu'ils auront compris leur véritable devoir, ils vous accueilleront et vous traiteront comme leur enfant. Ça, je vous le garantis!

JACQUELINE. — Votre famille n'est-elle pas protestante?

ARMAND. — Si. Mais je sais que vous attachez peu d'importance à la question religieuse et je suis certain que vous feriez aux miens cette petite concession de vous convertir. Une

pure formalité!... Vous voyez que tous vos terribles obstacles..

JACQUELINE. — J'admets que vous sortiez aussi aisément de ces difficultés. J'en vois une sans issue. La voici brutalement : moi, je ne vous aime pas d'amour.

ARMAND. — l'arbleu!... Ce serait trop beau! D'abord, je n'ai pas pu me faire aimer! Pensez que je n'ai pour ainsi dire jamais quitté mon coin de province... Plus j'essaie, en votre société, de ne pas paraître dépaycé, plus je me sens devenir gauche et guindé. Pourtant, je ne suis pas un imbécile. Dans mon milieu habituel, vous ne me reconnaitriez pas, vous verriez un autre homme, vous entendriez d'autres paroles... Vraiment, je crois que vous pourriez ne pas être malheureuse auprès de moi et que peut-être un jour... Ecoutez, je vous aime si passionnément, si infiniment, je vous donnerai tant d'amour que vous en serez attendrie, malgré vous... Jacqueline, laissez-moi vous prendre et vous emmener loin d'ici, loin de ces gens... Venez chez nous, Jacqueline. C'est un honnête homme qui vous parle, Jacqueline, acceptez d'être ma femme! Ah! n'hésitez plus! Fermez les yeux un instant, et quand vous

les rouvrirez, soyez déjà tout entière à l'existence que je vous offre. . Ma chérie, ma chérie...

Elle est dans ses bras, lorsque Cyril paraît à droite et s'arrête stupéfait au haut des marches. Jacqueline a un sursaut.

SCÈNE XIV

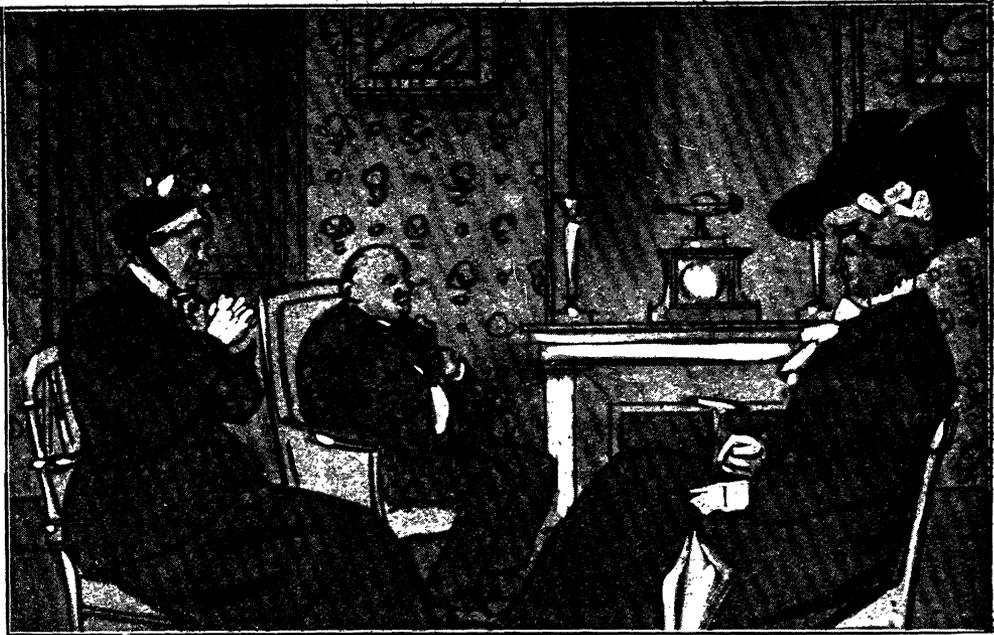
LES MÊMES, CYRIL

CYRIL. — Tiens! tiens! tiens!... (A Armand.) Comme on se retrouve!

ARMAND, qui s'éloigne de Jacqueline. — Oui, je suis revenu...

CYRIL. — Je le vois. Je vois aussi que la paix est faite et très bien faite. (Silence. Gène. Cyril descend.) Eh bien! mes enfants, ne parlons pas tous à la fois!... Pourquoi diable prenez-vous ces figures-là? Est-ce que je fais la tête, moi?... C'est la vie, ça, comme dirait Jack...





MADAME MICHELON. — CE QU'IL DOIT ÊTRE DIFFICILE A CHAUFFER EN HIVER !...

ACTE DEUXIÈME

Un salon en province. De l'austérité, de l'inconfort. Des portraits, un baromètre. Des plantes. C'est l'été. Volets clos à travers lesquels le soleil filtre. Porte au fond donnant sur le vestibule. Porte à gauche conduisant aux appartements.

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR ET MADAME MICHELON,
puis MADAME PRADES; un moment,
LA BONNE

M^{me} Michelin, personne massive, feuillette un album. M. Michelin, petit et chauve, est affalé dans un fauteuil. Visiblement, ils sont en visite. Long silence.

MADAME MICHELON. — Comment te sens-tu, Rodolphe?

MICHELON. — Je transpire, Adèle!

MADAME MICHELON. — Ces brusques chaleurs sont accablantes!... Enfin, tu ne vas pas plus mal?

MICHELON. — Non... je transpire.

Une bonne introduit M^{me} Pradès.

LA BONNE. — Si madame veut se donner la peine d'entrer?... Je monte prévenir madame.

Elle sort.

MADAME MICHELON. — Bonjour, chère madame!

MADAME PRADES, *élégante de province*. — Pardon... Oh! c'est vous, madame Michelin!... Et monsieur Michelin aussi! Vous étiez à contre-jour tous les deux, et puis, ces volets fermés... Il fait dehors un soleil si éclatant!

MADAME MICHELON. — Croyez-vous!... mon mari a beaucoup souffert de ce changement de température!

MADAME PRADES. — Oh! je n'en suis pas surprise!... Ces brusques chaleurs sont accablantes. (*Un temps*.) Je ne croyais pas leur salon aussi large.

MADAME MICHELON. — Ce qu'il doit être difficile à chauffer en hiver!...

MADAME PRADÈS. — Oh! avec cette grande cheminée!...

MADAME MICHELON. — Possible! mais je ne voudrais pas avoir à payer leur note de combustible!

MADAME PRADÈS. — Bah! ils sont marchands de bois... alors...

MADAME MICHELON. — Depuis deux ou trois ans, leur commerce ne les aura pas enrichis!

MADAME PRADÈS. — Oui; il paraît que les affaires ont été d'un mal!... (*Un temps.*) Entre nous, j'avais poussé jusqu'ici dans l'espoir de ne trouver personne à la maison!

MADAME MICHELON. — Nous aussi.

MADAME PRADÈS. — Mais puisque je vous ai rencontrée, je ne regrette rien...

MADAME MICHELON. — Ni moi non plus, chère madame!

MADAME PRADÈS. — J'aime beaucoup les Rousseau! Je les considère comme de très braves gens...

MADAME MICHELON. — Des gens d'une haute honorabilité.

MADAME PRADÈS. — Mais je ne me sens jamais à l'aise avec eux!... Leurs manières sont si bizarres, si différentes des nôtres!

MADAME MICHELON. — Que voulez-vous!... des protestants!...

MADAME PRADÈS. — Aussi, je me borne à leur faire visite une fois par an pour les inviter à dîner... Ils me rendent visite et dîner, et nos politesses en restent là, jusqu'à l'année suivante...

MADAME MICHELON. — En fait de politesse, ces dames nous laissent joliment poser! Il y a un quart d'heure que nous sommes arrivés, Rodolphe et moi!

MADAME PRADÈS. — C'est un genre parisien qu'aura introduit la jeune M^{me} Rousseau.

MADAME MICHELON. — Je doute que, même à Paris, il soit de mise dans le grand monde de...

MADAME PRADÈS. — Oh! je ne parle que du grand demi-monde!

MADAME MICHELON, *enchantée*. — Ah! le grand demi-monde n'est pas mal!... (*Riant.*) C'est même très drôle!... Tu ne trouves pas, Rodolphe?

MICHELON, *vague*. — Plait-il, Adèle?

MADAME MICHELON. — Tu ne te sens pas bien, Rodolphe?

MICHELON. — Très bien, chère amie, très bien.

MADAME MICHELON. — Le fait est qu'on en raconte de belles sur les origines de la jeune M^{me} Rousseau!

MADAME PRADÈS. — Et on n'invente pas, croyez-le bien!... Aussi, je n'entends pas que cette personne mette les pieds chez moi.

MADAME MICHELON. — Comme je vous aprouve!

MADAME PRADÈS. — J'ai ma petite police, allez!... Mes cousins Boutoneux sont très liés avec un monsieur dont le beau-frère a été reçu chez la maman de Jacqueline... Ah! chère madame!...

MADAME MICHELON. — C'est une cocotte, n'est-ce pas?

MADAME PRADÈS. — Ni plus ni moins!... Elle fréquente les lieux de plaisir...

MADAME MICHELON. — Le Moulin-Rouge?

MADAME PRADÈS. — Oui.

MADAME MICHELON. — Alors, le premier venu peut...

MADAME PRADÈS. — Moyennant finances, bien entendu.

MADAME MICHELON. — Et cette femme-là assistait au mariage de sa fille avec le fils Rousseau?

MADAME PRADÈS. — Non. On n'a pas osé aller jusque-là!

MADAME MICHELON. — Le mariage a pour tant eu lieu à Neuilly!

MADAME PRADÈS. — Oui, à un petit temple anglais. Mais la belle Raymonde était, comme par hasard, partie pour un grand voyage. Du reste, il n'y avait de présents que quelques intimes des Rousseau... Pas un parent, ni un ami de la jeune fille!

MADAME MICHELON. — C'est du propre! N'avoir qu'un fils et l'unir à ça!

MADAME PRADÈS. — Un million de dot, m'a-t-on assuré!

MADAME MICHELON. — Eh bien! je ne suis pas protestante, moi, et je ne pose pas pour l'austérité comme certaines personnes et Rodolphe ne se donne pas des allures d'un pasteur qui prêche; mais je vous jure bien que quand mes garçons penseront à se marier...

SCÈNE II

LES MÊMES, JACQUELINE

MADAME MICHELON et MADAME PRADÈS, *presque ensemble*. — Bonjour, chère madame!

JACQUELINE. — Bonjour, mesdames!... Bonjour, monsieur Michelin!... Ma belle-mère descend tout de suite... Je suis navrée que vous ayez attendu.

MADAME MICHELON. — Nous arrivons à la minute!

JACQUELINE. — Ma belle-mère, Lucienne et moi, nous rentrions au moment où on vous a annoncées. Nous avons été faire un tour sur la jetée, et nous avons attrapé une telle poussière dans les rues qu'il nous a fallu...

MADAME PRADÈS. — Je vous en prie, ne vous excusez pas! Pour ma part, le temps ne m'a pas paru long en compagnie de M^{me} Michelin.

MADAME MICHELON. — Oh! chère madame, c'est votre conversation, au contraire...

MADAME PRADÈS. — Enfin, nous avons bien bavardé toutes deux!

MADAME MICHELON, à Jacqueline. — Nous avons même dit beaucoup de mal de vous.

JACQUELINE. — S'il n'a été question que de moi, je crains que vous ne vous soyez bien ennuyées!

MADAME PRADÈS. — Vous vous calomniez!

MADAME MICHELON. — N'êtes-vous pas la femme la plus élégante de Cherbourg?

JACQUELINE. — Oh!

MADAME MICHELON. — Je n'en veux pour preuve que ce déshabillé. Il est d'un chic!...

JACQUELINE. — Une petite robe d'intérieur bien simple!

MADAME PRADÈS. — Nous vous envions toutes cette simplicité-là!

JACQUELINE. — Je suis ravie que mes toilettes vous plaisent. On m'envoie les patrons, et cela me permet de donner à la couturière des indications précieuses... Je n'ai que cet avantage!

MADAME PRADÈS. — Et celui aussi de connaître, à Paris, des dames qui s'habillent à la dernière mode.

Un silence.

MADAME MICHELON, à Jacqueline. — L'autre jour, dans une maison où j'étais en visite, on m'a affirmé que vous ne portiez pas de corset!... N'est-ce pas, chère madame, que c'est faux? J'ai énergiquement protesté.

JACQUELINE. — Mais... je vous avoue... en effet... généralement...

MADAME PRADÈS, horrifiée. — Vous ne portez pas de corset!

MADAME MICHELON. — Je ne voulais pas le croire!...

JACQUELINE. — Est-ce donc si mal? Je sais bien qu'en province... je veux dire, ma belle-mère m'a souvent fait la leçon à ce sujet, mais je ne vois pas bien, quant à moi...

MADAME PRADÈS. — Il est possible que nous

soyons très arriérées, mais je vous assure que dès que ma fille aura l'âge...

MADAME MICHELON. — C'est mon système : les brassières jusqu'à douze ans, et puis un corset! un bon corset!

MADAME PRADÈS. — Croyez-moi, chère madame, notre austérité de province, comme vous dites, a du bon.

JACQUELINE. — Mais vous m'avez mal com-



MADAME PRADÈS. — VOUS NE PORTEZ PAS DE CORSET!

prise! Je ne prône pas le moins du monde les mœurs parisiennes. Il me semble seulement que le corset, ne serait-ce qu'au point de vue hygiénique...

SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME ROUSSEAU

MADAME ROUSSEAU. — Me voici enfin!... Je suis confuse de cette réception!... Jacqueline vous a-t-elle expliqué, au moins...

MADAME PRADÈS. — Mais, chère madame, c'est trop naturel! Vous ne pouviez pas deviner que nous...

MADAME MICHELON, à qui M^{me} Rousseau serre la main. — Comment allez-vous, chère madame?

MADAME ROUSSEAU. — C'est à vous qu'il faut poser la question!... Du reste, votre bonne mine y répond. Vraiment, vous supportez ces épreuves d'une façon...

MADAME PRADÈS. — Stupéfiante!... Je n'ai eu qu'un bébé, mais quels souvenirs!

MADAME ROUSSEAU. — Quant à moi, mon vieil ami, le D^r Cerisier, me disait hier encore qu'il avait rarement vu des couches aussi douloureuses que les miennes. A mon premier enfant, — ton mari, Jacqueline, — les médecins me condamnaient.

MADAME MICHELON. — Je vous avoue que, pour ma part, je ne trouve pas ça si terrible! Je souffre bien davantage d'une rage de dents. Je n'en dirai pas autant de Rodolphe, par exemple; il est malade pour deux!... Avant, l'inquiétude; après, l'émotion... Enfin, chaque fois, il prend le lit pour trois mois. N'est-ce pas, mon pauvre Rodolphe?

MICHELON. — Cette fois-ci, pourtant, j'ai été moins secoué.

MADAME MICHELON. — Tout de même!... Regardez-moi cette mine de papier mâché! Ah! je dois dire que tu résistes mieux que dans le temps. Je me rappelle pour notre sixième, notre petit Gustave... C'est au point que, depuis notre mariage, mon mari a dû se retirer complètement des affaires! On ne peut pas diriger une maison de commerce, dans ces conditions-là. Je lui ai dit moi-même : « Rodolphe, choisis... »

JACQUELINE. — Vous avez onze enfants, n'est-ce pas, madame?

MADAME MICHELON. — Oui... onze qui vivent... j'en ai perdu un...

JACQUELINE. — J'admire votre sérénité!... Onze enfants!... Onze enfants à élever, à instruire, à caser, à marier! La seule pensée de pareils soucis me donne froid dans le dos!...

MICHELON, *soudain dressé*. — Madame, la satisfaction d'avoir accompli le plus noble des devoirs humains compense, et bien au delà, tous les soucis.

JACQUELINE. — C'est très possible, monsieur, mais j'aime autant vous croire sur parole.

MADAME ROUSSEAU. — Jacqueline, la bonne chrétienne souhaite donner des rejetons à son époux!

JACQUELINE. — Je forme ce souhait, ma mère, et j'admire beaucoup M^{me} Michelin, et M. Michelin aussi... Mais j'avoue que mon esprit de sacrifice n'égale pas le leur.

MICHELON. — La chrétienne, a dit M^{me} Rousseau, la patriote, ajoutera-je, doit procréer, et le plus fréquemment qu'il se puisse... Comment combattre le fléau de la dépopulation si nous ne donnons pas l'exemple, nous autres qui avons les moyens d'élever plusieurs enfants?

JACQUELINE, *riant*. — Sur ce chapitre, je m'accuse de penser beaucoup à moi-même!

MICHELON. — Ah! madame, des plaisanteries à ce sujet me seraient bien pénibles.

MADAME MICHELON, *qui se lève*. — Madame ne peut guère partager nos opinions... Nous autres, gens de petite ville, nous voyons beaucoup de choses d'une manière si particulière!...

MADAME ROUSSEAU, à M^{me} Michelin. — Vous partez déjà?

MADAME MICHELON. — Oui; c'est la première sortie de Rodolphe depuis... Je crains qu'il ne se fatigue... Il s'est un peu surexcité... Nous allons rentrer.

MADAME ROUSSEAU. — Alors, je n'insiste pas... Au revoir... Au revoir, cher monsieur... Soignez-vous!

JACQUELINE, *qui se lève pour reconduire les Michelin*. — Je ne peux rien vous offrir?... Un verre de sirop?...

MADAME MICHELON. — Je vous remercie, madame.

MICHELON. — J'ai l'honneur de vous saluer, madame!

SCÈNE IV

JACQUELINE, MADAME ROUSSEAU, MADAME PRADÈS, puis ROUSSEAU et LUCIENNE

JACQUELINE, à M^{me} Pradès. — Et vous, madame, vous prendrez bien un verre de sirop?

MADAME PRADÈS. — Oh! madame, je vous en prie, ne vous...

MADAME ROUSSEAU. — Madame Pradès préfère peut-être du cassis?

MADAME PRADÈS. — Non, merci. Le cassis m'est sévèrement défendu. J'accepterai ce verre de groseille. (*Elle boit.*) Ce pauvre M. Michelin m'a paru bien hypothéqué!

MADAME ROUSSEAU. — N'est-ce pas?

JACQUELINE. — Il ne respire pas la vigueur. A le voir, on ne devinerait jamais un homme aussi prolifique!...

MADAME PRADÈS. — Oh! madame!

MADAME ROUSSEAU. — Jacqueline!... Vous scandalisez M^{me} Pradès!

Un silence.

MADAME PRADÈS. — Vous savez, les Michelin sont d'excellentes gens...

MADAME ROUSSEAU. — Très méritants!...

MADAME PRADÈS. — Ils élèvent toute cette marmaille avec un dévouement admirable!

MADAME ROUSSEAU. — Admirable!... Aussi, je n'aime pas les entendre railler.

MADAME PRADÈS. — Et le monde est si méchant! Il n'y a personne à Cherbourg qui n'affirme, comme d'un fait historique, que les enfants ne sont pas de M. Michelin!

MADAME ROUSSEAU. — Je n'en crois rien!

MADAME PRADÈS. — Ni moi non plus!... Je sais bien que le colonel Delachèvre est toujours fourré chez eux...

MADAME ROUSSEAU. — Ah! oui, le vieux colonel Delachèvre...

Entrent Rousseau et Lucienne.

MADAME PRADÈS. — Bonjour, monsieur Rousseau!... Quel événement de vous trouver chez vous à cette heure-ci. Je croyais que vous ne manquiez jamais de passer votre après-midi à vos bureaux ou aux docks?

ROUSSEAU. — Telle a été, en effet, mon immuable habitude depuis trente ans, et il a fallu un rendez-vous de la plus haute importance pour me retenir à la maison.

MADAME PRADÈS, à Lucienne. — Oh! oh! que voici une jolie jeune fille et une jolie toilette!... Mes compliments! Cette ceinture est une petite merveille. Si je vous disais, mademoiselle Lucienne, que je sais pourquoi vous vous êtes faite si belle aujourd'hui, et pourquoi M. Rousseau n'est pas allé à ses affaires!

JACQUELINE. — Quel rapport peut-il y avoir entre...

LUCIENNE, un peu confuse. — Mais, madame, j'ai dû changer de robe parce que... parce que nous...

MADAME PRADÈS. — Inutile de vous défendre!... Mon petit doigt m'a tout conté, et je suis très heureuse de la bonne nouvelle.

LUCIENNE. — Je ne vous comprends pas, madame.

MADAME PRADÈS. — C'est qu'elle persiste à nier et à rougir. Eh bien! M. Boissy m'a comprise, lui, quand je l'ai félicité. Là!...

ROUSSEAU. — Chère madame, chère madame!... Rien n'est décidé encore.

MADAME PRADÈS. — Oh! je vous demande pardon, j'ai peut-être été indiscreète sans le vouloir. C'est que tout le monde en ville raconte que le père de M. Boissy arrive aujourd'hui de Lille pour faire la demande et que la nouvelle sera officielle ce soir. (À Lucienne.) Alors, j'avais voulu être la première à vous féliciter. Excusez-moi!

MADAME ROUSSEAU. — Nous sommes très touchés, au contraire...

MADAME PRADÈS, à M^{me} Rousseau. — Je me sauve! Vous avez bien reçu mon invitation à dîner pour mercredi prochain?

MADAME ROUSSEAU. — Je vous ai écrit tantôt pour vous remercier et vous dire que nous acceptions.

MADAME PRADÈS. — Je compte aussi sur M^{lle} Lucienne... Je lui ai choisi un cavalier qui ne lui déplaira pas.

MADAME ROUSSEAU. — C'est chose entendue; mes deux filles nous accompagneront.

JACQUELINE. — Mais, ma mère, vous vous



MADAME ROUSSEAU. — JE N'EN CROIS RIEN!

trompez. Je crois que M^{me} Pradès ne m'a pas invitée.

MADAME PRADÈS. — Oh! chère madame, mais j'étais persuadée que vous seriez absente! N'allez-vous pas à Paris ces jours-ci?

JACQUELINE. — Non, mon mari part — et dans une heure même — mais je ne l'accompagne pas.

MADAME PRADÈS. — Vous me voyez désolée...

ROUSSEAU. — Un simple malentendu! Il est seulement fort heureux que vous soyez prévenue à temps.

MADAME ROUSSEAU. — Rien n'est ennuyeux, dans un grand dîner, comme un convive inattendu.

MADAME PRADÈS. — D'autant plus qu'il doit y avoir juste six couples et que je ne vois pas bien le moyen... Et puis, ma salle à manger

n'est pas bien grande... Que je suis donc contrariée!...

JACQUELINE. — Il est tout à fait inutile, madame, de vous tourmenter! Ne vous occu-



MADAME ROUSSEAU. — Vous plaisantez, JACQUELINE.

pez plus de moi! Je dînerai ici et, avec un livre, je...

MADAME ROUSSEAU. — Vous plaisantez, Jacqueline, M^{me} Pradès sait fort bien que nous n'irons pas dîner en ville en vous laissant toute seule à la maison.

MADAME PRADÈS. — Naturellement!... Oh! quel ennui!

JACQUELINE. — Encore une fois, je...

ROUSSEAU. — Si le dérangement est trop grand, préférez-vous que nous ne venions ni les uns ni les autres?

MADAME PRADÈS. — Du tout, je réfléchis seulement, et je ne trouve pas le joint..

ROUSSEAU. — Permettez-moi, madame, de m'étonner que le problème d'une invitation supplémentaire vous paraisse insoluble! Quoi qu'il en soit, vous sentez que nous ne pourrions assister à un dîner où une de nos filles n'aurait pas été conviée.

MADAME ROUSSEAU. — Je sais cette occasion de vous montrer, madame, à quel point nous considérons Jacqueline comme notre fille.

JACQUELINE. — Mais, ma mère...

ROUSSEAU. — Nous la mettons, ma femme

et moi, dans notre cœur et dans notre pensée, au même rang que Lucienne.

JACQUELINE. — Il n'est pas question de cela, mon père, et M^{me} Pradès..

ROUSSEAU. — Je vous demande pardon... Je désire que M^{me} Pradès puisse, le cas échéant, répéter à nos amis communs que nous regardons tout signe d'hostilité contre vous comme plus offensant qu'une injure à notre adresse directe.

MADAME PRADÈS. — Pourquoi voulez-vous qu'il y ait de l'hostilité contre votre bru?... Quant à moi, je vous répète que...

ROUSSEAU. — Du moment que M^{me} Rousseau et moi nous avons jugé Jacqueline digne d'entrer dans notre famille, il ne se trouvera pas de nos relations, j'aime à croire, pour l'estimer indigne de s'asseoir à leur table. Le jour où Jacqueline nous fut présentée...

JACQUELINE. — Mon père, je vous en prie!

ROUSSEAU. — Le jour où Jacqueline nous fut présentée, je lui adressai à peu près ces paroles : « Je veux ignorer d'où vous venez!... »

JACQUELINE. — Je vous en supplie, abrégeons cette conversation qui m'est très pénible!

MADAME ROUSSEAU. — Il n'est pas respectueux, Jacqueline, d'interrompre votre père sans cesse!

ROUSSEAU. — « ... Je veux ignorer d'où vous venez. Il me suffit de savoir ce que vous êtes, et vous êtes une honnête fille. Armand vous a choisie pour compagne. Je consens à cette union et je vous jure de ne jamais voir en vous que la femme de mon fils! »

MADAME PRADÈS. — Cher monsieur, toute cette histoire est lettre morte pour moi. Si l'on a fait des potins au sujet du mariage de M. Armand, je les ignore. Du reste, j'ai pour principe de ne jamais m'occuper des affaires d'autrui. Encore une fois, au



MADAME PRADÈS. — J'EN SERAI DÉSESPÉRÉE.

revoir. Je vais m'arranger pour vous avoir tous mercredi.

JACQUELINE. — Madame, ne vous donnez pas cette peine. Il me serait impossible d'accepter, à présent.

MADAME PRADÈS. — Que voulez-vous! J'en serai désespérée.

Elle sort. M. Rousseau la raccompagne.

SCÈNE V

MADAME ROUSSEAU, JACQUELINE,
LUCIENNE, puis ROUSSEAU

MADAME ROUSSEAU. — Nous voilà brouillés avec elle!

LUCIENNE. — Tu t'en moques, j'espère! Une femme qui a assassiné son mari!

MADAME ROUSSEAU. — Lucienne, tais-toi! Tu devrais être honteuse de tenir de pareils propos!

LUCIENNE. — Voyons, maman, tu sais aussi bien que moi que M. Pradès est mort empoisonné et que si M. Laboucharde n'avait pas été sénateur...

MADAME ROUSSEAU. — En tout cas, nous ne sommes sûres de rien et la calomnie est une chose abominable. (*Entre M. Rousseau.*) Elle est partie?

ROUSSEAU. — Oui, elle m'a accablé de protestations d'amitié pour toi. Eh bien! Jacqueline, êtes-vous contente de nous?

JACQUELINE. — Je suis surtout navrée de l'incident.

ROUSSEAU. — Que signifient ces réticences? Tout à l'heure, vous m'auriez empêché de dire son fait à M^{me} Pradès!

JACQUELINE. — Vous ne le disiez pas qu'à elle.

MADAME ROUSSEAU. — Remarquez avec quel soin mon mari évite et évitera toujours de prononcer devant des tiers le nom d'une certaine personne.

JACQUELINE. — Cette personne est ma mère, et je ne peux pas admettre que...

ROUSSEAU. — Ma chère enfant, il suffit! A l'avenir, je vous serais reconnaissant d'imiter l'exemple de votre mari et de vous en rapporter entièrement à ma raison et à mon expérience. En vous accueillant sous mon toit, j'ai assumé vis-à-vis de la famille dont je suis le chef une grosse responsabilité. Je l'ai assumée parce que ma conscience m'a crié : « Cette jeune fille ne doit pas suppor-

ter le fardeau des péchés d'autrui! » Je vous le répète, Jacqueline, vous êtes notre égale devant Dieu et...

JACQUELINE. — Mais oui, mon père! J'en suis aussi convaincue que vous.

MADAME ROUSSEAU. — Vous en êtes convaincue, soit! Mais, hélas! la majorité des gens pense tout autrement. A votre place, ma chère petite, je montrerais un peu de reconnaissance aux êtres qui m'ont tendu leurs bras si loyalement et ouvert si complètement leurs cœurs.

JACQUELINE. — Vous faites et vous ferez votre devoir. Je n'en ai jamais douté.

ROUSSEAU. — Parfaitement, nous faisons notre devoir et nous continuerons. Seulement, nous voulons l'accomplir, ce devoir, dans sa plénitude. Il ne faut pas, Jacqueline, fuir le bon combat!

JACQUELINE. — Mais il ne s'agit pas de...

ROUSSEAU. — Laissez-moi donc parler! Vous préféreriez vous dérober. Je suis plus orgueilleux, moi, et je juge plus digne, plus grand, de vous prendre par la main et de dire à tous ces pharisiens : « Voici ma fille. Que m'importent sa naissance, ses parents, ses relations! Voici ma fille! » Vous voyez qu'on peut remplir un même devoir de façon plus ou moins haute. Me comprenez-vous et m'approuvez-vous, ma chère enfant?

JACQUELINE, *résignée*. — Oui, mon père.

Un silence.

LUCIENNE. — Maman, il serait temps de finir de t'habiller! Et toi aussi, papa. M. Boissy ne tardera pas.

MADAME ROUSSEAU. — Cette petite a raison. Eh bien! viens m'aider, c'est ton tour!

SCÈNE VI

LES MÊMES, ARMAND

ARMAND. — Ouf!

MADAME ROUSSEAU. — Comme tu as chaud!

ARMAND. — Tu n'imagines pas ce soleil! (*A Jacqueline.*) Je ne veux pas que tu m'accompagnes à la gare.

ROUSSEAU. — Tu as tout mis en règle, avant ton départ?

ARMAND. — Tout. J'ai donné, comme chaque année, mes instructions à Leroux. Ah! je lui ai dit que tu viendrais tout à l'heure, pour signer le courrier.

ROUSSEAU. — Bon!
 LUCIENNE. — Tu n'as plus beaucoup de temps.
 ARMAND. — Je quitterai la maison dans un quart d'heure.
 MADAME ROUSSEAU. — Eh bien! mon en-

chance, petite sœur! Dis encore une fois à Boissy que j'ai attendu son père tous ces jours derniers. Du reste, je reviens dans une quinzaine.

LUCIENNE. — N'oublie pas mon cadeau!



ARMAND. — Ouf!

fant, nous te faisons nos adieux. Nous allons nous habiller.

ARMAND. — Vous habiller?... Ah! oui, parbleu! c'est le grand jour. Tu es émue, Lucienne?

MADAME ROUSSEAU. — Pas encore! Aujourd'hui, il s'agit d'une simple formalité.

LUCIENNE. — Figure-toi que la nouvelle de mon mariage circule déjà dans Cherbourg! M^{me} Pradès est aussi renseignée que nous!

ROUSSEAU. — Allons, nous te laissons avec ta femme. Au revoir, mon garçon. Dieu te garde!

Accolade.

ARMAND, embrassant M^{me} Rousseau sur les deux joues. — Au revoir, maman...

MADAME ROUSSEAU. — Sois prudent, mon petit Armand. Soigne bien ta gorge.

ROUSSEAU. — J'aurai de tes nouvelles demain matin?

ARMAND. — Oui, je te téléphonerai de chez Bernard... (Embrassant Lucienne.) Bonne

SCÈNE VII

JACQUELINE, ARMAND

ARMAND. — Comme tu es jolie, aujourd'hui!... (Un silence; il la prend brusquement dans ses bras.) Mon loup!

JACQUELINE. — Prends garde, voyons!

ARMAND. — Qu'est-ce que tu as?

JACQUELINE. — Tu me bouscules, tu froisses ma robe... Et puis, par cette chaleur...

ARMAND. — Oh! oh! tu es nerveuse!

JACQUELINE. — Pas sans motif!

ARMAND. — Il est arrivé quelque chose?

JACQUELINE. — Rien... rien du tout.

ARMAND. — Enfin, dis-moi...

JACQUELINE. — D'abord, si tu crois qu'il m'est agréable de te voir partir pour Paris en me laissant à Cherbourg.

ARMAND. — Mais, Jacqueline, je te l'ai expliqué, mes affaires ne me permettraient pas de m'occuper de toi un instant.

JACQUELINE. — L'année dernière, tes affaires ne t'empêchaient pas de venir tous les jours à Neuilly!

ARMAND. — Tu sais bien que l'année dernière je suis resté absent plusieurs mois.

JACQUELINE. — Enfin, tes soirées seront libres?

ARMAND. — Et le jour, que ferais-tu?

JACQUELINE. — Eh bien! des courses, des emplettes! Je trouverais à m'occuper, va! Et puis, je verrais maman.

ARMAND. — Je ne désire pas que tu ailles chez ta mère!

JACQUELINE. — Je la verrais hors de chez elle. Tu n'as pas l'intention de nous séparer à tout jamais! Du reste, sois tranquille, à Paris, je ne m'ennuie jamais.

ARMAND. — Tu t'ennuies, ici?

JACQUELINE. — Il est bon de changer parfois d'air. Crois-moi. Voilà un an que nous sommes mariés... Sous prétexte que tu n'étais déjà resté que trop longtemps éloigné de Cherbourg, nous n'avons même pas fait de voyage de noces. Eh bien! moi, j'aspire à autre chose, pendant quelques jours, que la

jetée-promenade et les monotones infamies de ces dames.

ARMAND. — Je suis stupéfait, Jacqueline. Je comprends que notre séparation te soit très pénible... mais rien ne justifie cette aigreur. As-tu à te plaindre de quelqu'un ? Mes parents...

JACQUELINE. — Ils sont parfaits.

altesses royales ont moins de considération pour leurs familles que vous autres ! Ah ! vous ne considérez pas comme un mince honneur de devenir une Rousseau ! sapristi !

ARMAND. — Mais non ! Rends-toi simplement compte qu'en t'accueillant à leur foyer et en te traitant comme leur propre fille...

JACQUELINE. — Oh ! non ! Pas cette phrase-



ARMAND. — AS-TU A TE PLAINDRE DE QUELQU'UN ?

ARMAND. — Ils font tout leur possible pour te rendre la maison agréable.

JACQUELINE. — Ils sont parfaits. Que veux-tu de plus ?

ARMAND. — Dis qu'ils ont été très bons pour nous. Je t'ai fait ma demande le vingt juillet, et le premier septembre nous nous sommes mariés. Ils ne se sont guère fait prier pour donner leur consentement ; ils ont seulement demandé ta conversion au protestantisme, et, depuis lors...

JACQUELINE. — Je suis certaine que les

là ! Elle commence à m'horripier, cette phrase ! Je l'entends trop.

ARMAND. — Tu m'inquiètes, ma parole ! Jamais je ne t'ai vue de cette humeur...

JACQUELINE. — Cela prouve que j'ai besoin d'un petit changement. Je désire te rejoindre à Paris.

ARMAND. — Jacqueline, puisque tu m'y contrains, je vais t'apprendre la vérité... J'aurais voulu te la cacher, car elle te peinera certainement...

JACQUELINE. — La vérité?...

ARMAND. — Oui... Tu sais qu'à Paris, j'habite toujours chez mon associé. C'est très commode, presque indispensable. Le matin et aux heures des repas, nous bavardons, nous échangeons des vues, nous tirons des plans pour l'année à venir...

JACQUELINE. — Et puis?

ARMAND. — Seulement, Bernard est marié, lui aussi... Il est même tout à fait sous la domination de sa femme... une personne assez insignifiante, mais très collet monté... très, très collet monté...



ARMAND. — J'AI ENCORE DEUX MINUTES.

ARMAND. — Evidemment, la plupart des gens n'ont pas une conception de leur devoir, aussi...

JACQUELINE. — Et tu acceptes l'hospitalité de cette femme qui me méprise, qui a osé..

ARMAND. — Non pas! J'ai pris conseil de mon père qui s'est montré égal à lui-même. Et dès mon arrivée, dès ce soir, je pose la question de confiance. Ou les Bernard te recevront comme ils me reçoivent, ou c'est la rupture. Mais la vraie, tu sais! la liquidation!... Aussi, je suis bien tranquille! Bernard y perdrait trop. Il cédera. Il s'empresera de t'écrire et de t'inviter.

JACQUELINE. — Et tu crois que je me rendrai à leur invitation! Mais à quelles épreuves nouvelles comptes-tu me soumettre?

ARMAND. — Comment...

JACQUELINE. — Tu voudrais que j'entre ainsi, de force, dans cette maison ennemie? Et que je parle à ces gens, que je mange à leur table? Quelle folie!

Paraît la bonne.

LA BONNE. — Monsieur Armand, madame vous fait dire que vous allez vous mettre en retard.

ARMAND. — Diable! (*Regardant sa montre.*) Oh! j'ai encore deux minutes. Mettez ma valise dans la voiture.

LA BONNE. — Oui, monsieur Armand.

Elle sort.

ARMAND. — Au revoir, mon loup. Enfin que décides-tu?

JACQUELINE. — De rester à Cherbourg, va!

ARMAND. — En tout cas, j'exécuterai de point en point ce que j'ai résolu. Toi, réfléchis encore, et demain matin, quand tu seras mieux disposée, envoie-moi une petite lettre!... N'est-ce pas?... Et puis, pense un peu à moi, ma petite Jacqueline! (*Il la tient dans ses bras et l'embrasse sur la bouche.*) Tu m'aimes?

JACQUELINE. — Mais oui!

ARMAND. — Oh! ce ton! C'est mon départ qui te bouleverse ainsi?

JACQUELINE. — Oui. Tu vas manquer ton train!

ARMAND. — Je me sauve. Demain, tu auras de mes nouvelles.

Il sort. Jacqueline, restée seule, ferme la porte, va s'asseoir et les coudes sur les genoux, la tête dans les mains, le regard perdu, elle se désespère.

SCÈNE VIII

JACQUELINE, MADAME ROUSSEAU, LUCIENNE, puis MONSIEUR ROUSSEAU, puis LA BONNE

LUCIENNE. — Armand est parti?

JACQUELINE. — A l'instant.

MADAME ROUSSEAU. — Vous avez l'air tout drôle, Jacqueline!

LUCIENNE, *sournoise*. — C'est d'être veuve!

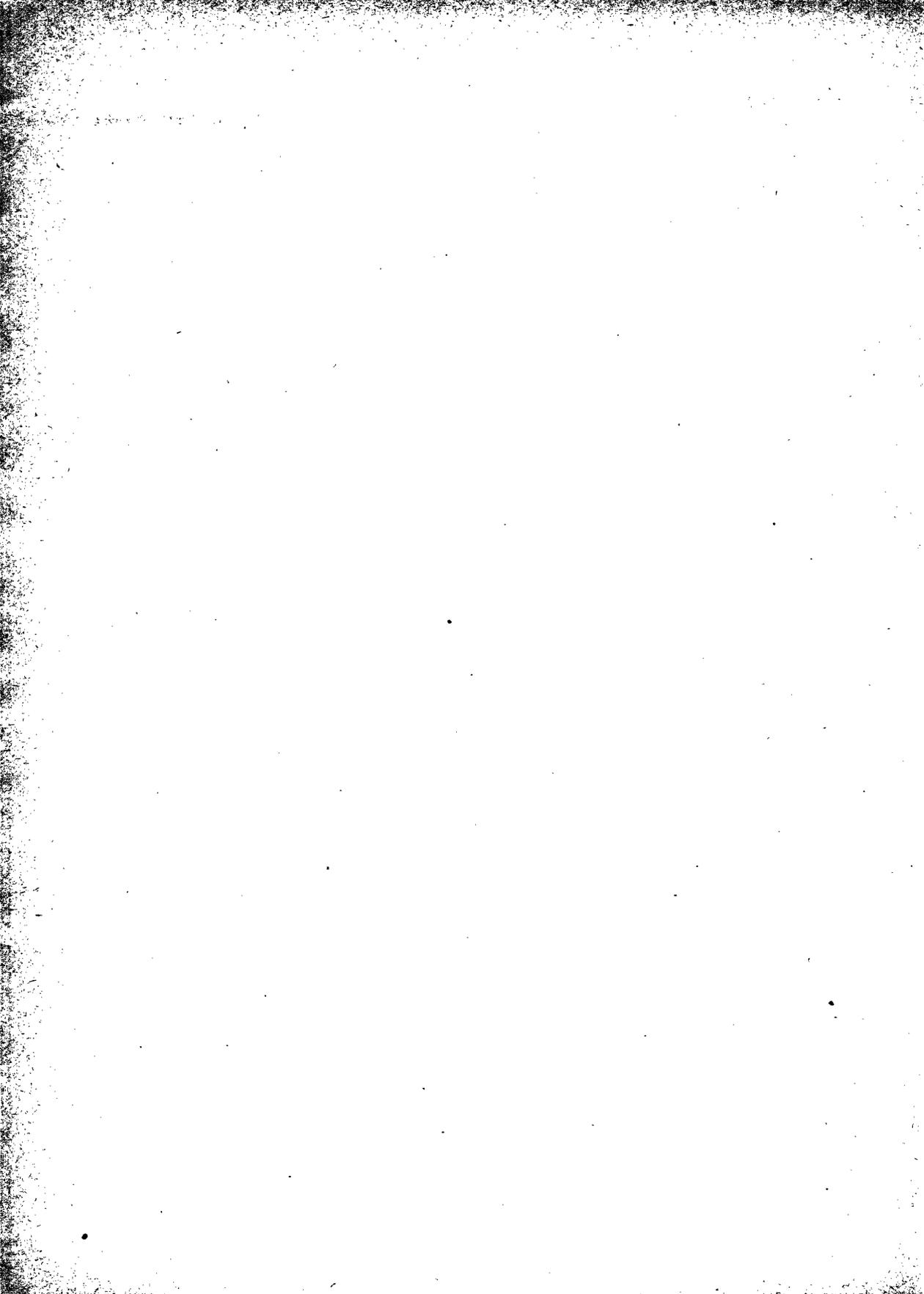
MADAME ROUSSEAU. — Ne vous désolez pas! Peut-être verrez-vous Armand plus tôt que vous ne l'espériez! (*Un silence. Mme Rousseau s'assied.*) Je n'en peux plus! Ce temps-là me rend malade. Aimez-vous la robe de Lucienne?

JACQUELINE. — Beaucoup!

LUCIENNE. — Jacqueline dit ça, mais elle n'en pense rien. Au fond, elle me trouve horriblement province!



JACQUELINE. — JE DESIRE TE
REJOINDRE A PARIS.

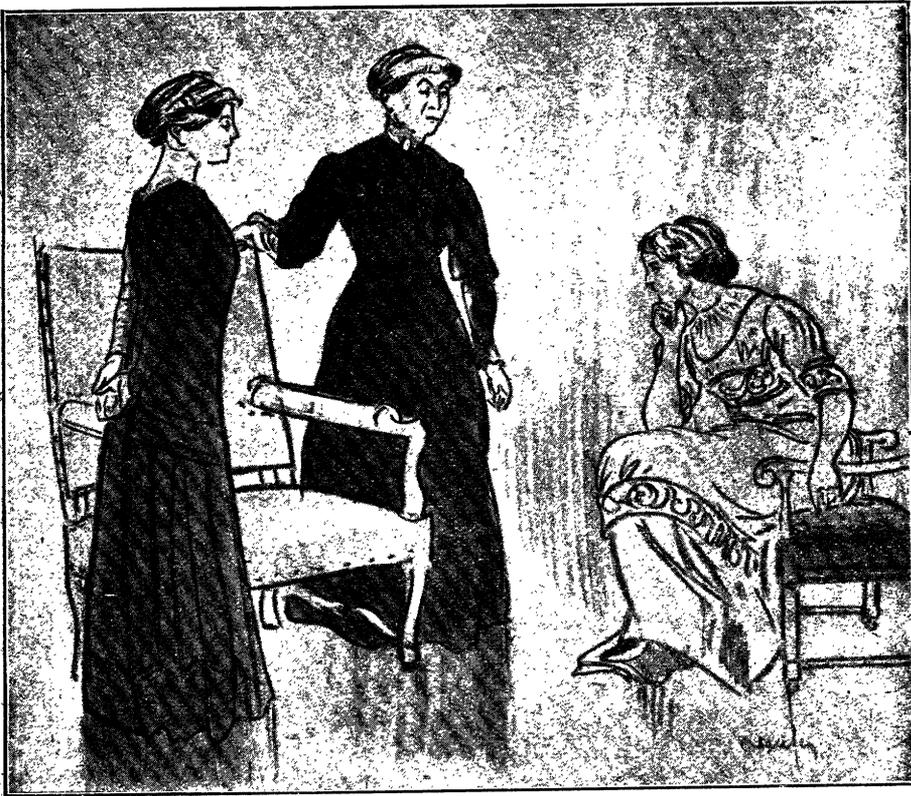


JACQUELINE. — Ma petite Lucienne, j'aurais mauvaise grâce à ne pas admirer votre robe, puisque vous m'avez consultée.

MADAME ROUSSEAU, à Lucienne qui a entr'ouvert la fenêtre et les volets. — Je t'en

LUCIENNE. — Je le vois dans l'espion!
MADAME ROUSSEAU. — Mais tu ne le connais pas!

LUCIENNE. — Je parierais tout de même que c'est lui! Une barbiche blanche, et dé-



MADAME ROUSSEAU — VOUS AVEZ L'AIR TOUT DRÔLE, JACQUELINE !

prie, Lucienne, tiens-toi tranquille! J'ai chaud rien qu'à te voir t'agiter!

Entre M. Rousseau.

ROUSSEAU. — On se dirait aux tropiques!

MADAME ROUSSEAU. — Et puis il y a de l'orage dans l'air

LUCIENNE. — Sûrement! Je suis énermée!...

ROUSSEAU. — Où recevons-nous M. Boissy?

MADAME ROUSSEAU. — Dans ton cabinet. Pour parler affaires, c'est plus séant. Aussitôt la conversation terminée, nous reviendrons goûter ici.

LUCIENNE. — Le voilà, M. Boissy, le voilà!

MADAME ROUSSEAU. — Qu'en sais-tu?

coré... Il a l'air très comme il faut! Comment, il s'arrête en face!... Non, il regarde le numéro... il traverse... Ça y est, il sonne!... Hein! quand je vous disais...

MADAME ROUSSEAU. — Tais-toi un peu, à présent!

ROUSSEAU. — Et attendons!

Profond silence. Absolue immobilité. Entre la bonne portant une carte qu'elle remet à M. Rousseau.

LA BONNE, émue. — Ce monsieur est là!

ROUSSEAU, lisant. — « Le lieutenant-colonel en retraite Boissy ». (A M^{me} Rousseau.) Eh bien! chère amie?

MADAME ROUSSEAU. — Louise, préparez tout de suite le goûter. A tout à l'heure, mes enfants!

SCÈNE IX

JACQUELINE, LUCIENNE; un moment,
LA BONNE

LUCIENNE. — Sérieusement, cette toilette me va? Le dos est bien aussi?

JACQUELINE. — Ah! il y a un petit pli, là. Donnez-moi une épingle.

LUCIENNE. — Tenez!

JACQUELINE. — Là! il n'y paraît plus. Lu-



JACQUELINE. — IL Y A UN PETIT PLI, LÀ.

cienne, je suis enchantée d'être seule avec vous un instant. Voici une lettre que j'ai trouvée là-haut, dans le couloir, près de votre chambre... Cachez-la vite!

LUCIENNE. — Mais... cette lettre m'est adressée?

JACQUELINE. — Oui.. J'ai été bien heureuse qu'elle ne tombât pas en d'autres mains.

LUCIENNE, après avoir lu. — Je ne comprends rien à cette lettre! Rien du tout... Et c'est signé... André. Je ne connais pas! C'est une erreur ou une plaisanterie. Tenez!

Elle lui rend la lettre.

JACQUELINE. — Je n'étais trompée. Excusez-moi, je vous en prie.

Elle plie en deux le papier et va le remettre dans sa bourse.

LUCIENNE, violemment. — Donnez-moi ça!

JACQUELINE. — Avec plaisir. Mais, Lucienne, je ne comprends ni votre méfiance, ni votre colère. Vous ai-je posé la moindre question?

LUCIENNE. — Ah! vous pouvez être bonne princesse, à présent!... Vous n'avez qu'à ouvrir la bouche pour me perdre. Allez-y si le cœur vous en dit!

JACQUELINE. — Vous avez de moi une triste opinion.

LUCIENNE. — Voulez-vous tout savoir? Voulez-vous savoir de qui est la lettre? Oh! vous vous arrangeriez pour l'apprendre!

JACQUELINE, se défendant. — Mais...

LUCIENNE. — Eh bien! elle est du capitaine Royère!

JACQUELINE. — Du capitaine Royère! Un homme marié!

LUCIENNE. — Oui, un homme marié. Vous voyez quelle catastrophe un mot de vous peut causer.

JACQUELINE. — Je ne demandais aucun aveu. J'aurais gardé le silence.

LUCIENNE. — Bah! un jour, en causant avec Armand, vous laisserez échapper une parole et...

JACQUELINE. — Ah! ma pauvre Lucienne, Armand est la dernière personne...

LUCIENNE. — Pourquoi?

JACQUELINE, mélancolique. — Parce que!

LUCIENNE. — Alors, vrai, vous ne me trahirez pas? Vous me jurez que je peux être tranquille?

JACQUELINE. — Mais, Lucienne!...

LUCIENNE. — Eh bien, je viens de passer par une petite émotion pas ordinaire! J'en suis toute tremblante.

JACQUELINE. — Remettez-vous!... Voyons, ne pleurez pas!

LUCIENNE, qui pleure. — J'ai eu si peur!

JACQUELINE. — Ne pleurez pas! Je vous en supplie! On pourrait entrer... Lucienne, si on entraît...

LUCIENNE. — Oui, oui... vous avez raison! C'est fini.

Elle s'essuie les yeux.

JACQUELINE. — Vous me faites de la peine, ma petite Lucienne.

Elle l'embrasse.

LUCIENNE. — Vous êtes vraiment très gentille pour moi, Jacqueline.

JACQUELINE. — Puisque vous avez du chagrin, voulez-vous qu'à présent, nous soyons sœurs pour tout de bon ?

LUCIENNE. — Mais oui... avec plaisir !

JACQUELINE. — Alors écoutez, Lucienne. Encore une fois, je ne veux provoquer de votre part aucune confiance. Et je veux encore moins faire « de la morale ». Je sais par expérience toute l'horreur des grandes phrases. Seulement, ma pauvre petite, votre situation me paraît si douloureuse, si incompréhensible ! Ne puis-je vous aider à sortir de là ?

LUCIENNE. — Merci, Jacqueline... Vous voyez, je suis tout à fait calme, à présent. J'avais sottement égaré ce billet... Par bonheur, vous l'avez retrouvé : tout est bien.

JACQUELINE. — Un mot encore ! Je crains tout que vous ne soyez une victime, une coquette... Dans quelques semaines vous épouserez le lieutenant Boissy et je vois que vous échangez avec un autre officier des lettres d'amour. Lucienne, vous mariez-vous contre votre gré ?

LUCIENNE, *bas*. — Non.

JACQUELINE. — En effet, je ne le pense pas. (*Un temps*.) Alors, c'est le capitaine Royère qui vous poursuit ?... Voulez-vous que j'intervienne, que je le rappelle à son devoir de galant homme ?

LUCIENNE. — Non ! non ! je vous en supplie ! Vous m'avez juré !... Jamais une allusion !...

JACQUELINE. — Vous l'aimez donc ? (*Un silence qui est un aveu*.) Je ne comprends plus... Vous aimez M. Royère ?

LUCIENNE. — Oui... je l'aime de tout mon cœur.. je l'aime à tous les instants. Depuis un an, je n'ai vécu que pour mon amour.

JACQUELINE. — Mais vous êtes si surveillée, quand avez-vous pu vous rencontrer ?

LUCIENNE. — Très rarement... A quelques soirées, cet hiver... à un dîner chez le général, et, de temps en temps, à la promenade, sans nous parler... Tous les jours nous nous écrivons poste restante. Mais j'ai passé des semaines sans le voir... si vous saviez comme j'ai pleuré souvent !

JACQUELINE. — Et vous épousez l'autre ?

LUCIENNE, *la regardant en face pour la première fois*. — J'étais trop malheureuse ici. Ne jamais le voir ! (*Un silence*.) Je ne peux plus ! (*Un long silence*.) C'est très mal, n'est-ce pas ?

JACQUELINE. — Vous savez, dans les

familles, on n'apprécie pas beaucoup ce genre-là. Je ne crois pas que vos parents sauteraient de joie à la nouvelle, ni votre fiancé. Au fait, pourquoi avez-vous choisi le lieutenant Boissy pour ce triste honneur ?

LUCIENNE. — C'est le seul officier protestant.

JACQUELINE. — Il en a une veine !

LUCIENNE. — Et puis... vous comprenez, ils sont dans le même régiment... Alors, quand le régiment quittera la ville, André et moi nous ne serons pas séparés.

JACQUELINE. — Parfaitement. Et si vous vous faites prendre tous les deux ?

LUCIENNE. — André donnera sa démission et nous irons vivre ensemble à l'étranger.

JACQUELINE. — Tout est prévu ! Et dire



LUCIENNE. — Vous me jurez que je peux être tranquille ?

que vous, vous serez peut-être très heureuse !

Un silence.

LUCIENNE. — Vous devez me juger sévèrement...

JACQUELINE. — Moi !... Oh ! je ne vous juge pas du tout ! Il me semble qu'à votre place j'agisais autrement ; mais depuis quelque temps, toutes mes notions sont si bouleversées !... Je vous plains seulement, car, malgré votre prévoyance, cette petite histoire pourrait vous causer quelques dé-

ceptions... Oui, je vous plains beaucoup, Lucienne... Comment! vous qui avez des parents pour veiller sur votre conduite, vous qui êtes si défendue contre les tentations, avez-vous pu vous embarquer dans cette aventure.

LUCIENNE. — André m'a fait la cour. On vous a bien fait la cour?

JACQUELINE. — Mon Dieu, oui!

LUCIENNE. — Et puis, tenez, ce n'est pas vrai, il ne m'a même pas fait la cour! Vous connaissez sa femme?

JACQUELINE. — Une grande blonde...

LUCIENNE. — Qui a toujours l'air de

corps... Lui, il gardait son visage impassible, et tout le temps que j'entendais sa voix, j'étais sans forces. Un jour, au garden-party des Williamson, nous venions de valser sous une grande tonnelle, il m'a dit : « Si nous faisons un tour dans les allées? » Je l'ai regardé sans répondre et nous sommes partis côte à côte vers le fond du parc...

Elle se tait. La bonne est entrée portant un plateau. Un silence pendant lequel la bonne met une nappe sur la table et dispose les couverts.



LUCIENNE. — Vous avez été amoureuse, n'est-ce pas ?

marcher dans un rêve... Elle passe pour très belle. Quand elle entrait dans un bal au bras de son mari, tout le monde murmurait : « Quel beau couple! » Chaque fois, mon cœur se serrait! André dansait avec moi assez souvent. Il danse très bien... Tout le temps il me parlait presque bas... Oh! il ne disait rien de mal... Il me faisait de petits compliments comme on en fait, ou il me racontait des choses insignifiantes, mais d'une voix si tendre, si enveloppante... c'était comme une caresse. Alors, je me laissais aller dans ses bras, contre son

JACQUELINE, quand la bonne est sortie. — Vous êtes partis vers le fond du jardin...

LUCIENNE. — Oh! mais vous me faites tout raconter!

JACQUELINE. — Pas du tout! C'est vous qui disiez : « Nous sommes partis ensemble... »

LUCIENNE. — Oui... Nous n'avons pas échangé une seule parole, mais quand nous avons été isolés, hors de vue, seuls tous les deux, je me suis sentie tout à coup trembler... Il m'a pris le bras... oh! très doucement... Cette main, à travers la mousseline, c'était si bon!...



JACQUELINE. — QUI JE SUIS?...
JE VAIS VOUS LE DIRE.

JACQUELINE. — Si bon, vraiment ?

LUCIENNE. — Vous avez été amoureuse, n'est-ce pas ?

JACQUELINE. — Non !... Si ! De mon mari. Ce n'est pas la même chose ! Alors ?...

LUCIENNE. — Plus rien n'existait que cette main sur mon bras... Elle me frôlait à peine et pourtant elle m'attirait vers lui, invinciblement... J'ai encore pu faire deux ou trois pas et je suis tombée contre sa poitrine et... et...

JACQUELINE. — Et vous vous êtes embrassés... longuement, délicieusement !... Je vois ça d'ici ! Des arbres de tous les côtés et le soir qui venait pendant votre baiser... Et puis, cette saveur inconnue... cette douceur inconnue...

LUCIENNE. — Taisez-vous ! On a ouvert une porte.

SCÈNE X

LES MÊMES, M. ROUSSEAU

LUCIENNE. — Ça y est ? On peut faire le thé ?

ROUSSEAU. — Ma pauvre Lucienne, prépare tout ton courage. J'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer.

LUCIENNE. — Mon mariage est rompu !

ROUSSEAU. — Ecoute-moi. J'avais exposé en détails à ton fiancé le médiocre état des affaires qui m'interdit, sans péril pour ma maison, de déplacer la moindre partie de mes capitaux. Je l'avais prévenu qu'il me serait impossible de remettre ta dot avant la fin de la crise actuelle. J'offrais en échange d'héberger le jeune ménage. Ces conditions avaient été acceptées. Aujourd'hui, le colonel Boissy a soulevé une objection vraiment stupéfiante. Quelque désagrément que vous puissiez en éprouver, Jacqueline, — et votre désagrément est peu de chose comparé au chagrin de Lucienne, — force m'est bien de vous informer que cette objection M. Boissy la tire de votre présence dans notre maison !

JACQUELINE. — Quelle infamie !

ROUSSEAU. — Infamie ou non, voilà le fait. Il paraît que si Lucienne vivait sous le même toit que vous, les femmes des autres officiers ne lui rendraient pas ses visites et que la situation de son mari deviendrait intolérable. De plus, M. Boissy, qui est un homme très austère, insinue... — oh ! j'ai vertement relevé ses paroles !... — il insinue que votre compagnie n'est pas de celles que

sa bru... Passons ! Je veux vous épargner ce que je viens de subir.

JACQUELINE. — Les misérables ! les misérables !

ROUSSEAU. — De la modération, Jacqueline.

JACQUELINE. — Mon père, je vous en supplie, si je dois être ainsi un perpétuel sujet de trouble, si je deviens un obstacle au mariage de Lucienne, laissez-moi quitter votre maison... vivre ailleurs... n'importe où !

ROUSSEAU. — Je vous en prie, ma chère Jacqueline, ce n'est pas l'heure des vaines paroles. Et aussi, gardez-vous d'être égoïste. Vous n'êtes pas seule en jeu. Armand aurait le droit de s'étonner que vous l'oubliez à ce point, dans vos propos !

LUCIENNE. — Enfin, mon mariage est rompu !

ROUSSEAU. — Ma pauvre enfant, le colonel Boissy m'a assuré qu'il était en tout ceci pleinement d'accord avec son fils ; et moi, j'ai dû lui répondre ce que tu aurais répondu à ma place, que je ne songeais pas à chasser de chez moi mon fils et ma belle-fille pour y installer mon gendre. J'ai ajouté que M. Boissy laissait voir des sentiments peu séants chez un fervent chrétien. Il a riposté avec aigreur et nous nous sommes quittés en mauvais termes.

LUCIENNE, *rayeuse*. — Mon mariage est rompu !

ROUSSEAU. — Cherche dans la prière un refuge contre une douleur passagère. Ta mère va venir, du reste, qui te consolera mieux que moi. Elle a été obligée de recevoir les Lebachelier qui sont arrivés au moment où M. Boissy se retirait. De mon côté, je suis forcé d'aller au bureau signer le courrier. (*Il embrasse Lucienne sur le front.*) Fais effort sur toi-même, ma fille et chasse de cette tête-là le souvenir d'un homme qui n'était pas digne de toi. Quant à vous, Jacqueline, vous voyez qu'il est superflu de me rappeler mon devoir ; quelque difficile qu'il puisse être, je sais toujours m'en acquitter jusqu'au bout.

SCÈNE XI

JACQUELINE, LUCIENNE, puis MADA-
DAME ROUSSEAU

JACQUELINE, *s'approchant*. — Ma pauvre petite sœur !

LUCIENNE. — Ah! laissez-moi tranquille!

JACQUELINE. — Notre grande amitié est finie!

LUCIENNE. — Votre amitié, je n'en ai que faire! Je manque par votre faute ce mariage qu'il me fallait à tout prix!... Et cette chipie de M^{me} Pradès qui aura colporté la nouvelle partout!.. Je vais être la risée générale! On va me montrer au doigt! Je ne vous le pardonnerai jamais!

JACQUELINE. — Vous êtes bien cruelle, Lucienne!

LUCIENNE. — Pourquoi vous être introduite dans notre famille pour y apporter le malheur. Oui, introduite par intrigue!... J'ai bien compris vos attitudes de tout à l'heure, allez! Vous n'avez jamais aimé mon frère! Vous n'avez même pas cette excuse!

JACQUELINE. — Je l'aimais toujours autant que, vous, votre fiancé!

LUCIENNE. — Ce n'est pas la même chose!... En tout cas, si vous aviez été vraiment amoureuse d'Armand, vous auriez eu la pudeur de votre situation! Quand on est ce que vous étiez, on n'épouse pas l'homme qu'on aime.

JACQUELINE. — Et que fait-on?... (*Un temps*). Dites-le donc? Quant on est ce que j'étais, on n'épouse pas l'homme qu'on aime, mais...

LUCIENNE. — Eh bien! oui... on devient sa maîtresse.

JACQUELINE. — Bravo!... Au moins, vous, vous avez le courage de votre opinion!

LUCIENNE. — Il vous était facile de prévoir que votre mariage allait bouleverser l'existence d'Armand!

JACQUELINE. — Je sais!... je sais!... sa maîtresse!... Il y a longtemps que le mot vous brûle les lèvres à tous! Vous ne l'avez pas digéré, ça, que je me sois fait épouser comme si j'avais été des vôtres. Vous avez beau vous battre les flancs pour me trouver des droits à votre estime et à votre fraternité, vous donnez tout de même raison, dans le fond de votre cœur, aux dignes bourgeois et aux bourgeoises hypocrites qui me tournent le dos!... Ils sont comme vous, ces gens-là, et pas comme moi! Je ne suis pas d'une famille honnête, moi! Ah! vous savez vous parer de votre honnêteté héréditaire! Sur vous, elle devient aussi vaine qu'un titre de noblesse. N'est pas honnête femme qui veut, n'est-ce pas?... Vos bonnes amies n'acceptent pas les nouvelles venues. Et elles ont raison!... Comment masquerait-on toutes les vilaines choses ignorées?... Oh! oui, vous faites bien de repousser l'intruse, épouses impeccables et demoi-

selles bien élevées, — si bien élevées et si chastes et si prudentes, n'est-ce pas, Lucienne?

LUCIENNE. — Vous, en voilà assez!... J'en ai assez entendu! Qui êtes-vous pour le prendre sur ce ton? La fille de...

JACQUELINE, *l'empoignant par les épaules et la regardant dans les yeux*. — Qui je suis?... Je vais vous le dire.

LUCIENNE. — Ah! lâchez-moi!

JACQUELINE. — Je suis une fille qui ai su demeurer honnête, vraiment honnête, au milieu de pièges de toutes sortes. Je n'ai pas, moi, dans un coin de parc, donné mes lèvres à un bel imbécile, marié par-dessus le marché et père de deux enfants, en lui promettant que le reste viendrait plus tard... lorsqu'on aurait empaumé un mari...

LUCIENNE. — Taisez-vous! taisez-vous!... Je vous défends...

JACQUELINE. — C'est comique!... Ce pauvre diable de Boissy que vous vouliez épouser rien que pour le trahir! Et surtout pour qu'il donnât son nom à l'enfant qui pouvait naître, n'est-ce pas? Quelles saletés!... Moi, ma petite, je n'ai pas fait, en épousant Armand, de ces ignobles calculs!

LUCIENNE. — Taisez-vous!

JACQUELINE. — Je me suis mariée avec la ferme résolution de ne point faiblir, et une grande volonté d'aimer que votre frère n'a su que détruire. J'ai apporté à mon mari ce que vous n'apporterez pas au vôtre, ni vous, ni bien des petites jeunes filles de votre classe : une virginité vraie!

LUCIENNE. — Taisez-vous, de grâce! Vous voulez donc me perdre?

JACQUELINE, *la repoussant*. — Non! je n'ai pas vos perfidies.

Entre M^{me} Rousseau.

MADAME ROUSSEAU. — Que signifie ce bruit?

JACQUELINE, *violente*. — Il signifie que je suis lasse de vivre ici, et que je veux m'en aller!

MADAME ROUSSEAU. — Qu'est-ce que vous dites, Jacqueline?

JACQUELINE. — Je vous répète que je veux m'en aller!

MADAME ROUSSEAU. — Etes-vous folle de m'apostropher ainsi?

JACQUELINE, *de plus en plus exaltée*. — J'ai été folle le jour où je suis entrée dans cette maison; aussi, je la quitte.

MADAME ROUSSEAU. — Vous ne quitterez pas votre mari, je suppose?

JACQUELINE. — Mon mari, non! Au contraire, je vais le retrouver. Il prétend m'aimer, il m'a promis une existence heureuse et honorée; je vais le mettre en demeure de tenir son engagement.

MADAME ROUSSEAU, se plaçant devant la porte. — Jacqueline, vous ne vous en irez pas sans l'autorisation d'Armand!

JACQUELINE. — Oh! vous n'avez aucun droit de me retenir. Je veux m'en aller. M'entendez-vous?

MADAME ROUSSEAU. — Jacqueline...

JACQUELINE, hors d'elle. — Je veux m'en aller! je veux m'en aller!... Et je m'en irai!

Elle sort en bousculant M^{me} Rousseau.

MADAME ROUSSEAU, consternée. — Mais qu'est-ce qu'elle a?

LUCIENNE. — Je n'en sais rien!

MADAME ROUSSEAU. — Quelle furie! J'avais prévu tout cela, du reste. L'ai-je assez répété à ton père : bon sang ne saurait mentir!





ARMAND. — NOUS NE L'AVONS LOUÉE QUE POUR UN AN.

ACTE TROISIÈME

*Un salon de province.
Il est plus petit et plus coquet que celui de l'acte
précédent.*

SCÈNE PREMIÈRE

JACQUELINE, ARMAND

Ils prennent le café.

JACQUELINE, *après un silence.* — Et notre petite maison, qu'en ferons-nous?

ARMAND. — Nous ne l'avons louée que pour un an... Voilà huit mois que nous l'habitons... Nous paierons quatre mois pour rien. L'économie qu'il y a pour nous à vivre chez mes parents nous fera rattraper cet argent-là.

JACQUELINE. — Pauvre petite maison... Nous l'avions trouvée toute délabrée et

maintenant qu'elle commence à être gentille, il va falloir la quitter.

ARMAND. — Le beau malheur! Quitter cette bicoque pour la maison de mon père qui est cent fois plus belle!

JACQUELINE. — Tu ne t'attaches pas aux choses, toi... Tu ne sens pas leur amitié. Mais oui... Ne ris pas!

ARMAND. — Tout cela, Jacqueline, c'est de la littérature! Pendant l'année que tu as passée chez mes parents, tu as vécu entourée de l'affection de tous et très satisfaite de ton sort... Si, si!... Après, est survenue la malencontreuse histoire... Tu me rendras cette justice, que quand tu as débarqué à Paris, sans bagages, affolée, je ne t'ai pas adressé la moindre observation. Nous sommes revenus à Cherbourg, nous nous sommes lo-

gés à l'écart et petitement... très petitement!... Sans reproche, on est plutôt mal installé ici. Je m'étais fait ce raisonnement : nous n'avons pas eu le voyage de noces, ni le tête-à-tête du début, ni d'autre intérieur que celui de mes parents... Eh bien, depuis huit mois, je t'ai donné une large compensation... C'a été la lune de miel dans tout son éclat! Je ne t'ai pas marchandé ma présence... Tu m'as vu à chaque instant, tu n'as vu que moi! Mon père, qui est le meilleur des hommes, a approuvé ce genre de vie à deux pour quelque temps.



ARMAND. — NOTRE CHAMBRE.
ELLE EST ÉNORME.

le avec toi. Je n'ai pas besoin, n'est-ce pas, de te recommander la plus absolue déférence. J'ai été élevé à honorer mes père et mère, et j'entends que ma femme les honore également.

JACQUELINE. — Ne puis-je entretenir des relations parfaites avec les tiens sans habiter sous le même toit?

ARMAND. — C'est extraordinaire! Hier encore, tu te déclarais convaincue, je t'avais même trouvée très raisonnable, et à présent...

JACQUELINE. — Je te demande une simple explication. Pour quelle raison nous ne...

ARMAND. — Les raisons!... Voilà huit jours qu je te les répète, ma petite Jacqueline! Tu n'ignores pas qu'à Cherbourg, tu n'as jamais été très recherchée... enfin très bien vue... Depuis que tu t'es brouillée avec mes parents, l'hostilité générale n'est même plus déguisée. On te tourne carrément le dos, et à moi aussi parfois, parce qu'on s' imagine que j'ai pris ton parti. Pour le moment, tu t'en moques. Tu es une nouvelle mariée, tu nages dans le bleu, tout est pour

le mieux dans le meilleur des mondes!... Mais une heure viendra où ma seule compagnie t'enchantera moins. Il faut prévoir ce moment-là. Eh bien, je désire que mon père, en t'installant dans sa demeure, en te couvrant de sa haute respectabilité, t'aide à rentrer en grâce auprès des personnes de la société.

JACQUELINE. — Oh! rentrer en grâce!...

ARMAND. — Mais oui, ma chère enfant, oui! Il faut voir la vie comme elle est. C'est à quoi tu te refuses... un peu par la faute de mes parents, dont le seul tort est de t'avoir crié sur tous les tons que tu les valais, que tu étais leur égale...

JACQUELINE. — Ça, oui!

ARMAND. — Parfaitement! En se montrant un peu moins généreux, ils auraient pu t'éviter les déceptions qui t'ont exaspérée. Ne l'oublions pas, mon père a derrière lui soixante ans d'une existence irréprochable, il fait partie depuis vingt ans du conseil général, il n'a été battu que de douze cents voix pour la députation, il est un des membres les plus influents du Consistoire, il dirige une des maisons de commerce les mieux cotées de la place... Ce sont des titres, que diable! Mes parents et toi, vous vous imaginez que nos connaissances, que nos amis, que tout le monde, parce que tu es une honnête femme... Mais ils ne s'en moquent pas mal que tu sois une honnête femme!... Il ne manquerait plus que ça, que tu ne sois pas une honnête femme!... Allons! allons! il faut être juste! Les gens t'ont fait grise mine... Eh bien, là, carrément, à leur point de vue... ont-ils eu tort? (*Courte pause.*) Tu vois bien! Du reste, si les belles théories de mes parents prévalaient, il deviendrait parfaitement inutile d'être le fils de gens considérés et honorables! A quoi servirait la famille?... Moi aussi, je hais les préjugés; mais enfin, ne versons pas dans l'anarchie! Hein?... Au fond, tu es de mon avis, et c'est la meilleure preuve que j'ai raison.

Un silence.

JACQUELINE. — Quel appartement occupons-nous, là-bas?

ARMAND. — Notre ancienne chambre... c'est la plus agréable!

JACQUELINE. — Et moi, n'aurai-je pas un coin pour mettre mes petites affaires?

ARMAND. — Notre chambre. Elle est énorme.

JACQUELINE. — Oui, mais une petite

pièce... rien qu'à moi. Ici, j'en ai une qui est arrangée un peu comme ma chambre de jeune fille.

ARMAND. — Ah ça!... tu ne veux pas faire chambre à part, je suppose?

JACQUELINE. — Mais non... Je t'explique...

ARMAND, qui s'est assis à côté d'elle sur le canapé. — Je me disais aussi, Jacqueline qui veut faire chambre à part, voilà du nouveau!

JACQUELINE. — Tu comprends, dans la journée, pour lire, par exemple...

ARMAND, pressant. — N'est-ce pas que ce serait du nouveau? Moi là, et puis toi là-bas... là-bas... Et comme ça toutes les nuits!...

JACQUELINE, agacée. — Mais puisqu'il n'en est pas question!

ARMAND. — Il y a des fois où elle ne t'irait guère, cette petite combinaison-là!

JACQUELINE. — Je t'en supplie...

ARMAND. — Enfin, avoue-moi que si nous dormions chacun de notre côté... tu sais, dans des petits lits à une personne... tu dégringolerais bien vite du tien pour venir me rejoindre! (*Une pause.*) Oh! ne prends pas ta figure de martyr!... Je te trouve bien hypocrite! (*Jacqueline se lève.*) Tu es fâchée? Pourquoi?... Vraiment, entre jeunes époux, il n'est pas défendu de... (*Arisant quelques volumes sur le bureau de Jacqueline.*) Ma pauvre Jacqueline, tu lis trop de romans!... Chez nous, on ne rougit pas d'aimer son mari. (*Un silence.*) Que font cette pèlerine et ce chapeau dans le salon? Quelle maison bien tenue!

JACQUELINE. — La bonne aura oublié de les monter.

ARMAND. — Et toi d'en donner l'ordre à la bonne! Enfin, dans quelques jours, ma mère s'occupera de ces détails... Tu seras débarrassée de tout souci, et moi je boirai du café potable.

JACQUELINE. — Il est encore mauvais aujourd'hui?

ARMAND. — Une drogue!

JACQUELINE. — J'ai pourtant changé de fournisseur.

ARMAND. — C'est que tu ne connais pas la bonne adresse. On ne s'improvise pas femme d'intérieur. Il te faudra des années, ma pauvre amie! Voilà papa!... (*Regardant l'heure.*) Deux heures précises. Cet homme-là, je ne lui connais pas trente secondes de retard.

SCÈNE II

LES MÊMES, ROUSSEAU

ROUSSEAU. — Bonjour, mes chers enfants.

JACQUELINE. — Mon père, soyez le bienvenu chez nous.

ROUSSEAU. — Je vous remercie, Jacqueline. Me voici en effet chez vous et, dans l'occurrence, le fait pourrait paraître surprenant. Mais j'ai mes bonnes raisons pour rechercher quelques instants d'entretien avec ma bru, sans quoi je me serais souvenu de la parabole et je vous aurais attendu chez nous. L'enfant prodigue ne revint-il pas au berceau, sans que son père allât le chercher? Peu importe! Ce petit changement au protocole biblique ne m'empêchera pas, je suis sûr, de tuer bientôt le veau gras en l'honneur de notre réunion.

Il sourit agréablement.

ARMAND. — Il y a une autre différence avec l'Écriture, c'est que Jacqueline, depuis son départ, n'a pas gardé les pourceaux, mais qu'elle a soigné son mari. Hein! mon loup?...



ARMAND. — LA GLACE EST ROMPUE...

Il se tord et embrasse Jacqueline

ROUSSEAU. — Excellente remarque!

Il est également au comble de la joie.

ARMAND. — Allons! tu vois combien papa est bon et bienveillant. (*A Rousseau.*) Tu trouveras Jacqueline, de son côté, dans les meilleures dispositions. Nous nous faisons tous deux une fête de rediner ce soir en famille. Là, la glace est rompue... Je vous laisse. Au revoir, mon loup! Au revoir, papa. Je vais t'attendre au bureau.

JACQUELINE, qui suit Armand. — Tu viens me prendre ici à sept heures?

ARMAND. — A sept heures moins le quart! Maman est très stricte pour les heures de repas.

SCÈNE III

ROUSSEAU, JACQUELINE; à un moment,
LA BONNE

Un silence, Rousseau a pris un roman sur la table. Visiblement, il n'en approuve pas le titre.

JACQUELINE, *qui est revenue*. — Je vous écoute, mon père.

ROUSSEAU. — Ma chère enfant, mon intention n'est point de revenir sur les événements de l'année dernière et d'en tirer une leçon de morale. Pas de récriminations! Ma femme et moi nous sommes persuadés que le calme et l'isolement vous ont suggéré des méditations



ROUSSEAU. — ALORS, J'AI
ATTEINT LE BUT.

JACQUELINE. — C'est chose entendue déjà. Je tiens à présenter mes excuses à M^{me} Rousseau.

ROUSSEAU. — Alors, j'ai atteint dès à présent le but de cet entretien, qui était de constater par moi-même vos résolutions excellentes. Soyez persuadée que, de votre côté, vous retrouverez chez nous la même tendresse qu'autrefois. Et puisque votre nature est un peu sauvage et réclame des soins particuliers, nous ferons effort, M^{me} Rousseau et moi, qui vous aimions autant que Lucienne, pour vous aimer à présent plus encore que notre propre fille.

JACQUELINE. — Je suis très touchée vraiment et je tâcherai de vous prouver ma reconnaissance.

ROUSSEAU. — Vous retrouverez Lucienne toute pareille. Le mariage n'a altéré ni sa

sérieuses et de sages résolutions. Voici pourquoi j'ai désiré une conversation avec vous, avant le dîner de ce soir qui précédera de cinq ou six jours votre déménagement; j'estime que vos premières paroles, en pénétrant dans notre maison après cette longue séparation, devraient témoigner à ma chère femme de votre regret de l'avoir gravement offensée.

bonne grâce, ni son aimable humeur. Bien au contraire.

JACQUELINE. — A ce propos, notre retour ne créera-t-il pas au lieutenant Boissy les embarras qu'avait prévus son père? Les familles des officiers ne rompront-elles pas leurs relations avec Lucienne?

ROUSSEAU. — Cette objection avait été soulevée en effet, mais j'ai fait visite la semaine dernière au colonel du régiment. Je lui ai parlé de vous à loisir et j'ai obtenu l'assurance que votre retour ne serait l'occasion, pour mon gendre, d'aucune avanie, et qu'au besoin des ordres rigoureux seraient donnés. (*Un froid.*) Oui... Un peu sur nos conseils et en prévision de votre retour, Lucienne s'est formé un cercle de relations nouvelles : des amis de mon gendre, des officiers de son régiment... Ces jeunes gens apportent chez nous ce mouvement et cet entrain dont l'absence a pu, par contraste, vous faire trouver notre façon de vivre un peu grave. J'ai une sympathie particulière pour un de ces messieurs : le capitaine Royère. Il vient souvent à la maison. C'est un homme tout à fait distingué. Mais vous l'avez rencontré, je crois...

JACQUELINE. — Oni... N'est-il pas marié?

ROUSSEAU. — Parfaitement. Sa femme est charmante. Très belle personne, d'ailleurs. Elle est devenue une des meilleures amies de Lucienne. Ah! avant de clore ce chapitre, une recommandation! Je peux être assuré, n'est-ce pas, qu'en votre compagnie, ma fille, qui a maintenant les responsabilités d'une épouse, conservera cette impeccable correction d'attitude qui la fait universellement apprécier?

JACQUELINE, *avec hauteur*. — Mon père, je ne comprends pas! Me soupçonnez-vous d'avoir jamais donné à Lucienne un mauvais conseil?

ROUSSEAU. — Loin de moi cette pensée! D'abord, j'ai élevé Lucienne moi-même et j'ose prétendre que son cœur et son esprit sont à l'abri des tentations. Je voulais seulement vous mettre en garde contre ce laisser-aller et contre cette profane indulgence des conversations qui...

Entre une bonne.

LA BONNE. — Madame, il y a là une dame qui veut vous parler.

JACQUELINE. — Eh bien! Marie, lui avez-vous demandé son nom?

LA BONNE. — Elle dit qu'elle voudrait vous parler à vous seule.

JACQUELINE, *à Rousseau*. — Je vous



JACQUELINE. — JE SUIS TRÈS
TOUCHÉE VRAIMENT.

mande pardon... cette petite n'est pas au courant. (*Elle s'avance sur le seuil.*) Oh! maman!... C'est toi, maman!... (*Tête de Rousseau qui reste seul. Longues effusions dans*

SCÈNE V

JACQUELINE, RAYMONDE



JACQUELINE. — Oui... N'EST-IL PAS MARIÉ ?

Pantichambre. Puis, plus clair.) Mais entre! Mais si!... entre donc!

SCÈNE IV

JACQUELINE, RAYMONDE, ROUSSEAU

JACQUELINE. — C'est maman!... Elle arrive à l'improviste... pour me faire une surprise... Je te présente M. Rousseau... Ma mère.

ROUSSEAU, qui s'est incliné vaguement vers Raymonde, à Jacqueline. — Je vous quitte.

JACQUELINE. — Mais... déjà?

RAYMONDE. — J'espère, monsieur, que ce n'est pas mon arrivée qui vous met en fuite!

JACQUELINE. — Ne voulez-vous pas rester une minute encore?

ROUSSEAU, glacial. — Je ne le puis.

JACQUELINE. — Je suis désolée de vous voir partir si vite!

ROUSSEAU. — Veuillez m'excuser.

Un maigre salut et il sort.

RAYMONDE. — Il est furieux de me voir ici, ton beau-père!

JACQUELINE. — Mais non!

RAYMONDE. — Mais si! Il m'a fait un accueil...

JACQUELINE. — C'est son genre.

RAYMONDE. — Allons donc!... Il ne m'a même pas adressé la parole... Et cette figure! As-tu vu cette figure?...

JACQUELINE. — Écoute, ma petite maman chérie, ce n'est pas pour M. Rousseau que tu viens à Cherbourg, n'est-ce pas? Alors, ne t'occupe que de ta fille et ne lui gâte pas sa joie... Une vraie joie, tu sais!... Une minute comme je n'en ai pas connu depuis des temps et des temps!

RAYMONDE. — Vrai, ma chérie, ma visite te fait plaisir?

JACQUELINE, qui est assise sur les genoux de Raymonde et l'embrasse. — Oh! maman, tu me le demandes!... Quand je t'ai aperçue dans l'antichambre, jolie, droite, souriante, chic, jeune, ç'a été une impression... tu ne t'imagines pas... comme si... je ne peux pas t'expliquer... Maman!... ma maman... ma petite maman... Tu comprends, ma vie n'est pas très, très folichonne ici...

RAYMONDE. — Pauvre Jack chérie... Regarde-moi! Tu as toujours ton beau regard doux... Mon enfant... Ma pauvre enfant chérie...

JACQUELINE. — Voyons!... Il ne faut pas nous attendre! Raconte-moi, à présent, par quel hasard... Mais, tu es très mal! (*Menant Raymonde au canapé.*) Viens nous asseoir ici... tout près l'une de l'autre... tout près! tout près... là!... Hum! que tu sens bon!... On t'embrasserait rien que pour ton parfum! Hum!...

RAYMONDE. — Mais, mon mignon, c'est toujours mon même mélange! Tu ne le reconnais pas? Je croyais que tu t'en servais.

JACQUELINE, minaudant. — Oh! madame, pas de parfum ici! C'est très mal vu de se parfumer! Pas comme il faut du tout! Et maintenant, explique-moi quelle idée t'a prise, d'où tu sors... enfin, tout!

RAYMONDE. — Eh bien, je sors du yacht de Fred Le Meillan. Nous faisons une croisière de six semaines.

JACQUELINE. — Vous en avez une chance!

RAYMONDE. — Tu aimes les voyages en mer?

JACQUELINE. — Oui... je crois...

RAYMONDE. — Qu'est-ce qui t'empêche de faire un petit tour de temps en temps? Quand on habite Cherbourg, franchement...

JACQUELINE. — Oh! ce ne serait pas pareil! Mais depuis quand Fred a-t-il un yacht?

La cérémonie est très curieuse.. Tu sais, je l'ai toujours soupçonné d'un petit quelque chose pour toi, Fred!

JACQUELINE. — Quelle idée! Parce que son bateau...

RAYMONDE. — Il ne t'a jamais dit un mot... dans le temps... pas un seul mot?



JACQUELINE. — QUAND JE T'AI APERÇUE...

RAYMONDE. — Depuis l'année dernière. Il l'a acheté à un Américain, un prix fou!... Au fait, tu es sa marraine au bateau! Nous l'avons appelé Jack.

JACQUELINE. — Pas possible!

RAYMONDE. — Je ne te l'ai pas écrit? Ah! non, j'ai jugé plus prudent... C'est Fred qui a voulu à toute force rebaptiser son yacht.

JACQUELINE. — Mais non!

RAYMONDE. — Quand il parle de toi, sa voix devient toute drôle... Je ne m'y trompe pas, va! Je parie qu'il t'aurait épousée, ce garçon.

JACQUELINE. — Grand merci!... Mais ce voyage? Tu ne me racontes rien!

RAYMONDE. — Le voyage... Nous sommes

partis de Bordeaux le... le... je ne me souviens plus du jour...

JACQUELINE. — Tu n'as pas été malade?

RAYMONDE. — Non, un temps idéal!... Nous allons à Anvers en suivant la côte et en nous arrêtant dans les principaux ports, pour faire du charbon et prendre les lettres



RAYMONDE. — IL Y A AUSSI RAOUL CERTIER...

et les journaux. Tu penses que nous n'avons eu garde d'oublier Cherbourg!

JACQUELINE. — Combien êtes-vous? Qui est à bord?

RAYMONDE. — Notre petite bande... Fred, et son oncle, naturellement... Ils passent leurs journées à jouer à l'écarté.

JACQUELINE. — Naturellement.

RAYMONDE. — La princesse...

JACQUELINE. — Ah! cette brave princesse!

RAYMONDE, *stupéfaite*. — Tu ne pouvais pas la souffrir!

JACQUELINE. — Je ne t'ai jamais dit cela. Je la trouvais très amusante, très cocasse... Mais Emma?

RAYMONDE. — Bien entendu, la princesse ne s'est pas séparée d'Emma. Emma nous accompagne. La mer lui réussit, à cette petite... Elle a péché un amoureux... Fred...

JACQUELINE. — Comment?

RAYMONDE. — Oh! lui n'y attache aucune importance...

JACQUELINE. — Emma a un amoureux! Tiens! C'est tous les passagers?

RAYMONDE. — Non! non! il y a aussi Raoul Certier...

JACQUELINE. — Raoul?

RAYMONDE. — Certier. Tu le connais, n'est-ce pas?... Mais si!... Il est venu une fois, de ton temps, jouer au tennis... Un grand garçon blond, avec des yeux gris magnifiques...

JACQUELINE. — Peut-être bien, mais...

RAYMONDE. — Ses amis l'appellent le beau Raoul... Il chante... Il a une voix de baryton. Le soir, sur l'eau, c'est très beau... Je suis stupéfaite que tu ne te souviennes pas de lui! De grandes moustaches blondes...

JACQUELINE. — Je ne l'aurai pas remarqué.

RAYMONDE. — On le remarque, quand on le voit!

JACQUELINE. — En somme... un... deux... trois... Vous êtes six à bord...

RAYMONDE. — Sept... Je t'en ai gardé un pour la fin... Devine qui?

JACQUELINE. — Cyril!

RAYMONDE. — Oui, Cyril.

JACQUELINE. — Mon vieux Cyril! Et je ne le verrai pas?

RAYMONDE. — Si, mon chou, tu le verras. Il sera ici dans une heure.

JACQUELINE. — Ah! ça, par exemple, c'est gentil! Je te jure que ce matin, à mon réveil, en songeant à cette journée, je ne la prévoyais pas si bonne!... Alors, raconte-moi... mon vieux Cyril... pourquoi n'est-il pas venu avec toi?

RAYMONDE. — Il s'est montré exquis, comme toujours. Je voulais l'emmener, il m'a dit : « Non, arrivez la première. Une maman et sa fille ont toujours des confidences à se faire. Et comme vous ne passerez que deux ou trois heures ensemble... »

JACQUELINE. — Tu plaisantes! Je te garde quelques jours.

RAYMONDE. — Impossible! Nous levons l'ancre ce soir.

JACQUELINE. — Taratata! C'est toi qui commandes l'expédition, n'est-ce pas? Eh bien! vous resterez jusqu'à après-demain. (*Bétyifiant.*) D'abord, je te tiens, et je ne te lâche pas! Je ne te lâche pas!... (*Appuyant sa tête sur l'épaule de Raymonde.*) Comme je vais être seule, de nouveau, quand vous allez être partis!

RAYMONDE. — Es-tu donc malheureuse?

JACQUELINE. — Pas du tout! Ai-je l'air d'une femme malheureuse?

RAYMONDE. — C'est gentil, chez toi.

JACQUELINE. — N'est-ce pas? Somp-tueux!... Tu vas visiter la maison tout à l'heure... Tu verras nos vastes appartements... Versailles n'est rien!

RAYMONDE. — Pourquoi, n'habitez-vous plus chez les Rousseau? Je n'ai pas compris grand'chose à tes explications.

JACQUELINE. — Pour un tas de raisons.

RAYMONDE. — Pas graves?

JACQUELINE. — Mais non! La preuve, c'est que nous allons peut-être y retourner dans quelques jours.

RAYMONDE. — Un nouveau déménagement! Eh bien! vous menez une vie tourmentée.

JACQUELINE. — Je te dis! On ne s'ennuie pas un instant! Maman, veux-tu me faire un plaisir?... Lève-toi.

RAYMONDE, se lève. — Pourquoi?

JACQUELINE. — Promène-toi!

RAYMONDE. — Comment?

JACQUELINE. — Là, de haut en bas! Que je m'offre un peu la vue d'une femme élégante et qui sache marcher et se coiffer et porter une toilette... A Cherbourg, nous manquons plutôt de ces occasions-là. Ta robe est d'un joli!

RAYMONDE. — Elle te plaît? Je l'ai emportée en pensant à toi. De tout le voyage, elle ne me servira que pour cette visite.

JACQUELINE. — Ét quelle mine! Tu es belle et fraîche comme le bonheur.

RAYMONDE. — Tu trouves?... Oui, je me porte bien, en ce moment. Notre grand jardin, c'est la santé pour moi.

JACQUELINE. — Oh! notre jardin! Moi qui ne t'en parlais pas! Comment va-t-il, notre jardin?... Et la maison?

RAYMONDE. — Rien n'a changé.

JACQUELINE. — Ni les choses, ni les gens? Joseph?...

RAYMONDE. — Je l'ai fichu à la porte! Il vendait mon vin.

JACQUELINE. — Oh!... Tu ne me l'avais pas écrit!

RAYMONDE. — J'ai oublié... Raoul l'a pincé chez un petit restaurateur des environs... Raoul Certier... A bord, nous nous appelons tous par nos petits noms. Crois-tu, ce voleur!

JACQUELINE. — Je n'en reviens pas! Joseph, qui avait une si brave figure...

RAYMONDE. — Il l'a toujours. D'abord, c'était un très mauvais maître d'hôtel. Le nouveau a une tête d'assassin et je suis admirablement servie.

JACQUELINE. — Et mon petit âne?

RAYMONDE. — Pignouf!... Il a pris un ca-

ractère détestable... il rue, il mord... Je crois qu'il souffre de l'estomac.

JACQUELINE. — C'est sûr! Le pauvre petit!

RAYMONDE. — Enfin, je le garde pour que tu le retrouves quand tu viendras passer huit jours.

JACQUELINE. — Hélas! ce n'est pas l'envie qui m'en manque...

Tiens! parlons d'autre chose!..

Toutes ces vieilles histoires...

Mais oui, maman,

ne me regarde pas avec ces yeux ter-

rifiés... j'ai bien le droit d'être un

peu émue! Notre maison, ça repré-

sente tant de sou-

venirs... tous mes bons souvenirs.

Alors, quand je pense que plus ja-

mais... Tiens! si tu étais une pe-

tite mère gentille,

tu ferais photographeur pour moi le jardin et la maison en grand.

RAYMONDE. — Je te le promets, tous les coins que tu aimais..



RAYMONDE. — ELLE TE PLAÎT?

tu ferais photographeur pour moi le jardin et la maison en grand.

RAYMONDE. — Je te le promets, tous les coins que tu aimais..

SCÈNE VI

LES MÊMES, ARMAND

RAYMONDE. — Bonjour! Comment allez-vous?

ARMAND, qui a posé son chapeau et son parapluie. — Bonjour, madame.

RAYMONDE. — Vous n'avez pas l'air stupéfait!

ARMAND. — J'étais informé de votre arrivée.

Un temps.

JACQUELINE. — Tu es revenu du bureau exprès?

ARMAND. — Oui.

RAYMONDE. — C'est vraiment trop aimable! (Un temps.) Vous voyez, j'ai voulu faire une surprise à ma fille.

ARMAND. — Etait-ce vraiment une surprise pour Jacqueline?

JACQUELINE. — Que signifie cette question?

ARMAND. — Tu étais sans doute prévenue de la visite de ta mère.



ARMAND. — J'ÉTAIS INFORMÉ DE VOTRE ARRIVÉE.

JACQUELINE. — Et pourquoi te l'aurais-je caché, si j'en avais été prévenue?

ARMAND. — Alors, c'est de son propre mouvement, et sans t'avoir consultée...

RAYMONDE. — Mais absolument!

JACQUELINE. — Ma mère n'a pas, je suppose, besoin d'une permission.

ARMAND. — Je ne dis pas cela; mais il existait entre nous une convention tacite que tu ne nieras pas, et qui ne faisait supposer que ta mère s'abstiendrait de...

JACQUELINE. — Je n'ai souscrit à aucune convention d'aucune sorte. Tu ne m'as pas fait l'injure de m'en proposer.

ARMAND. — Je te demande pardon...

RAYMONDE. — Ma chère enfant, je préfère me retirer.

JACQUELINE. — Maman, le plus grand chagrin que tu pourrais me causer, serait de t'en aller. Je te supplie de rester. (A Armand.) Je n'ai pris qu'un engagement, celui de me conduire en honnête femme. Je l'ai tenu, et je le tiendrai. Je suis aussi soucieuse que toi de ta dignité. Mais quant à maman, n'espère pas me détacher d'elle. Une fois pour toutes, je te le déclare : quand il se présentera pour moi une occasion de la voir, j'entends en profiter, comme c'est le droit d'une fille qui aime sa mère.

ARMAND. — Oui?

JACQUELINE. — Oui! Tu sais combien j'ai fait effort ces temps derniers pour me montrer conciliante et même soumise; n'en abuse pas! Ton père a eu tout à l'heure vis-à-vis de maman une attitude plus qu'étrange, et j'espère que tu feras tout possible pour...

ARMAND, éclatant. — Je ferai ce que bon me semblera! Je suis le maître chez moi.

RAYMONDE. — Si j'avais prévu un instant que ma visite pouvait causer...

ARMAND. — Il était facile de tout prévoir,

madame! Vous saviez quelles difficultés et quelles résistances votre fille a, par votre fait, rencontrées de toutes parts dans notre monde.

RAYMONDE. -- Mais, j'ignorais absolument...

ARMAND. — Jacqueline vous a pourtant tenue au courant de nos histoires de famille... de ses brouilles...

JACQUELINE. — Je n'ai rien écrit à maman qui pût lui faire de la peine. Il faut un homme comme toi pour...

ARMAND. — Un homme comme moi!... Qu'est-ce que ça veut dire un homme comme moi?... Je suis tout simplement un homme qui est las de se faire montrer au doigt! Appelle-moi un pauvre esprit, un Bourgeois, ça m'embête qu'on puisse me jeter à la figure un tas d'histoires dont je ne suis pas responsable!

JACQUELINE. — Personne ne t'a prié de m'épouser.

ARMAND. — Hein?... Quoi?... Enfin, je t'ai épousée, et si je travaille à faire oublier le passé, je suis bien dans mon droit, je pense!... Ta mère nous a fait suffisamment de mal sans venir compliquer les choses par sa présence!

JACQUELINE. — Pardon, maman, de t'avoir exposée aux grossièretés de ces gens...

ARMAND. — Ces gens! Rien n'était plus aisé que de ne pas les rencontrer, et si ta mère avait eu pour deux sous de sens moral...

JACQUELINE, que sa mère retient. — Tu oses...

RAYMONDE. —

— Ecoutez-moi, monsieur!... Et toi, Jacqueline, écoute-moi. Quelques dures que soient les paroles de ton mari à mon égard, je suis bien forcée de me rendre compte qu'il n'a pas tout à fait tort, qu'il veut ton bonheur, au fond, et que moi je suis le grand obstacle.

JACQUELINE, en larmes. — Mais, maman...

RAYMONDE.. — Mon Jack chéri, tu as un



RAYMONDE. — MAIS, J'IGNORAIS ABSOLUMENT..

Le Détour

cœur adorable, et tu as voulu m'épargner un chagrin... Je ne te reproche pas de m'avoir caché la vérité, je me reproche de ne pas l'avoir devinée... Si je n'étais pas demeurée une tête folle, si je t'avais aimée aussi bien que tu m'aimes, notre yacht aurait passé au large de Cherbourg, et je t'aurais épargné

mais courageusement, et pour ne plus revenir, tu éprouveras une petite joie au milieu de ta peine. Tu penseras que parce qu'il s'agissait de toi, j'ai tâché de faire ce que je devais, et tu verras... tu seras contente de ne plus m'aimer que pour mes faiblesses.

JACQUELINE. — Tu ne vas pas me quitter



RAYMONDE. — IL FAUT ME LAISSER PARTIR.

des larmes, des larmes nouvelles, car je viens de comprendre que tu avais pleuré beaucoup à cause de moi.

JACQUELINE. — Mais, maman, je te jure...

RAYMONDE. — Il faut me laisser partir, ma petite Jacqueline. D'abord, quand tu te rappelleras que je suis partie bien navrée,

ainsi... tout de suite... Je ne veux pas...

RAYMONDE. — Jack, après ce que je t'ai dit, je suis sûre que tu ne me retiendras plus. (*Embrassant Jacqueline, qui s'accroche à elle.*) Au revoir, mon chéri... Laisse-moi... Il faut me laisser!... Adieu, monsieur.

ARMAND. — Permettez-moi de vous reconduire, madame.

Raymonde sort.

SCÈNE VII

JACQUELINE, ARMAND

Armand a retourné Raymonde et rentre dans le salon.

ARMAND. — Eh bien, tu vois, ta mère est une femme de bon sens!... Elle a tout de suite compris que j'avais raison, elle! (*Un silence*) Il lui sera beaucoup pardonné à cause de ce mouvement-là!

Nouveau silence.

JACQUELINE. — C'est M. Rousseau qui s'est chargé de t'annoncer si vite l'arrivée de maman?

ARMAND. — Qui veux-tu que ce soit?

JACQUELINE. — Et de te mettre au diapason voulu, avant de te lâcher sur nous?

ARMAND. — Mon père m'a simplement donné le conseil d'empêcher un scandale affreux. Oui, oui, si la nouvelle s'était répandue en ville!... Tu les connais, C'était le devoir de mon père.

JACQUELINE. — Comme c'est mon droit de décliner ses invitations.

ARMAND. — Tu n'iras pas dîner chez mes parents ce soir?

JACQUELINE. — Ni ce soir, ni jamais.

ARMAND. — C'est ce que nous verrons! Et pourquoi, je te prie?

JACQUELINE. — Je ne vivrai pas chez des gens qui cherchent à me faire du mal.

ARMAND. — Du mal?... Cette parole-là est une leçon! Mon père n'a été que trop bon pour toi!

JACQUELINE. — J'admire cette bonté. Tout à l'heure, M. Rousseau, dans notre conversation à deux, a trouvé l'occasion de me prodiguer quelques offenses, encore. C'est plus fort que lui. Il ne peut pas m'adresser la parole sans m'offenser. Je n'en ai pas moins écouté ses observations avec une humilité que je me reproche. Puis est arrivée maman, et il a été témoin de ma joie... Il a ajouté aux autres cette injure plus cruelle, de fuir la maison, sans un mot et avec un haut-le-cœur, comme si une lépreuse y était

entrée! Il a été d'un bond à votre bureau et il n'a rien eu de plus pressé... Ah! tu peux le féliciter, ton père! Il a fait là un joli métier!

ARMAND. — Un métier plus propre que celui de ta mère!

JACQUELINE. — Oh!... (*Elle a eu un cri, puis elle demeure un moment étourdie. Enfin, d'une voix blessée, désolée.*) Lâche! lâche! lâche!... Tu es plus lâche qu'eux!

Elle est pleine d'horreur. Elle a reculé jusqu'au mur et s'y appuie. Un long silence. Armand gesticule.

ARMAND, *d'une voix bourruée et gênée.* — L'existence est impossible, dans ces conditions-là! Je ne peux pourtant pas laisser insulter les miens sans répondre!... Toi, tu te permets tout; et quand par hasard on se rebiffe, tu te trouves mal. (*Un silence.*) Bien sûr, à présent, je vais être le seul coupable. Je n'ai pas le droit de défendre mon père, à ce qu'il paraît!... Sincèrement, devais-je supporter que tu le traites comme tu l'as fait? (*Un temps.*) Après, j'ai peut-être été un peu loin. Reconnais cependant que tu m'avais poussé à bout. C'est vrai que tu étais nerveuse... Enfin le mieux serait d'oublier l'incident. Ta mère va quitter Cherbourg sans avoir été remarquée... Tout est bien qui finit bien! Admettons que rien n'ait été dit de part ni d'autre et reprenons les choses où elles étaient ce matin. Veux-tu? (*Un temps.*) Tu peux vraiment accepter ce que je te propose là!... Je te fais presque des excuses... Voyons!... réponds-moi un mot, au moins... Tu es fâchée, mais...

JACQUELINE. — Non, Armand, je suis... découragée.

ARMAND. — Puisque je rétracte!

JACQUELINE. — Non... tes paroles ont cassé quelque chose.

ARMAND. — Je t'assure que, pour ma part...

JACQUELINE. — J'ai eu la révélation violente d'une méprise dont nous souffrons tous les deux. Apprends ceci, Armand, car je sais que tu ne t'en es pas aperçu. Depuis notre mariage, j'ai connu des heures si désespérées, que je n'en soupçonnais pas de pareilles, des heures d'une mélancolie telle, que les larmes m'ont paru trop futiles pour mon chagrin.

ARMAND. — Mais, Jacqueline, est-ce ma faute?

JACQUELINE. — Oui.

ARMAND. — Je suis responsable de la méchanceté des gens?

JACQUELINE. — Toutes les méchancetés, toutes les provocations, toutes les haines, les maladroitures de tes parents, la malveillance de Lucienne, je m'en serais moquée, si j'avais trouvé en toi un refuge où les fuir. Il m'a manqué le refuge. Voilà ce que je viens pour la première fois de sentir nettement. Tu hausses les épaules?... Je sais bien, nous ne nous comprendrons jamais. Tu as commis la même erreur que les autres. Je n'ai pas été l'égal, j'ai été celle qu'on élève jusqu'à soi. Tu as eu pour moi de la pitié un peu tendre, ou de la tendresse mêlée de pitié, comme pour une maîtresse qu'on épouserait, et pas cette franche et pure tendresse qui se voue à la femme qu'on a respectée avant de l'aimer.

ARMAND. — Toute ma conduite proteste contre cette accusation!

JACQUELINE. — Veux-tu une preuve? Depuis que nous habitons cette petite maison, à la faveur de notre isolement une sorte de torpeur morale m'avait gagnée. Sous l'influence de ta parole, la seule que j'entende et qui reflète toujours le même sentiment, je perdais peu à peu ma propre estime. Ce qu'au fond de vous vous m'attribuez et vous me reprochez, je me le reprochais aussi. Mon âme devenait pareille à l'âme des gens. J'allais être avec eux contre moi-même... Tu m'avais presque convaincue. Pour secouer la contagion, il m'a fallu cette scène! Je n'ai pas voulu qu'on chassât ma mère comme un chien... Je n'étais pas encore endoctrinée à ce point-là! (*Un temps*) Je te jure, Armand, que je te dis la vérité et que je te la dis sans amertume. Je me reconnais des torts également. Je n'ai pas eu le courage, au temps de nos fiançailles, de regarder vers l'avenir et de prévoir le malentendu. Je ne me suis pas avoué que j'en demandais beaucoup, ni qu'il faudrait un homme très supérieur aux autres hommes pour tenir ce qu'une minute de passion lui faisait promettre... Surtout, je voulais ce mariage, et au lieu de te crier mes craintes, mes exigences, je me suis menti à moi-même et j'ai marché lâchement au devant des déceptions!

Elle pleure.

ARMAND. — Ecoute, Jacqueline, je réfléchirai, je m'interrogerai... Il me semble, je t'avoue, que tu te montes la tête sans cause, mais enfin, si parmi beaucoup de griefs imaginaires, j'en découvre un réel, je ferai effort sur moi-même pour modifier mon attitude. Je chercherai le remède... En tout cas, quoi que tu dises, rien n'est irréparable,

puisque je t'aime, et que tu m'aimes. (*Un temps*.) N'est-ce pas?

JACQUELINE. — Armand, le jour où tu m'as demandé d'être ta femme, j'ai montré une loyauté, au moins. Je t'ai fait cette objection : « Je ne vous aime pas. » Aujourd'hui, je te répète les mots d'alors : « Je ne t'aime pas »



JACQUELINE — JE NE VOUS AIME PAS.

ARMAND, *sursautant*. — Tu ne m'aimes pas?

JACQUELINE. — Non.

ARMAND. — Tu n'aimes pas ton mari?

JACQUELINE. — Mon mari?... Alors, tu supposais que la bénédiction d'un pasteur et les exhortations du maire, ou cet anneau d'or au doigt, avaient suffi à faire naître l'amour?

ARMAND, *violent* — Malheureuse!... Si j'avais pu lire clair dans ton cœur, tu ne l'aurais jamais porté cet anneau!

JACQUELINE. — Pourquoi cette fureur subite?... Je te trouve comique, en vérité, d'exiger que je sois amoureuse de toi! Tu oublies que ce fameux jour où nous nous sommes fiancés, tu m'as répondu : « Je sau-

rai me faire aimer! » Comment as-tu rempli cet engagement?... Tu m'estimais digne de devenir ta femme, et cependant, dès que nous fûmes unis, il s'établit dans ton esprit je ne sais quel rapprochement vilain, mal-propre...

ARMAND. — Quoi? Qu'est-ce que tu racontes?

JACQUELINE. — Tu m'avais connue dans un milieu... disons léger... et alors, tout de suite, tu t'es appliqué à éveiller chez moi les instincts de ce milieu-là.

ARMAND. — Elle est folle!

JACQUELINE. — Mais non! Je rougis d'étaler ces choses; mais il est temps que cette double duperie prenne fin et que tu y voies clair! Tu n'avais connu avant de te marier que des aventures rapides, tu étais presque un chaste et tu as tué d'autant plus sûrement tout espoir d'amour... J'ai été pour toi la première maîtresse, sans que tu soies mon amant. Tu n'as rien demandé à ma tendresse! Comment veux-tu que je chérisse l'homme qui n'a su que m'avilir? Aussi, j'ai honte, le jour, de ces nuits dont tu es glorieux; j'ai peur d'un plaisir qui, toujours, me laisse désespérée; je suis écœurée de tes baisers qui sont comme les marques de ton mépris...

ARMAND. — Malheureuse folle!

JACQUELINE. — Moi seule, j'ai le droit de me plaindre. Entends-tu? Tu n'as initié que mon corps, tu m'as appris le plaisir, tu ne m'as pas révélé l'amour! L'amour, j'aurais pu en vivre et l'amour ne viendra plus. Hélas! je ne t'aime pas! Voilà ton crime! Comprends-tu? comprends-tu? Mais non, tu ne comprends pas!

ARMAND, *un coup de poing sur la table.* — En voilà assez! Tu es une victime. Nous le savons. Il y a une heure que tu le chantes! Pourquoi? Mystère! Tu as beau creuser ton cerveau malade, me parler un langage que renierait une honnête femme, un langage de détraquée, tu ne peux pas formuler une explication sensée. N'importe! Tu es une victime. Eh bien! pour en finir à tout jamais avec ces jérémiades sur ton sort, je vais inscrire mon compte à côté du tien, et te montrer une bonne fois ce qu'il en coûte d'être un bourreau! Quand je t'ai épousée, tu n'étais pas ce qu'on appelle un très brillant parti... Hein?... Tu n'iras pas jusqu'à prétendre que je me suis marié pour m'enrichir?

JACQUELINE. — Ragrettes-tu que je n'aie pas eu d'argent?

ARMAND. — Je dis seulement qu'une fille

sans le sou, à qui on a sacrifié des alliances avantageuses et honorables, pourrait témoigner d'un peu de reconnaissance, d'un peu de discrétion. Toi, pour remplacer la dot absente, tu m'as causé de graves préjudices matériels. Nous nous sommes brouillés, à cause de toi, avec quelques-uns de nos meilleurs clients. La semaine dernière, notre association avec Bernard, qui datait de vingt ans, a été liquidée. C'est un coup très sensible pour nos affaires. Dame, j'avais pris ton parti une fois de plus! Tous les désaccords qui m'appauvrissent ont la même origine. Toi, toujours toi! Et tu ne t'es pas contentée de me faire perdre de l'argent!... Avant de te connaître, j'avais une position sociale admirable. A présent, les gens me fuient. Je suis presque un déclassé. Des histoires courent sur mon compte. On me reproche d'avoir conclu un marché honteux ou encore d'être un fils dénaturé!... Du reste, mes parents pâtissent aussi, et même une part du scandale rejaillit sur ma sœur, sur cette pauvre petite Lucienne. Un autre, à ma place, se serait vengé sur toi de tous les ennuis dont tu es cause. Moi, bonne bête, je n'y ai même pas songé... Et pour me remercier de ma délicatesse, tu me fais cette déclaration monstrueuse que tu ne m'aimes pas, alors que nous sommes mariés depuis deux ans! Et tu as le toupet de me reprocher ta propre aberration! Mais tu es une misérable, si tu n'aimes pas ton mari!

JACQUELINE. — Tu ne vois que ça, toi... Je ne t'aime pas!... Tu n'es atteint que dans ta fatuité. Tiens, je te demande pardon d'avoir cru une seconde que tu me comprendrais

ARMAND, *furieux.* — Ah! c'est ainsi!... Ah! tu me considères comme une brute! Eh bien! en brute j'agirai. Je suis trop bête, à la fin, de tout gâcher pour une ingrate! Désormais, le régime va changer et les choses marcheront à ma guise. Pour commencer, je ne veux plus voir chez moi de ces sales romans qui te pervertissent. Je te les interdis.

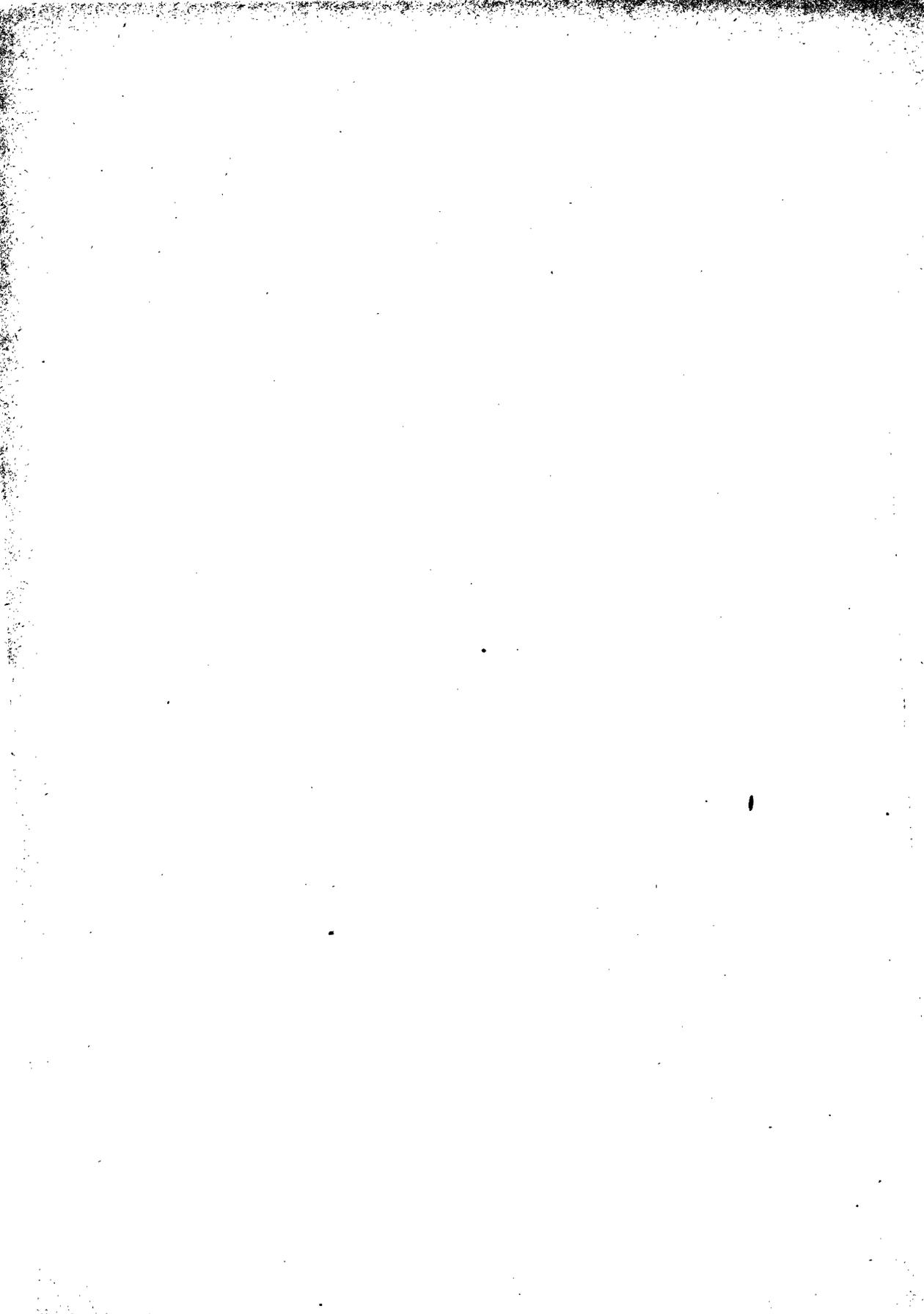
Il empoigne les romans et les jette dans la cheminée.

JACQUELINE. — De quel droit?

ARMAND. — De mon droit de mari. Tu as beau ne pas m'aimer, je suis ton mari tout de même! Ce soir nous dînerons où nous devions dîner, et samedi nous déménagerons comme il était décidé. Lorsque tu auras réintégré la maison familiale, tu t'arrangera pour devenir une fille respectueuse et em



JACQUELINE. — ET JE ME
SUIS GARDÉE POUR ÇA !..



pressée et une belle-sœur aimable. Tu nous épargneras tes mines allongées et tes théories bizarres, pour prendre le ton de la maison et du monde où tu es entrée. En un mot, tu te conduiras comme se serait conduit d'emblée un être normal. Voilà!... Ah! je te prie encore d'espacer ta correspondance avec ta mère! Tout cela est très joli; mais il faut opter, enfin, entre le présent et le passé.

JACQUELINE. — Et si je refuse?

ARMAND *revient à elle et lui crie dans le figure.* — Si tu refuses, tu peux aller au diable, entends-tu? Et bon voyage! Le divorce n'est pas fait pour les chiens!... On n'a assez prévenu qu'en t'épousant je commettais la pire des bêtises. Je n'ai rien voulu écouter, j'en ai été puni. Mais à présent, j'ai accompli mon devoir, et au delà; je ne veux pas crever à la peine, j'ai le droit d'être heu-

prendre à sept heures moins le quart. Tâche d'être prête. Bonjour!

Il sort.

JACQUELINE, *seule et après un silence.* — Et je me suis gardée pour ça!... J'ai lutté pour ça!... C'est drôle...

Elle sanglote.

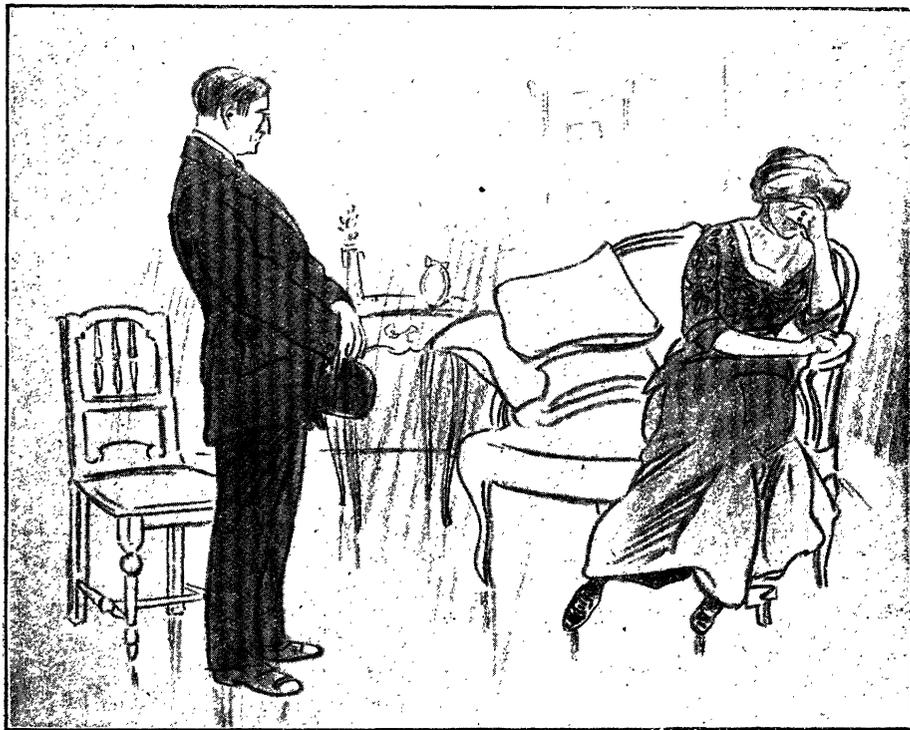
SCÈNE VIII

JACQUELINE, CYRIL

CYRIL, *s'arrêtant sur le seuil.* — Hein?

JACQUELINE, *sursautant.* — Oh! Cyril.

CYRIL. — Qu'est-ce que je vois?



CYRIL. — QU'EST-CE QUE JE VOIS ?

reux, moi aussi. Du reste, je suis tranquille, tu es une femme pratique, au fond, et tu y regarderas à deux fois... En tout cas, te voilà prévenue. C'est fini de rire! (*Ramassant chapeau et parapluie.*) Je viendrai te

JACQUELINE. — Hélas!

CYRIL. — Compris! compris!... Du reste, en arrivant d'un côté, j'ai aperçu votre mari qui s'en allait de l'autre avec des moulinets furieux de son parapluie... compris!...

Et moi qui m'amenais avec un regard fatal et ce prétentieux bouquet de deux sous! Je les rentre, mes violettes. Ce qu'elles doivent paraître bêtes à travers des larmes!... Alors, vous me recevez avec cette figure-là!

tout de suite? J'ai la tête plus dégagée, n'est-ce pas?... là, aux tempes, surtout... C'est peut-être une idée que je me fais...

JACQUELINE. — Est-il bête, ce Cyril!

CYRIL. — Comme c'est gentil à vous de



CYRIL. — MON JACK EST MALHEUREUX!

JACQUELINE. — Oui, Cyril, je pleure, et pour de bon.

CYRIL. — Et quand cette petite dame pleure pour de bon, c'est qu'il y a du vilain...

JACQUELINE. — Oh! du vilain, vilain!

CYRIL. — Mon Jack est malheureux?

JACQUELINE. — Très.

CYRIL. — Pauvre Jack!

JACQUELINE. — Oui, appelez-moi Jack... Voilà près de deux ans que personne ne m'a appelée Jack.

CYRIL. — Vingt et un mois, exactement... Vous voyez qu'on sait compter.

JACQUELINE. — Vingt et un mois?

CYRIL. — Vingt et un mois.

JACQUELINE. — Vingt et un mois!

CYRIL. — Nous n'y changerons rien. (*Un temps.*) Vous ne vous êtes pas cherbourgeoisée pour deux sous... J'avais une peur bleue de vous trouver épanouie, avec de bonnes joues, un air satisfait, le journal de la mode et des manières avenantes... Eh bien, pas du tout! Vous ne m'avez même pas invité à m'asseoir. Je suis fou de joie.

JACQUELINE. — Asseyez-vous, Cyril.

CYRIL. — Et moi, m'avez-vous reconnu

me sourire avec de pauvres yeux qui ont du chagrin... Tout de même, je crois que vous pouvez mettre votre petit mouchoir à sécher. Vous n'en avez plus besoin.

JACQUELINE. — C'est vrai, je ne pleure plus!

CYRIL. — Vous riez.

JACQUELINE. — Vous avez fait un miracle!

CYRIL. — Et en trois minutes! Un miracle en trois minutes... J'en aurais fait bien d'autres si vous aviez voulu... Parlons sérieusement. D'abord, il ne faut pas que vous allez trop en une fois. C'est très dangereux les brusques changements de régime. Voyons, vous avez les yeux rouges et je suis votre camarade. Je vais vous raconter ce qui se passe : votre mère vient d'être... oust! par votre mari!

JACQUELINE. — Comment savez-vous?...

CYRIL. — J'ai tout bonnement rencontré votre maman qui faisait sa Niobé devant la Préfecture maritime... Elle m'a supplié avec des sanglots de ne pas aller chez vous et m'a prévenu que je tomberais en plein orage. Seulement, j'avais plus qu'envie de vous voir. Votre chagrin ne m'a pas refroidi et je suis venu tout de même.

JACQUELINE. — Ah! Cyril, vous n'êtes pas un ami, vous êtes mon ami.

CYRIL. — Bien sûr!... N'est-ce pas, je vous ai aimée très fort... Un jour, je vous ai fait une déclaration... Vous l'avez écoutée si gentiment... et deux heures après vous étiez fiancée avec un autre. C'est comme ça qu'on s'attache un homme à tout jamais. Croyez cependant, Jack, que j'aurais été heureux de vous savoir heureuse.

JACQUELINE. — Je le crois.

Leurs mains se rencontrent. Un silence.

CYRIL. — Alors vrai... ce ménage ne marche pas?

JACQUELINE. — L'histoire n'est pas compliquée... Je suis partie. Je suis allée chercher au loin le respect des autres et de moi-même. Depuis lors, je vis dans la désolation et je n'ai rencontré que haine et bêtise.

CYRIL. — Or plutôt vous avez connu enfin des cœurs vertueux et devant ces visières racornis vous avez reculé d'effroi. Vous avez compris trop tard, que nous autres, les pécheurs, nous étions, à tout prendre, moins fripés et que parfois notre faiblesse ressemblait à de la bonté. Pauvre Jacqueline, vous n'avez vu dans la vertu que ses grâces extérieures. Vous vous imaginiez qu'on peut jouer à l'honnête femme comme Marie-Antoinette jouait à la lartière...

JACQUELINE. — C'est vrai... Je fuyais tout ce qui me manquait tellement à présent. Je me croyais insultée par les murmures, par les regards, par toute cette caresse qui, dans votre monde, flotte autour des femmes. Aujourd'hui, je suis misérable... j'ai froid. Comprenez-vous? J'en ai besoin, pour vivre, de cette caresse et de sa chaleur. Est-ce très mal? Suis-je très coupable?

CYRIL. — Vous êtes une femme. (Un temps.) Que comptez-vous faire?

JACQUELINE. — Certainement, à ma place, une imbécille se tuerait.

CYRIL. — C'est à ce point?

JACQUELINE. — C'est pire! Mon vieux Cyril, vous qui m'avez gardé mon coin, là, vous êtes-vous figuré le petit Jack, les yeux ouverts dans la nuit, sans larmes, pour ne pas éveiller son voisin et agonisant sous cette seule pensée : « Quand je ne souffrirai plus, c'est qu'ils m'auront faite semblable à eux. » Si vous aviez deviné cela, dites, vous auriez pleuré sur moi?

CYRIL, *sombrement*. — On ne pleure que sur soi-même.

JACQUELINE. — Méchant!

CYRIL, *après un temps*. — En somme que méditez-vous? Vous évader de cette existence?

JACQUELINE. — Connaissez-vous un moyen?

CYRIL. — Oui, mais il est si évidemment pratique, si éminemment simple que vous n'en userez pas. Voici : mon cousin, vous vous rappelez mon cousin le millionnaire, eh bien, il est mort.



CYRIL. — J'AI TOUT BONNEMENT RENCONTRÉ VOTRE MARIAN.

JACQUELINE. — Je vous vois venir, mon pauvre Cyril. Vous avez hérité?

CYRIL. — Non.

JACQUELINE. — Alors, qu'est-ce que ça vous fait?

CYRIL. — Ça me fait de la peine. Le défunt a légué toute sa fortune à sa maîtresse. Je l'ai d'ailleurs pleinement approuvé, mais j'ai attaqué le testament. J'aurais perdu mon procès haut la main, si cette brave dame, désireuse d'éviter les tracas, ne m'avait offert deux cent mille francs pour renoncer à plaider. Je me suis laissé faire... commencez-vous à comprendre?

JACQUELINE. — Vaguement.

CYRIL. — Deux cent mille francs quand on est seul, ça se mange en trois ans, quand

on est deux, ça dure plus longtemps. Tenez-moi compagnie!

JACQUELINE. — Mais mon ami, c'est la même proposition que jadis?

CYRIL. — Revue et augmentée.

JACQUELINE. — Et quand tout sera mangé, que mangerons-nous?

CYRIL, *indigné*. — C'est ça! Soyez prévoyante et raisonnable. Ça vous a si bien réussi! Du reste, ne parlons plus de nous! C'est vous qui êtes intéressante. L'important est que vous fuyiez. Et au plus tôt! Tenez, confiez-moi votre valise et embarquez sur le yacht, nous levons l'ancre à sept heures. Nous prolongerons notre balade tant qu'il faudra, les menaces et le papier timbré ne nous rejoindront pas à la nage. A votre retour vous serez libre et vous pourrez vous occuper d'être heureuse.

JACQUELINE. — Le nom des passagers, Cyril?

CYRIL. — Des passagers du yacht? Raymonde ne vous les a pas nommés?

JACQUELINE. — Si! Qui est donc ce M. Certier?

CYRIL. — Certier... Un très gentil garçon, mais vous ne connaissez que lui! Non?... On l'appelle le beau Raoul...

JACQUELINE. — Je sais, je sais, de grandes moustaches blondes. Mais que fait-il à bord?

CYRIL, *tristement*. — De la musique. (*Plus triste encore.*) Ah! il a une belle voix!

JACQUELINE. — Cyril, regardez-moi en face.

CYRIL. — Voilà!

JACQUELINE. — Ma mère et M. Certier?

CYRIL. — Un simple flirt.

JACQUELINE. — C'est trop pour moi. Les

CYRIL. — IL FAUT CHERCHER UNE COMBINAISON.

vieilles révoltes ne sont pas mortes, voyez-vous. Vous n'avez que cela à me proposer, cette partie carrée sur l'Océan?

CYRIL. — Que voulez-vous! que voulez-vous! Je suis dans la vie, moi! Ce petit cœur est trop ambitieux, ma petite Jacqueline!

J'ai bien peur que tout cela ne finisse pas très bien.

JACQUELINE. — Que devenir? Que décider?... Je suis entre deux existences, l'une dont je ne veux plus, l'autre dont je n'ai jamais voulu. Cyril, j'ai tant besoin d'un conseil.

CYRIL. — Et vous me le demandez! Mais vous êtes bien plus forte que moi, vous avez de la volonté, vous, je n'en ai jamais eu, vous avez des principes et je n'en aurai jamais!

JACQUELINE. — C'est ainsi que vous vous dérobez?

CYRIL. — Eh bien non! Là, vrai, vous abusez! Il ne faut pas être impitoyable non plus... Moi aussi, Jack, je suis à plaindre. Plaignons-nous les uns les autres. Je suis un pauvre homme, je n'ai pas cessé de vous aimer... Et il faut que je donne des conseils à présent! Je ne peux vous en donner qu'un, toujours le même : venez habiter mon wigwam!... Sacristi, je sens que je vais plaisanter de nouveau! C'est curieux, hein, cette peur de la fausse note! Je vois mon cœur sur une croix, et il faut que je me paie sa tête!... Et pourtant, depuis que ce brave garçon vous a enlevée, pas un jour ne se passe sans que je me répète : « Tu l'as perdue par ta faute. Il fallait des mots d'amour, tu n'as trouvé que des blagues ». Jacqueline, dites-moi la vérité, avez-vous connu avec moi une de ces secondes qui décident de tout?... Si, dans une de nos conversations de jadis, j'avais eu les paroles... ou enfin les gestes... si je vous avais prise dans mes bras?... Soyez franche!

JACQUELINE. — J'ai été très remuée une fois par des larmes dans vos yeux... Peut-être... pour vous consoler... je ne sais pas...

CYRIL. — Je me souviens! Moi, j'ai tout de suite été spirituel. C'est nerveux. Mais, depuis lors, je suis devenu plus brave. J'aurais le courage d'être ému... Coûte que coûte, les paroles passeront! Vous ne vous fâchez pas?

JACQUELINE. — Mais non!

CYRIL. — Vous supporterez?

JACQUELINE. — Mais oui!

CYRIL, *hésitant*. — Ça ne vous fera pas plaisir?

JACQUELINE, *levant les yeux vers lui*. — Mais si!

CYRIL, *lui embrassant les mains*. — Oh! Jack, Jack, Jack!... (*Se redressant.*) Mais alors, l'absence est le plus grand des biens!... Vive l'exil!... L'exil n'est pas infâme... Voyons, ne perdons pas la tête! Du coup d'œil et du calme! Surtout du calme! (*Et il se promène fièvreusement.*) Il faut chercher



une combinaison. Le yacht vous laisse froide. Plus de yacht! Du reste, moi aussi, j'en ai assez de leur bateau!... Mais j'ai trouvé!... faut-il que je sois gâteux, pour n'avoir pas sauté tout de suite sur cette idée! Ecoutez bien, c'est enfantin et génial. Nous avons un express à quatre heures dix... dans une heure. Eh bien... Non! non! non! Si vous avez pitié d'un pauvre diable, ne secouez pas la tête!... Moi, je vous précéderai à la gare, je prendrai les billets, j'enverrai des télégrammes, je réserverai un compartiment, notre compartiment!... Et nous fuirons, nous fuirons comme des lâches, nous nous sauverons aux antipodes de Cherbourg, vers des pays où jamais on ne vous parlera de Cherbourg. Voulez-vous qu'on se cache dans le Tyrol? Préférez-vous Constantinople, l'Asie Mineure, ou bien que nous allions plus loin que tout cela, aux environs de Paris?... Ne souriez pas, Jacqueline! Prenez-moi au sérieux... Pleurez! Pleurez et venez. Faut-il tant de réflexions pour s'en aller d'où on est mal? Si vous hésitez, si vous retardez, ils vous ressaisiront, ils vous piétineront et vous ne retrouverez jamais cette minute d'audace sacrée. De délai en délai, vous atteindrez l'âge où vos cheveux seront gris, où votre âme sera morte et alors quel coup d'œil funèbre quand vous regarderez en arrière! Quittez cette nécropole et ses ossements. Venez vivre. Je ne vous offre pas le Pérou, je vous offre un peu de joie. Essayez donc d'un programme modeste. L'ambition vous a fait tant de mal.

JACQUELINE. — Vous m'abandonneriez bientôt ou moi je vous quitterais, je ne veux pas devenir la maîtresse d'un Fred Le Meillan et avoir des voitures et être une femme chic. Non, je ne veux pas!

CYRIL. — Pourquoi diable prévoir toujours la catastrophe? D'abord, je vais vous aimer très fort, je peux répondre de moi, deux ans de séparation ne m'ont pas guéri, je suis incurable. Je ne m'engage pas à me faire adorer, mais le jour où vous m'aurez assez vu, je saurai filer à l'anglaise. Je vous jure que j'ai du tact. Et puis nous sommes de même race; je serai un brave Cyril fidèle et tendre et gai, pourquoi... oui, pourquoi ne m'aimeriez-vous pas?... Si nous nous aimions, Jacqueline.

Il l'a prise dans ses bras. Il l'embrasse dans le cou.

JACQUELINE, sans forces. — Cyril..

Et c'est un baiser sur les lèvres.

CYRIL. — Et maintenant, ne me répondez rien. Pas une syllabe! Moi, je pars... Dans dix minutes, il vous faut me suivre. Dix minutes, c'est bien long, si vous avez le malheur de réfléchir. Dites-vous seulement : « Je commets une folie »; et soyez-en fière; vos années



JACQUELINE. — IL NE FAUT PAS QUE JE PARTE.

de réflexion et de volonté tendue, quel beau résultat elles ont amené! Ne réfléchissez pas. Fiez-vous à l'aventure. A tout à l'heure. Je vous aime.

Il sort. Un temps.

JACQUELINE, seule. — Il ne faut pas que je parte.

SCÈNE IX

JACQUELINE, LA BONNE

LA BONNE. — Madame, j'ai fini de ranger là-haut, est-ce que je peux aller faire les courses?

JACQUELINE. — Oui, Marie, vous pouvez sortir.

LA BONNE. — Alors, je n'achète pas de dîner pour ce soir?

JACQUELINE, qui a tressailli. — Pourquoi?

LA BONNE. — Mais monsieur et madame doivent dîner chez les parents de monsieur.

JACQUELINE. — Ah! oui, c'est vrai... Je n'y pensais plus à ce diner. N'achetez rien, Marie.

SCÈNE X

JACQUELINE, seule.

JACQUELINE. — Le diner... Le diner

de famille!... *(Un silence. Elle s'est assise. Elle s'est installée devant la table et écrit.)* Armand... *(Elle s'arrête, médite, se lève, retire de son doigt son alliance et la pose sur la feuille de papier.)* Voilà... Ils n'ont pas voulu de moi. *(Elle prend sa pèlerine et son chapeau, enveloppe d'un long regard l'intérieur qu'elle quitte pour toujours.)* J'ai du chagrin.

Elle sort. La scène est vide pendant que le rideau tombe.



A RÉJANE

*Hommage de ma reconnaissante amitié,
de mon admiration.*

H. B.

ISRAËL

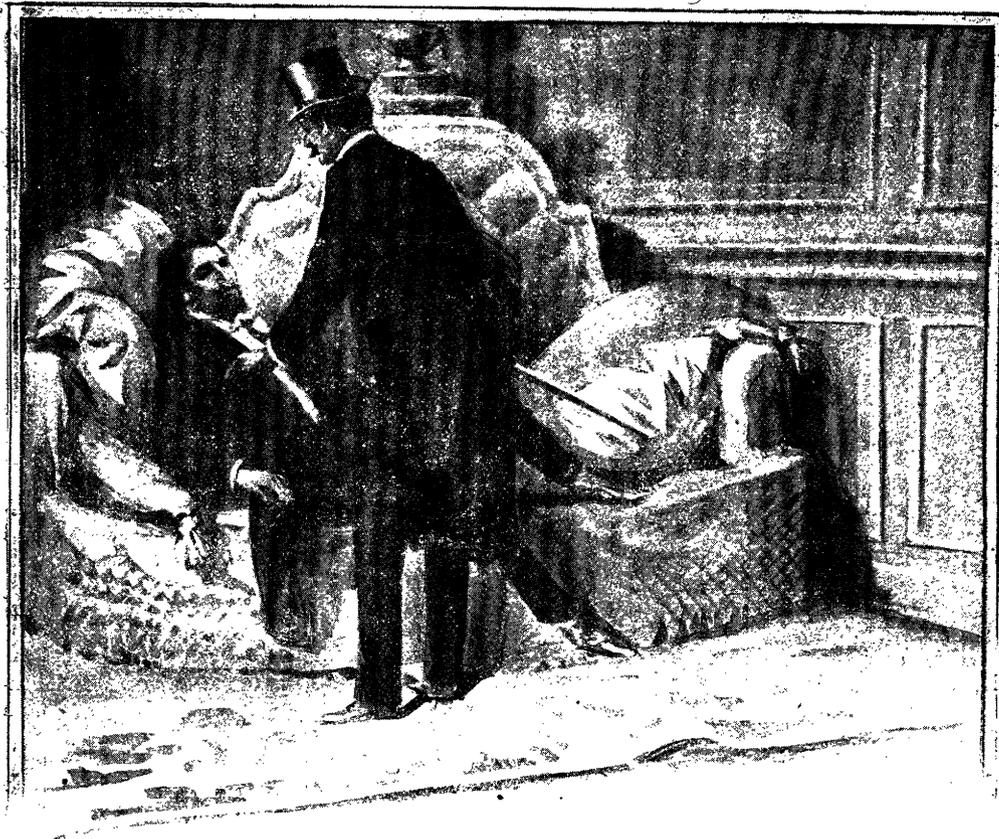
PIÈCE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois au Théâtre Réjane, le 13 octobre 1908.

PERSONNAGES

	M ^{me}
AGNES, DUCHESSE DE CROUCY, 50 ans.....	RÉJANE.
	MM.
THIBAUT DE CROUCY, PRINCE DE CLAR, 27 ans.	GAUTHIER.
JUSTIN GUTLIEB, 54 ans.....	SIGNORET.
LE PÈRE DE SILVIAN, 58 ans.....	DE MAX.
LE COMTE DE GREGENOY, 62 ans.....	DUQUESNE.
LE COMTE DE SALLAZ, 40 ans.....	ANDRÉ HALL.
LE MARQUIS DE MAUVE. 59 ans.....	TRÉVILLE.
GILBERT GISCOURT DE JOUVINS, 25 ans.....	MONTEAUX.
LE COMTE DE MORICE, 34 ans.....	SCHELER.
REGINALD HURST, 32 ans.....	LAUZERTE.
LE COMTE HECTOR DE MAUVE, 28 ans.....	SAINT-BONNET.
LOUIS, le valet de chambre de Thibault, 27 ans.....	MENDAILLE.
UN VALET DE PIED de la duchesse.....	BOSMAN.
UN VALET DE PIED du cercle.....	ROUSSELOT.





SALLAZ. — AH ÇA ! TU PRENDS LE CLUB POUR UN DORTOIR !...

ACTE PREMIER

~~~~~

*Le vestibule du cercle de la rue Royale. Onze heures du soir. A droite, double porte-tambour. Par les carreaux des portes, l'on aperçoit l'escalier. Au fond, une porte ouverte sur la salle de lecture; des journaux. Plus à gauche, une balance. A gauche et au fond, un grand divan d'anale. A gauche, et au premier plan, double porte battante. A cet acte, tous les personnages sont en habit. Certains gardent le chapeau sur la tête.*

### SCÈNE PREMIÈRE

—

GILBERT GISCOURT DE JOUVINS,  
LE COMTE DE SALLAZ

Au lever du rideau, Gilbert, seul, est en scène.  
Il dort, étendu de tout son long sur le divan,

et le dos tourné au public. Sallaz, qui arrive, entre par la porte-tambour. Il traverse le vestibule et pénètre, par la gauche, dans les salles de jeu. Pendant quelques secondes, le public ne voit de nouveau que le dos de Gilbert et n'entend que ses ronflements. Sallaz revient, se penche sur le dormeur, l'examine, puis :

SALLAZ. — Gigi!... Eh! Gigi!... (*Criant.*)

Gigi!... Ça, c'est raide!... (Il le secoue.)  
Mais, te réveilleras-tu?...

GILBERT, un grognement. — Heu...

SALLAZ. — Debout!... Ah çà! tu prends le club pour un dortoir!...

GILBERT, ouvrant les yeux. — C'est toi?

SALLAZ. — Non!

GILBERT, doucement. — Si. (Il s'assied. Un grand silence.) Je dormais.

SALLAZ. — Tu crois?

GILBERT. — Je me sens même un peu tapé... J'étais mort, mon vieux!

SALLAZ. — A cause?

GILBERT. — Dansé jusqu'à sept heures moins le quart, ce matin... La folie! La boue.

SALLAZ. — Ah! le *bachelor's ball*!

GILBERT. — Oui... Tu n'es pas venu, toi!

SALLAZ. — Ma femme n'avait pas envie de se costumer... C'était réussi?

GILBERT. — C'était assez toc.

SALLAZ. — Vraiment?

GILBERT. — Vraiment.

SALLAZ. — Quelle idée, aussi, de déguiser les femmes en fruits!

GILBERT. — L'an dernier, les fleurs avaient plu...

SALLAZ. — Mon petit, les fleurs sont les fleurs.

GILBERT. — Très juste!... Succès monstre, par exemple, pour la Parentonier!

SALLAZ. — Je n'en suis pas surpris; elle est ravissante, cette petite poule!

GILBERT. — Oh! tu sais, la sensation!... la vraie sensation!...

SALLAZ. — Quel fruit, la Parentonier?

GILBERT. — Fraise des bois.

SALLAZ. — Fraise des bois?... Ça consiste en quoi, ce costume-là?

GILBERT. — Ça consiste à être nue.

SALLAZ. — Elle est bien faite, l'enfant!...

GILBERT. — Effarante!... Elle me semble un peu snob. Si, avec une figure et un corps pareils, elle ne dine pas, l'an prochain, chez les Bourgogne, c'est une cruche!

SALLAZ. — C'est une cruche, mais elle y dinera tout de même. (Une pause.) Gigi, tu sais pourquoi je viens ce soir?

GILBERT. — Tu as reçu un mot de Thibault.

SALLAZ. — Précisément. Il me prie de l'attendre à la rue Royale, entre onze heures et minuit. Affaire grave, urgente!

GILBERT. — Il me prie aussi...

SALLAZ. — Mais, tu l'as vu, toi?

GILBERT. — Je l'ai vu... je l'ai vu de loin! Je l'ai entendu, surtout.

SALLAZ. — A Versailles? Au meeting?

GILBERT. — Parbleu!

SALLAZ. — Et tu ne lui as pas parlé?

GILBERT. — Nous nous sommes tout juste serré la main... Il était entouré, félicité, étouffé... (D'un ton de reproche.) A propos, tu pouvais t'offrir le déplacement!

SALLAZ. — Et Longchamp?... Nous avions deux chevaux, aujourd'hui!...

GILBERT. — Je n'y pensais plus!... Pas de veine, hein, mon vieux!

SALLAZ. — Ne m'en parle pas!

GILBERT. — Deux favoris battus!...

SALLAZ. — Des courses infectes! Des champs de quatre partants! Cette grande semaine me dégoûte.

GILBERT. — Vous tenez une sacrée contre-passe, depuis quelques mois...

SALLAZ. — C'est bien simple, nous ne décrochons plus un prix!... Alors, Versailles?

GILBERT. — Epatant! Magnifique!

SALLAZ. — Beaucoup de monde?

GILBERT. — Trois à quatre mille personnes, disait-on.

SALLAZ. — Des manifestations hostiles?

GILBERT. — Zéro. L'enthousiasme ininterrompu... Thibault a parlé comme un amour!

SALLAZ, frais. — Ah! ah!

GILBERT. — Superbement! Il est dans une forme!... Il paraît qu'hier, à Amiens, on l'a porté en triomphe à travers la ville...

SALLAZ. — J'ai lu cela.

GILBERT. — Cet après-midi, les femmes lui jetaient des fleurs, lui envoyaient des baisers. Et tu n'imagines pas les acclamations! « Vive le prince de Chart... Vive notre petit prince à nous!... Vive Thibault, le bon Français!... » Enfin le délire!

SALLAZ. — Que notre ami Clar se méfie! La popularité, quand on la surchauffe...

GILBERT. — Mais Thibault ne pousse pas à la roue! Il ne cabotine jamais!... Il se contente de prononcer des discours, d'être éloquent...

SALLAZ, aigre. — Mettons!... Alors, je recommande à ses partisans un peu de réserve...

## SCÈNE II

### LES MÊMES, LE COMTE DE MORICE

MORICE. — Messieurs, je vous salue... (Poignée de mains.) Le nommé Clar se trouve-t-il dans ces murs?

SALLAZ. — Non. Nous l'attendons..

MORICE. — Parfait! Je l'attendrai donc en votre noble compagnie.

SALLAZ. — Vous savez, vous, pourquoi Clar nous a convoqués?...

MORICE. — Point. Hier, il m'a télégraphié d'Amiens... Il me donnait ce rendez-vous sans autre explication. Mais toi, Gigi, son Pylade?

GILBERT. — Mon petit vieux, je n'ai pas vu Thibault depuis quinze jours. Il a fait cette tournée de conférences... je devais l'accompagner et, crac, au dernier moment, pas mèche!

MORICE. — Moi, je parierais qu'il s'agit de Gutlieb!

GILBERT. — Sûr!... Je paye trois!... J'ai pensé à Gutlieb tout de suite!

SALLAZ. — Bah! il serait un peu tard... Voilà plus d'une semaine que l'article de *La Libre Parole* a paru. C'est une affaire classée.

GILBERT. — Classée!... Les journaux en débordent!...

SALLAZ. — D'ailleurs, on ne peut rien encore contre Gutlieb!

GILBERT. — Par exemple!

SALLAZ. — Rien du tout!... Clar, à mon avis, veut nous entretenir du mariage Vermandois.

MORICE. — Autre belle histoire! Un Roger de Vermandois qui épouse une demoiselle Isaac! Ah! nous allons d'un joli train!... Enfin!... (*Il se laisse tomber sur le divan et s'étend.*) Ouf!

GILBERT. — Tu as ta claque aussi, monsieur de Morice!

MORICE. — Ma grande claque!

GILBERT. — Tu t'en donnais du mouvement à Versailles! Et quel raffût!...

MORICE. — Ah! j'ai hurlé!

GILBERT. — C'est une justice à te rendre! Tu possèdes un de ces coups de trompette! Tu dominerais l'Océan!

MORICE. — Je le crois. Quand je crie : « A bas les juifs! » je me sens imbattable!...

GILBERT. — Ils ont pris quelque chose, tantôt...

MORICE. — Je t'écoute! Je les conspuais encore en allant à la gare!... Tout à coup, je me trouve nez à nez, c'est le cas de le dire, avec un petit youpin qui s'occupe de mes affaires de Bourse...

GILBERT. — Naturellement!

MORICE. — Tant que nous ne les aurons pas chassés, le plus pratique est de s'en servir!... Celui-là s'appelle tout bonnement Jacob Lévy... Il se promenait, les mains dans ses poches... Il me dit, flegmatique-

ment : « Curieux spectacle! » Un peu surpris tout de même, je réponds : « Ça vous amuse? — Ça m'intéresse. — Et pas la moindre peur? — Bah! fait Jacob, nous en avons tant vu depuis deux mille ans! »

SALLAZ. — Il est dans le vrai, votre juif!... Toutes ces clameurs tourneront, une fois de plus, en chansons!

GILBERT. — Sallaz, c'est idiot! Tu ne te



MORICE. — MESSIEURS, JE VOUS SALUE...

plais qu'à nous décourager!... Tu fais de la mauvaise besogne, mon cher!

SALLAZ. — Mon pauvre Gigi, je constate... Je constate, avec désespoir... De temps à autre, nous assistons à un feu de paille de l'antisémitisme...

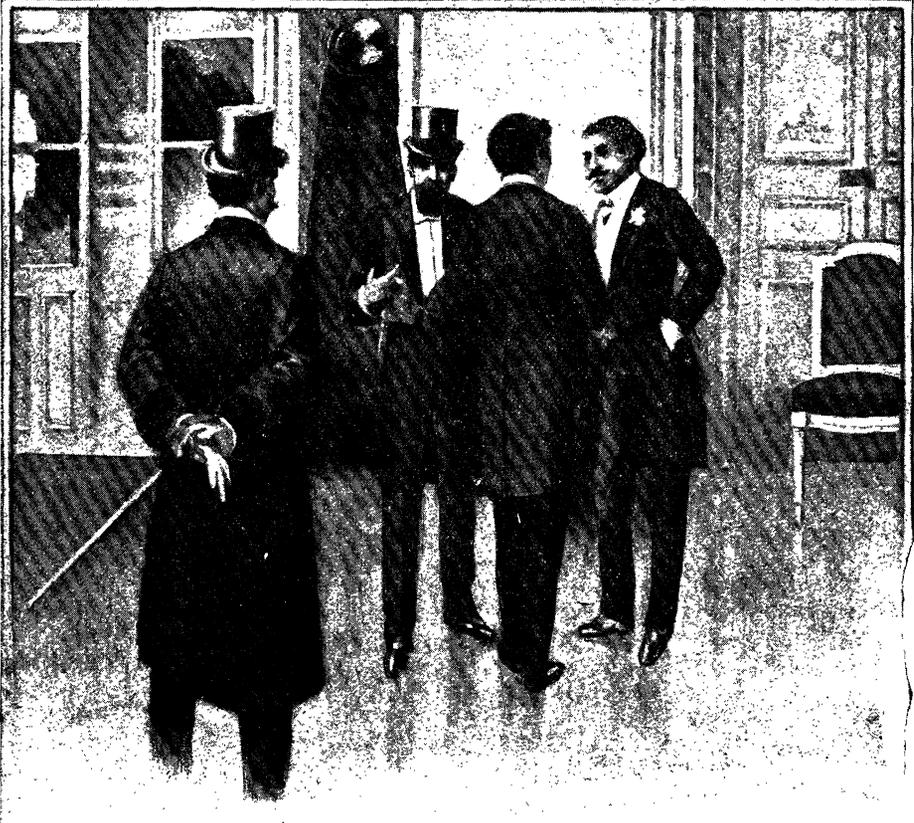
GILBERT. — Cette fois, la flamme ne s'éteindra pas!

SALLAZ, *ironique*. — Parce que Thibault soufflera dessus ?

GILBERT. — Tout juste ! Parce que Thibault nous mène à la bataille !... Un chef nous est venu ! Enfin ! (À Morice, et dési-

GILBERT. — Député !... Montrez-moi, dans votre Chambre, un Thibault de Clar !

SALLAZ. — Tu exagères ! Des hommes comme Ribot, comme Mun, comme Denys Cochin...



GILBERT — CETTE FOIS, LA FLAMME NE S'ÉTEINDRA PAS !

*gnant Sallaz.*) Il ne se rend pas compte du chemin parcouru depuis quelques mois ! Raconte-lui la journée de Versailles... ce triomphe !

MORICE. — Clar a été de premier ordre.

SALLAZ. — Mais je n'en doute pas ! Clar possède de grandes qualités oratoires !... Seulement, Gilbert nous le donne pour le Messie !... Un Messie antisémite !... Alors, je ne marche plus !...

MORICE. — N'oublie pas, Gigi, que Sallaz est député... Les discours, les emballements de l'auditoire l'impressionnent moins que toi !

GILBERT. — Malgré tout leur talent, je les défie de soulever le pays, de provoquer cet enthousiasme !...

### SCÈNE III

LES MÊMES, LE MARQUIS DE MAUVE, HECTOR DE MAUVE, qui arrivent de l'extérieur.

MORICE. — Tiens, Mauve !... Pas possible !

MAUVE. — Enchanté de vous revoir, mes petits !

SALLAZ. — Mauve et son fils! Tout Clermont-Ferrand!

GILBERT. — Voilà! C'est la grande semaine! Les provinciaux débarquent!

MAUVE, *de bonne humeur*. — Ne vous moquez pas de pauvres exilés, jeune homme! Il se peut qu'un jour vous connaissiez la médiocrité, à votre tour!

GILBERT. — Allons, allons, vous êtes ravi d'habiter vos terres!... Depuis quand à Paris?

MAUVE. — Depuis ce matin.

HECTOR. — Nous venons pour le mariage de ma cousine Heurtebelle...

GILBERT. — Flûte! C'était le contrat, ce soir?

HECTOR. — Oui.

GILBERT. — J'ai totalement oublié d'y paraître!

MAUVE. — Calmez-vous. Personne n'aura remarqué votre absence.

GILBERT, *avec force*. — Merci!

MAUVE. — Ah! nous sommes chargés d'une commission. Thibault, que nous quittons...

GILBERT. — Il ne vient pas?

MAUVE. — Si, si!... Il nous rejoindra dans un petit quart d'heure tout au plus... On l'a forcé de dîner à Versailles... Au retour, il a voulu embrasser sa maman et puis se montrer à cette soirée.

GILBERT. — Au fait, les Heurtebelle sont des parents à lui...

MAUVE. — La vieille folle est sa tante à la mode de Bretagne.

Sallaz a sonné. Le valet de pied attend les ordres.

SALLAZ. — Mauve! Boire!

MAUVE. — Qu'en dis-tu, Hector?

HECTOR. — Brandy-soda.

MAUVE. — Brandy-soda.

SALLAZ. — Et vous autres?

GILBERT. — Whisky, moi!

MORICE. — Un bock!

SALLAZ. — Un bock aussi. Compris?

LE VALET DE PIED. — Oui, monsieur le comte.

*Exit.* Il réparaitra bientôt et disposera les consommations sur un petit guéridon.

MAUVE, *qui a jeté un regard sur les différentes salles*. — Eh! eh! il ressemble singulièrement au désert, notre club! Le vestibule est animé, mais les autres pièces...

GILBERT. — C'est la règle! Plus un chat après le dîner!

SALLAZ. — Ce soir, nous battons tous les

records... Il y a quatre ou cinq pontes autour d'une table de bridge, là-bas, au fond... dans la « synagogue »!

MORICE. — Lesquels?

SALLAZ. — Je les ai vus de loin!... Je n'ai pas voulu approcher... Quelques hébreux, sans doute...

GILBERT. — Non! non! pas le moindre



LE VALET DE PIED. — Oui, MONSIEUR LE COMTE.

hébreu... Voilà huit jours que Jérusalem ne se montre guère. L'incident Gutlieb a semé la frousse!...

MAUVE. — Ah! il pleut sur le temple!... Pas trop tôt!

GILBERT. — Seul, ledit Gutlieb nous honore encore de ses visites.

MAUVE. — Il ne met plus les pieds au club, je suppose?

GILBERT. — Erreur!... Voulez-vous le voir?

MAUVE. — Comment, il est ici ?

SALLAZ. — En ce moment même. Il est installé dans la petite salle du coin, à son bureau habituel.

MAUVE, *indigné*. — Non !

GILBERT. — Il n'a pas manqué un jour !

MAUVE. — Justin Gutlieb (*Il prononce Gutlieb à l'allemande*) ose paraître à la rue Royale, depuis les révélations de *La Libre Parole* !

SALLAZ. — Tous les soirs.

MAUVE. — Vous m'ahurissez !

GILBERT. — Mon cher, vous n'ignorez pas que Gutlieb a toujours fait sa correspondance au cercle... C'est une habitude de vingt ans... Comme onze heures sonnent, il arrive et il file tout droit vers son repaire. Et, à minuit et demi, il traverse, redescend, grimpe dans sa voiture et à la maison !

SALLAZ. — Aux époques les plus troublées... tenez, au fort de l'Affaire, il n'a jamais démordu de sa manie.

MAUVE, *véhément*. — En d'autres termes, il vous nargue, il vous brave...

GILBERT. — Le fait est qu'il écrirait ses lettres plus confortablement, chez lui, dans son magnifique cabinet de travail, devant la table de Napoléon I<sup>er</sup>.

MAUVE, *qui bout*. — Sapristi ! Si nous ne nous trouvions pas au cercle, je connais quelqu'un qui s'en irait taper sur l'épaule de ce polisson et qui...

HECTOR, *inquiet*. — Oui, papa, mais nous sommes au cercle...

MAUVE. — Rassure-toi, je ne commettrai pas cette bêtise. D'ailleurs, je compte sur Thibault. Il doit tenir un sûr moyen de corriger le drôle !

MORICE. — Clar nous réunit donc pour discuter l'affaire Gutlieb ?

MAUVE. — Evidemment. Vous l'ignoriez ?

GILBERT. — Eh bien, mon vieux Sallaz, je ne me trompais pas !

SALLAZ. — Soit ! Mais, je vous répète, moi, que nous perdons notre temps ! Gutlieb est invulnérable !

MAUVE. — Voyons, Sallaz !...

SALLAZ. — Mon ami, vous me connaissez !... J'exècre les juifs et, par-dessous tous, celui-là !... Je voudrais qu'on le pendre... Mais vous ne le pendrez pas, je présume ! Alors ?... Quel châtement proposez-vous ?

MAUVE. — Mais... je ne sais pas, moi !...

SALLAZ. — Moi non plus.

MAUVE. — La quarantaine, en tout cas !

SALLAZ. — Enfant ! Il s'y est mis lui-même, en quarantaine !... Ne pas le confon-

dre avec son fils Jacques. Ce grand crétin de Jacques, rien n'est facile comme de l'humilier, de l'aplatir !... On gagne à tout coup !

GILBERT. — Je crois, ma parole, que ça lui fait plaisir. Pour lui, être piétiné par des gens du monde, c'est encore du bonheur !...

MORICE. — Ah ! le malheureux ! il les aime, les gens du monde !... Du reste, il doit maudire son père.

SALLAZ. — Mais son père est d'une autre trempe !... Je maintiens que Justin Gutlieb se moquera de vous impunément.

MAUVE, *en fureur*. — Et je maintiens, moi, que nous l'aurons !

SALLAZ. — Des paroles ! Vous ne connaissez pas le Gutlieb seconde manière ! Il ne date que de cinq ou six ans... Cet homme ne s'expose jamais. Il n'adresse plus la parole qu'à des intimes, qu'à des gens sûrs... Il évite même de saluer... Il joue toujours le monsieur qui se dépêche...

MORICE. — Ah ! il y a du vrai.

SALLAZ. — On ne le voit que passer... Il passe en touchant vaguement son chapeau, en voûtant les épaules, en baissant les yeux... Une ombre !... On ne s'attaque pas à une ombre !

MAUVE. — Enfin, cette ombre a gardé des camarades, des relations...

SALLAZ. — Certes ! Vous savez les fidèles aussi bien que moi. Il y a Grégenoy, Houve, Philippe de Langly, Zambault, Charmin, toute la clique... Les amis des juifs !

MAUVE. — Eh bien, on agira sur eux-là !... C'est des gens comme il faut ! Des saligauds, mais des gens comme il faut !... Nous les mettrons en demeure d'opter entre leur monde et cet individu !

SALLAZ, *haussant les épaules*. — Ils vous enverront au diable !

MAUVE. — Savoir !

SALLAZ. — Ils répondront que Gutlieb a bien le droit de s'occuper de politique.

MAUVE, *éclatant*. — Mais, nom d'un chien, il y a politique et politique !... Dieu sait que je ne leur pardonne pas l'affaire Dreyfus ! (*Il prononce Draïefousse*.) J'ai failli en mourir ! Seulement, je m'explique le rôle des juifs, leur ardeur... Mais, aujourd'hui, plus question de sauver un frère, de réhabiliter la race, de défendre Jéhovah !... Alors, pourquoi M. Gutlieb nous tire-t-il dans le dos ? En deux ans, ce Judas vient de verser près de deux millions dans la caisse de la « Propagande laïque » !

MORICE. — Deux millions !

MAUVE. — *La Libre Parole* a publié les fac-similés des bordereaux. Faites l'addition.

SALLAZ. — Qui diable a pu livrer ce dossier?

MAUVE. — Deux millions à une association de malfaiteurs, à une bande d'apaches!

GILBERT, *aussi animé que Mauve*. — La Mafia!... C'est une véritable Mafia, leur ligue!... Les malandrins qui, à Laval, ont assommé notre pauvre Saint-Gérard, qui l'ont à moitié tué, opéraient pour le compte de la « Propagande laïque ». C'est établi cela! C'est du document!

MAUVE. — Et ils étaient donc à la solde du juif Gutlieb?

GILBERT. — Tout comme les insulteurs de l'abbé Gérande!

MAUVE. — Ne cherchez pas!... Gutlieb mène l'anticléricalisme dans ce pays!...

SALLAZ. — Vous allez un peu loin!

MAUVE. — Oui ou non, avez-vous lu les pièces?

SALLAZ. — Toutes! J'ai lu la fameuse note écrite de la main de Gutlieb... Visiblement, il tenait à l'échec du pauvre abbé, il a donné des sommes énormes en vue de le combattre... Et son argent n'est pas étranger, non plus, à l'expulsion des bénédictins...

MAUVE, *violent*. — Eh bien, cela me suffit! Je ne sépare pas notre cause de celle de l'Église!

SALLAZ, *riant, mais un peu impatienté*. — Moi non plus! Vous êtes intraitable! C'est Clermont-Ferrand qui vous met dans cet état-là?

MAUVE. — Je rage!

SALLAZ. — Moi aussi!

MAUVE. — Moins!

SALLAZ. — Pardon!

MAUVE. — Si! Si!... Moins!... Question d'âge!... Je suis votre aîné d'un grand bout de chemin et je revois toutes les machinations des vieux Gutlieb, le père et la mère de celui-là, pour capter notre confiance, pour se pousser dans le monde, dans la société!... Hélas! j'ai pu suivre leurs efforts de près! Je l'avoue à ma honte, comme bon nombre de mes contemporains, je fréquentais la maison... Nous vivions encore dans l'erreur!... Drumond n'avait pas démasqué leur engeance! Eh bien, mes enfants, j'ai dîné chez ces gens-là avec deux cardinaux et un archevêque...

GILBERT. — Le conclave, alors!

MAUVE. — Et je me rappelle que, pendant tout le repas, le vieux Gut, rouge de

colère, tonnait contre le méchant Jules Ferry qui voulait du mal aux congrégations!

SALLAZ. — Comique!

MAUVE. — Ah! c'était du travail soigné et qui, d'ailleurs, réussissait en plein!

GILBERT. — Oui! le gratin se ruait à leurs réceptions!...

MAUVE. — Le gratin, le gratin gratinant, le Gotha tout entier!... On se serait cru à la cour!

SALLAZ, *taquin*. — Et votre ami Justin?... J'étais bien jeune à cette époque, mais je me souviens qu'il jouissait d'une certaine popularité!

MAUVE. — Quand on y met le prix!... Tenez! Il avait découvert des flagorneurs pour le sacrer joli garçon!

GILBERT. — C'est vrai! « Le beau Justin! »

MAUVE, *ricanant*. — Ah! ah!

SALLAZ. — Laissez-lui cela, Mauve!... Il n'était pas mal du tout.

MAUVE. — L'air d'un marchand de dattes!

SALLAZ, *riant*. — Mauve, je commence à croire que vous ne l'aimez pas!

MAUVE, *geste de menace*. — Le coquin!... Enfin, on va rire!

SALLAZ. — Moi, je ris déjà... Mais, mon pauvre ami, Thibault de Clar n'est pas un dictateur! Qu'attendez-vous donc de lui?

MAUVE. — Tout!

GILBERT. — Hurrah!

MAUVE. — Je tiens le petit gars de Thibault pour un grand homme!

GILBERT. — De taille même à moucher le géant Gutlieb!

SALLAZ. — Bien! Bien!

MAUVE. — Nous avons foi, nous autres, en ce gamin qui a su prêcher une croisade!...

SALLAZ. — Mais Clar est un garçon remarquable!

MAUVE. — Dites que son exemple est magnifique!... Il a vingt-sept ans à peine, Thibault!... Il a une charmante allure dont les femmes raffolent!... Il porte le plus beau nom de France et ce joli titre de prince. Il est le fils adoré de la duchesse de Croucy, riche à six cent mille livres de rentes!... Quel autre repousserait ainsi le trésor de la maman et une grande vie de fête, pour n'appartenir qu'à son œuvre, qu'à son pays?... C'est chic!...

SALLAZ. — Aussi, nous l'admirons!...

MORICE. — Et nous sommes tous fiers de lui.

MAUVE, qui s'essuie les yeux. — Je l'ai connu haut comme ça, moi!... Je l'ai mis sur son premier cheval!

HECTOR. — Et vous nous avez donné notre première leçon d'armes.

MAUVE. — Oui!

GILBERT. — Félicitations!

MORICE. — C'est qu'il fait terriblement bien, Clar!

GILBERT. — Et au pistolet, donc!

MAUVE. — Oh! je l'ai passé ensuite à un professeur!

SALLAZ. — Vous étiez l'ami intime du père?

MAUVE. — Croucy et moi nous fûmes de très chers camarades de jeunesse, oui!

GILBERT. — Et, maintenant, la brouille mortelle, hein?

MAUVE. — Nous n'existons plus l'un pour l'autre... L'ivrognerie et le jeu combinés, tournèrent, petit à petit, le plus aimable compagnon en une brute sauvage...

GILBERT. — Et en un monsieur assez... hum, hum... Il fut mêlé, je crois, à une ou deux affaires douteuses... Et si des amis n'étaient pas intervenus... Du moins, on l'a raconté...

MAUVE. — Oui, on l'a raconté... Moi, je n'en sais rien!... J'ai pris, jadis, le parti de la duchesse et j'ai dit un adieu éternel à ce pochard!...

SALLAZ. — Il était très mal pour sa femme, n'est-ce pas?

GILBERT. — Indigne!

MAUVE. — Atroce!... Il avait eu la chance d'épouser cette exquise jeune fille...

GILBERT. — Comme elle devait être belle!... Elle a gardé un tel charme!

MAUVE. — Elle était belle, douce, intelligente, vertueuse... enfin, idéale!

GILBERT. — Et très riche, par-dessus le marché...

MAUVE. — Très!... Mon Croucy promena la dot sur toutes les tables de baccara, jusqu'au jour où, Thibault étant né, la mère résolut de défendre le reste de son patrimoine. Elle le défendit avec le courage d'une sainte, malgré les pires violences, et, parfois, au péril de sa vie!

MORICE. — Pauvre Agnès!... On raconte qu'un jour de chasse, le duc l'aurait cravachée devant les domestiques et les pi-queux.

GILBERT. — C'est exact... D'ailleurs, ce fut la dernière scène...

MAUVE. — L'histoire fit un peu trop de bruit... Croucy dut accepter la séparation et l'exil au château...

MORICE. — Et la duchesse a gardé son fils.

MAUVE. — Oui... Thibault et sa mère se sont toujours chéris.

GILBERT. — Vous savez que, là-bas, Croucy continue de se soûler au cabaret du pays, et, rentré chez lui, il se livre à des pugilats en règle avec son valet de chambre.

SALLAZ. — La vie de château!

HECTOR. — Prenez garde!

## SCÈNE IV

### LES MÊMES, THIBAUT, REGINALD

THIBAUT. — Chers amis, bonsoir!... La famille Mauve vous a présenté mes excuses?

MAUVE. — Oui, oui!

GILBERT. — Tu n'es pas en retard! Quelques minutes, tout au plus...

SALLAZ. — A peine, pour nous, le temps de vous traîner dans la fange!

THIBAUT. — Sallaz!... Comme je vous remercie d'avoir répondu à mon appel!... Voilà un siècle que nous ne nous sommes vus!

SALLAZ. — Je ne m'en plains pas puisque vous voyagez dans la gloire.

THIBAUT, riant. — Cet homme se moquera de moi éternellement! (*A Réginald, qui a serré les mains de Gilbert et de Morice.*) Tu connais tout le monde!

REGINALD, qui ne s'exprime jamais sans un peu d'ironie et un léger accent anglais. — Pas du tout, je ne connais ni monsieur... ni monsieur... (*Il a désigné les Mauve.*) ni monsieur de Sallaz...

THIBAUT. — Bah!... Vous ne vous étiez pas rencontrés?

SALLAZ. — Rencontrés, si, mais sans que l'occasion...

THIBAUT, présentant. — Mon ami, Réginald Hurst, le comte de Sallaz, brillant député de la Charente, et non moins brillant sportsman...

REGINALD. — Propriétaire de *Madame Butterfly!*

SALLAZ. — Hélas! c'est de l'histoire ancienne!

THIBAUT, suite des présentations. — Le marquis de Mauve, le comte Hector de Mauve, que j'aime l'un et l'autre tendrement et depuis toujours.

RÉGINALD, après les poignées de main. — Messieurs, je sais que Thibault vous apporte des nouvelles... Et, naturellement, des grandes nouvelles... des nouvelles effroyables...

THIBAULT. — Imbécile!

RÉGINALD. — Du reste, Paris est une ville splendide!... Toujours, toujours, toujours, à toutes les heures du jour, il se prépare quelque chose de terrible!... Seulement je crains que ma présence, ce soir, ne vous incommode...

MORICE. — Quelle plaisanterie! Vous êtes membre du cercle! Vous êtes chez vous!...

RÉGINALD. — Non! non!... Ne vous gênez pas!... Traitez-moi comme un étranger, comme un raseur!... Jetez-moi à la porte à coups de pied!...

GILBERT. — Tu nous ennues!

THIBAULT. — Parfaitement! Je te l'ai dit, ta présence, la présence de témoins ne peut que servir mes projets!

SALLAZ. — Et ces projets, allons-nous les connaître, enfin?

GILBERT. — Oui, dévoile!... Nous séchons littéralement!

THIBAULT. — Voici! voici!... Et en deux mots!... Quoi que prétende Réginald, le plan n'a rien d'effroyable. Il est très simple...

## SCÈNE V\*

LES MÊMES, LE COMTE DE GRÉGENOY, qui vient d'une des salles du club.

GRÉGENOY. — Tiens, tiens! Mauve!... Oh! de plus fort en plus fort! Thibault!... Que diable fais-tu ici?

THIBAULT. — Et vous-même, mon oncle?

GRÉGENOY. — Cette question! Je viens de jouer au bridge... Et puis, on m'y voit tous

\* Au cours de cette scène, pendant la discussion entre Grégenoy et son neveu, les partisans de Thibault (à l'exception de Sallaz) interviennent continuellement par des gesticulations, des exclamations. Ce cœur d'antisémite approuve toutes les déclarations de Thibault, repousse tous les arguments de Grégenoy. Cela ne va pas sans de fréquents brouhahas que dominent de courtes répliques que l'auteur a indiquées et que les acteurs lancent simultanément. Ces mouvements collectifs doivent accompagner la parole de deux interprètes principaux et ne doivent pas l'interrompre.

les jours à la rue Royale... Mais toi, le rare, en quel honneur cette visite?

THIBAULT. — Je me préparais tout justement à l'expliquer à mes amis. Et vous ne serez pas de trop, mon oncle... J'ai l'intention d'exécuter un membre du club : M. Gutlieb.

GRÉGENOY, sursautant. — Exécuter Gutlieb! Qu'entends-tu par là?

THIBAULT. — Ceci. Je viens m'enquérir. Je sais qu'en ce moment Gutlieb fait, comme à l'ordinaire, sa correspondance. Je compte l'attendre à cette place et, quand il repassera, l'arrêter et le mettre en demeure de rédiger, sur-le-champ, sa lettre de démission.

MAUVE. — Et voilà!... Simple et pratique!

GILBERT, applaudissant. — Bravo, mon vieux Thibault!

THIBAULT. — Ce dessein n'était pas très difficile à concevoir.

GRÉGENOY. — Tu me permets une supposition?

THIBAULT. — Tout ce qu'il vous plaira, mon oncle.

GRÉGENOY. — Gutlieb n'obéit pas?...

THIBAULT. — N'obéit pas à ma sommation?... J'insiste.

GRÉGENOY. — Il persiste?...

THIBAULT. — Mon insistance se fait... rude.

GRÉGENOY. — Enfin, tu guettes cet homme pour le provoquer?

THIBAULT. — S'il veut éviter un duel, il nous donnera la légitime satisfaction de se retirer du cercle.

GRÉGENOY. — Ou plus exactement, il vous rendra le service de se déshonorer... Tu le regardes donc comme le dernier des lâches?

GILBERT. — Sûrement, c'est un lâche!

GRÉGENOY. — Pourquoi?

GILBERT. — Vous le savez bien!

GRÉGENOY. — Vous vous trompez, monsieur Giscourt de Jouvins. Je ne le sais pas. Gutlieb ne s'est battu qu'une fois, je lui ai servi de témoin et je défie qu'on se tienne mieux que lui!

GILBERT. — On se tient toujours sur le terrain! On choisit son adversaire et...

GRÉGENOY. — Mon client n'a pas pu choisir son adversaire puisque...

THIBAULT. — Mon oncle, ne répondez pas! Je vous supplie de ne pas répondre!... Sérieusement, mon cher Gigi, à quoi rime cette sortie?... Avant une heure, nous serons tous instruits du tempérament de M. Gutlieb!

GRÉGENOY. — Et si, pour parler comme toi, il montre du tempérament, s'il te jette

sa carte à la figure, si vous vous rencontrez, il va sans dire que, champion du cercle Hoche et du tir au pistolet, tu le tueras ?

THIBAUT. — Si fort soit-on aux armes, on ne tue pas à volonté.

GRÉGENOY. — Tu essayeras ?

THIBAUT. — Sans doute, tenterai-je de

MAUVE. — Thibault, mon petit, je t'admire.

GRÉGENOY. — Et moi, je m'admire pas. Mon cher garçon, en m'appelant ton oncle, quoique je ne sois, à la vérité, que le cousin germain de ta mère, tu te conformes à un vieil usage qui n'est pas, à mon gré, vide de



GRÉGENOY. — EXÉCUTER GUTLIEB ! QU'ENTENDS-TU PAR LÀ ?

supprimer un pareil ennemi de ma cause et de ma foi. Oui.

MAUVE. — Bien parlé !

GILBERT. — Tu parles !

GRÉGENOY. — En bon chrétien !

THIBAUT. — Oh ! mon oncle, cet argument ne m'impressionne pas ! Nos contradicteurs n'invoquent jamais notre religion pour nous interdire de la défendre !

MORICE et HECTOR\*. — Bien !... Très bien !

GILBERT. — Fini, de jouer les victimes !

sens. Il signifie que nos familles réservent à leurs anciens certaines prérogatives...

THIBAUT. — Parfaitement. Et, par toutes mes fibres, je me sens attaché à de telles traditions.

GRÉGENOY. — A merveille ! J'use, aujourd'hui, d'une de ces prérogatives et je donne tout haut mon avis, quoique tu ne l'aies pas sollicité. Ces messieurs me le pardonneront.

THIBAUT. — Au moins, mon oncle, ne me dites pas que j'encours l'exclusion... Je m'en moque...

GRÉGENOY. — Sois tranquille !... Je te sais méticuleux, méthodique... Et je ne m'in-

\* Cette réplique et les deux suivantes sont dites ensemble ou à peu près.

quiète pas du détail... Voyons, Thibault, quel âge as-tu?

THIBAUT. — Vingt-sept ans.

GRÉGENOY. — Oui. Environ trente ans de moins que Gutlieb. Eh bien, te semble-t-il très brave, très chic et digne d'un Croucy de te poster dans ce vestibule, en compagnie d'une escorte de camarades, pour...

Mouvement général.

THIBAUT. — Mais il va sans dire que ces camarades ne prononceront pas une parole. Ai-je besoin, mes amis, de vous prier de n'intervenir en aucune manière?

MAUVE. — Jamais de la vie! (*A Grégenoy.*) Ah ça! vous figurez-vous qu'il s'agisse d'une défenestration, de nous ruer sur Gutlieb et de...

GRÉGENOY. — Mais non! Mais non!... J'entends que vous ne serez que des spectateurs muets et que Thibault se charge tout seul de la besogne; il n'en demeure pas moins que Gutlieb va tomber dans une embuscade.

MAUVE\*, *qui rit bruyamment.* — Oh! oh!

Protestations très vives.

GILBERT, *ironique.* — Oui, oui, une embuscade de Peaux-Rouges!

MORICE. — Puisque nous ne bougerons pas!

HECTOR. — Où est l'embuscade?

GRÉGENOY, *formel.* — Dans une embuscade!... Je vois à l'affût... six membres du club avides d'assister à l'exécution — je me sers de ton mot — à l'exécution d'un homme d'âge par un homme beaucoup moins âgé. Mon bon Thibault et vous-mêmes, messieurs, cet exploit vous vaudra peut-être force louanges, mais il n'a pas mon approbation.

Murmures à l'entour. Haussements d'épaules.

SALLAZ. — Ni la mienne.

GILBERT, *furieux de cette intervention.* — Allons bien!

SALLAZ. — Non!... Clar, mon cher, je me suis tu, mais j'écoutais avec la plus vive surprise!... Cette violence nous attirerait...

THIBAUT. — Pardon, avant tout, ce mot! Je n'ai fait appel qu'à la bonne volonté de mes amis et je ne retiens personne.

GILBERT\*\*. — Aïe aïe!

MORICE. — Comme ça...

SALLAZ. — Là n'est pas la question! Je ne quitte pas vos côtés, quoi qu'il advienne. Seulement, je vous avertis que vous vous exposez aux plus graves critiques, que vous jouez en cette affaire votre popularité!

MAUVE\*. — Plaisanterie!

GILBERT. — Allons donc!

MORICE. — Il joue à l'accroître!

SALLAZ. — C'est mon sentiment très net.

THIBAUT, *très calme.* — Mon cher oncle, mon cher Sallaz, il existe des devoirs si faciles qu'ils en deviennent séduisants... Se mesurer avec un juif, jeune, valeureux, agressif, quel plaisir ce serait! Quelle attitude! Hélas! ce champion des sémites, je ne l'ai pas rencontré.

GILBERT. — Pour cause.

THIBAUT. — Par contre, un journal vient de mettre en lumière l'œuvre sournoise et cruelle de Justin Gutlieb. Ledit Justin Gutlieb compte exactement cinquante-quatre années d'existence. Cinquante-quatre ans ne font pas un vieillard. D'ailleurs, je tiens qu'un ennemi — un ennemi agissant — ne peut exciper de son âge. Ce serait trop commode. Voici un homme qui nous assaille à terribles coups d'argent. L'argent est son arme. De mon arme de gentilhomme, de mon épée, je dois le frapper aussi dur! En ce conflit, je représente une cause — la cause des opprimés — comme M. Gutlieb incarne tout ce que j'exècre et qui, pour l'heure, règne sur nous. Aussi, mon oncle, j'avais, dès le premier examen, écarté votre objection. Si nos adversaires la reprennent, l'exploitent contre moi, tant pis, je suis prêt à subir toutes les insinuations en faveur de mon parti et de mes idées.

GILBERT\*\*. — Encore bravo! toujours bravo!

HECTOR. — Les mécontents, on les fera taire!

MORICE. — Allez-y, Clar, nous ne vous lâcherons pas!

MAUVE. — Renoncez-y, Grégenoy!

Et d'autres approbations.

GRÉGENOY. — Je maintiens formellement mon blâme. L'intolérance de Gutlieb me paraît aussi déplorable que la vôtre, mais ce n'est pas l'antichlérique que vous visez!... Aïe donc, Thibault, le courage de tes raisons! Tu t'es dit : « Les grands juifs mon-

\* Cette réplique et les trois suivantes sont dites ensemble.

\*\* Cette réplique et la suivante sont dites ensemble.

\* Cette réplique et les deux suivantes sont dites ensemble.

\*\* Cette réplique et les trois suivantes sont dites ensemble.

trèrent toujours l'honorable respect de toutes les croyances. Par hasard, en voici un qui mange du prêtre, un que l'affaire Dreyfus, sans doute, a fanatisé!... Profitions de l'aubaine! Dénonçons ce maniaque! Et, à travers lui, le scandale atteindra tout ses co-religionnaires!» Tel est votre petit calcul, mes amis!

THIBAUT. — Vous nous le reprochez? Mais, mon oncle, notre politique consiste tout justement à discréditer la race, à déchaîner contre elle l'opinion!

MORICE\*. — Evidemment!

MAUVE. — Parbleu!

GILBERT. — Nous ne sommes pas antisémites pour faire aux échappés du ghetto une existence de délices!...

THIBAUT. — Et j'ai toujours soutenu qu'il fallait, avant toute autre, mener la bataille mondiale!

GRÉGENOY. — Mondaine!... Parce que?

THIBAUT. — Parce qu'il me semble lâche et vain de boycotter un tailleur israélite, de ravager une mercerie, enfin, de molester de pauvres gens. Nous n'arrêterons l'invasion juive qu'en épouvantant les généraux d'avant-garde, les grands juifs, comme vous dites, les redoutables grands juifs, à qui nous avons sottement livré nos cités et nos salons et dont le triomphe attire, stimule des nuées de petits hébreux qui se pousseront à leur tour.

GILBERT\*\*. — C'est là le danger!

MORICE. — Sûr!

GRÉGENOY. — En un mot, votre idéal serait de contraindre ces capitalistes au départ, à la fuite?... (*Geste affirmatif de Thibault.*) Oui... afin que nous nous appauvrissons d'autant et que les pays voisins bénéficient de cette immense fortune en exil!

Protestations. Dédains.

THIBAUT. — Nous sommes assez riches pour subir une perte utile! Ce n'est pas d'argent que notre nation a besoin.

Approbations.

GRÉGENOY. — Parole de jeune homme!... Je vois Réginald Hurst qui sourit!

RÉGINALD. — Je souris toujours.

GRÉGENOY. — Seulement, vous n'êtes pas antisémite...

\* Cette réplique et la suivante sont dites ensemble.

\*\* Cette réplique et la suivante sont dites ensemble.

RÉGINALD. — Dès que je débarque sur le sol français, j'adopte toutes les opinions de mon cher Thibault.

GRÉGENOY. — Oui, mais de retour à Londres...

RÉGINALD. — A Londres, je compte bon nombre d'amis juifs.

THIBAUT. — Et qu'importe! Mon oncle, vous ne m'apprenez pas qu'en Angleterre les juifs sont considérés, aimés, souvent respectés... L'Italie aussi leur fait bon visage!... Tant mieux!... Qu'ils s'en aillent bien vite vers ces terres d'appel, de refuge.

MORICE\*. — Dès demain!

HECTOR. — Et bon voyage!

MAUVE. — Au galop!

THIBAUT. — Je leur souhaite même d'y vivre très heureux... Je ne demande pas la mort du sémite. Je ne veux que son exode. Il ne m'inspire pas de haine. Il m'inspire... du dégoût... Oui, un dégoût instinctif, invincible.

MORICE. — De l'horreur!

GILBERT. — Plus que de l'horreur!

Marques nombreuses de dégoût.

GRÉGENOY. — Autre bizarrerie!... Je ne sors pas d'une mauvaise famille puisque c'est la tienne... Et ce dégoût, jamais je ne l'ai ressenti...

MAUVE. — Il n'y a pas de quoi vous vanter!

THIBAUT. — Mauve, je vous en prie!

MAUVE. — D'ailleurs, vous en raffolez des youpins!... On ne voit que vous à leurs dîners!

GRÉGENOY. — Mon cher Mauve, je ne lâche pas mes vieux camarades! Un principe! Et pourquoi me priverais-je de relations aimables et spirituelles... Seulement, vous vous trompez, on ne voit pas que moi chez les millionnaires israélites!... J'y rencontre quelques-uns de vos bons amis, de vos partisans, qui déposent soigneusement leur antisémitisme au vestiaire, je vous en répons!

THIBAUT. — Ceci n'est malheureusement que trop notoire... Quant à la répulsion dont vous faites si bon marché mon oncle, elle existe. Elle n'est pas imaginaire. Elle n'est pas niable. Je me prends en exemple. Mon père professe — ou du moins professait — la même indifférence que vous à la question de race. Avec plusieurs juifs il a entretenu, je crois, des relations fort amicales...

\* Cette réplique et les deux suivantes sont dites ensemble et dans un brouhaha de violentes approbations.

GRÉCENOY. — Très exact!.. Et, j'y pense! Justin Gutlieb fut, à une époque, de son intimité!... Tout un hiver, dans ce cercle même, ils ont pris la banque de part à demi...

THIBAUT. — Je l'ignorais. Je n'ai jamais vu Gutlieb à la maison. Mais, du temps que mon père habitait Paris, notre demeure n'était rien moins que fermée aux israélites. Quant à maman, quoique infiniment pieuse, ou plutôt à cause de sa piété profonde, elle n'admet pas l'antisémitisme. Eh bien, malgré mon éducation et malgré la tendre et puissante influence de ma mère, dès mes quinze ou seize ans, j'éprouvai pour Israël une répugnance qui s'est toujours étendue aux sangs mêlés, aux métis... Ainsi, mes cousins Villemart, parce qu'ils sont les fils d'une Louise de Bethelmann, je ne faisais que subir leur approche... Et, sous un vain prétexte, quelle délivrance ç'a été de me brouiller avec eux pour la vie!

SALLAZ. — Cela ne se discute pas... C'est un sentiment physique... Comme vous, Clar, je ne supporte pas leur contact...

MORICE. — Ni moi!

GILBERT. — Ni moi! Oh! la poignée de main juive!...

MAUVE. — Moi, je les sens!... Oui, oui, je les sens!... (Étonnement.) Par le nez!... (Hilarité.) Ne riez pas!... En voyage, s'il en monte un dans mon compartiment, tout de suite... (Il renifle.) N'est-ce pas, Hector?

HECTOR. — Papa, il vous est arrivé de vous tromper!...

MAUVE. — Une seule fois!... Sale affaire, du reste! Un Bourbon d'Espagne que j'ai pris pour un juif portugais...

Explosion de rires.

GRÉCENOY. — Et c'est au nom de ces tics que vous attisez la guerre civile?

THIBAUT. — Mon oncle, ne nous imputez pas à crime d'innocentes plaisanteries!... Nous combattons les juifs, non parce qu'ils nous déplaisent, mais parce qu'au sens le plus noble et le plus fort du mot ils nous gênent. Notre parti veut établir un gouvernement aristocratique et chrétien par qui soient réalisées les grandes réformes sociales. Mais cette France de nos vœux, de nos espoirs, de nos efforts, ne peut sortir que de l'unité morale absolue. Car toute société équitablement construite est harmonique. Mais cette France devra cultiver le renoncement comme la plus haute vertu. Car la religion repose sur le sacrifice. Mais cette

France limitera le pouvoir de l'argent. Car la justice lèse toujours des intérêts. Enfin, cette France, nous ne la ferons que le juif banni!

Enthousiasme général.

MAUVE\*. — Voilà!

GILBERT. — Et c'est toi qui le chasseras, Thibault.

THIBAUT. — Lui présent, pas d'unité!



THIBAUT. — ET, POUR L'HEURE, JE NE ME TRACE PAS D'AUTRE PROGRAMME

Le juif constitue un élément hétérogène. Pas de beauté! Le juif personnifie la hâte de gagner et la jouissance matérielle. Pas d'autre suprématie que celle du riche! Et, par surcroît, la richesse juive est mobilière, ne s'attache à aucun pays, ne prend racine dans aucun sol. Impossible de rien entreprendre tant que ces artisans de désordre et de dissolution camperont sur notre territoire... Aussi, criions-nous d'une seule voix:

\* Cette réplique et la suivante sont dites ensemble.

« A la porte, les étrangers! » Et, pour l'heure, je ne me trace pas d'autre programme.

Delire. Gilbert et Hector battent des mains. Et :

MORICE. — Superbe! Il est superbe!

Sallaz lui-même, sortant de sa réserve, vient serrer chaleureusement la main de Thibault.

GRÉGENOY. — Tu es très éloquent.

MAUVE. — Si éloquent que vous ne répandez plus!

GILBERT. — Tiens! Tiens!

GRÉGENOY, *non sans rudesse*. — Que répondre à un rêveur!... Vous vous promenez dans votre temps comme des somnambules... Vous êtes les moines de Byzance et Mahomet plante le drapeau rouge sur vos remparts. Mahomet pénètre dans la ville avec tous les Turcs de la Confédération générale du Travail.

Etonnement. Regards interrogateurs. Questions: « Mahomet?... — Qu'est-ce qu'il raconte?... » etc.

THIBAUT. — Cette armée-là ne s'avance pas contre nous. Nous ne repoussons pas les revendications ouvrières!

MORICE\*. — Pas le moins du monde!

GILBERT. — Nous en soutenons certaines!

GRÉGENOY. — Ah! bon... bien... très bien!... Le socialisme ne vous inquiète pas, lui?... Bien! bien!... Pauvres utopistes!... Mais, voilà l'ennemi! le seul!

MORICE\*\*. — Non! mais non!

GILBERT. — Connu, ce numéro-là!...

THIBAUT. — Je le conteste!

#### Protestations.

GRÉGENOY. — Tu contestes l'évidence! Tandis que le péril, le vrai péril en chair et en os, gagne, gagne, vous gâchez vos belles énergies à ces querelles pitoyables!... Il vous faut des têtes? Celles des juifs de la rue Royale? Demandez-les donc aux juifs de la Bourse du Travail! Les barons juifs vous importunent? Patience! Les « citoyens » juifs — et les autres — vous en débarrasseront!... Patience! patience!... Nos banquiers, on les pendra aux balcons de leurs hôtels. Par exemple, mes chers messieurs, on

\* Cette réplique et la suivante sont dites ensemble.

\*\* Cette réplique et les deux suivantes sont dites ensemble.

vous pendra le même soir!... Ah! oui... Et le plus malheureux, c'est que si j'y suis encore, on me pendra aussi! Voilà ce qui me taquine!... Quant à la force juive, montrez-la-moi!... Les juifs, dans la mêlée actuelle, ils sont répartis, divisés, ils ne comptent pas!... Et nous, l'aristocratie, nous ne comptons pas davantage!

GILBERT\*. — Oh!

HECTOR. — Charmant!

MORICE. — Merci!

THIBAUT. — Mon oncle, vous ne prononcez que des paroles d'erreur et qui me peinent, qui me blessent!... L'aristocratie de naissance a gardé à peu près intact son prestige séculaire!... Purgeons-la des intrus et vous assisterez à une renaissance magnifique!

MORICE. — Certes!

GRÉGENOY. — Le plus fort, c'est qu'il le croit!... Tiens, tu me rappelles mon pauvre père!...

MAUVE. — Un brave homme, sans doute!

GRÉGENOY. — Un excellent homme! Légitimiste enragé et gentilhomme à tous crins!... Lui, non plus, ne se résignait pas!... Et, naturellement, il cheminait de déception en déception. Alors, comme il faut que quelqu'un porte le poids de nos chagrins et qu'on n'avait pas encore inventé les juifs, il s'en est toujours pris à Louis-Philippe, aux doctrinaires, à M. Guizot, à cette crapule de Guizot qui avait dit à la tribune: « Enrichissez-vous! » Mes enfants, vous cédez à la même humeur!... Vous cherchez le mal dont nous mourons, alors que, depuis longtemps, nous sommes morts!

#### Protestations. Indignations.

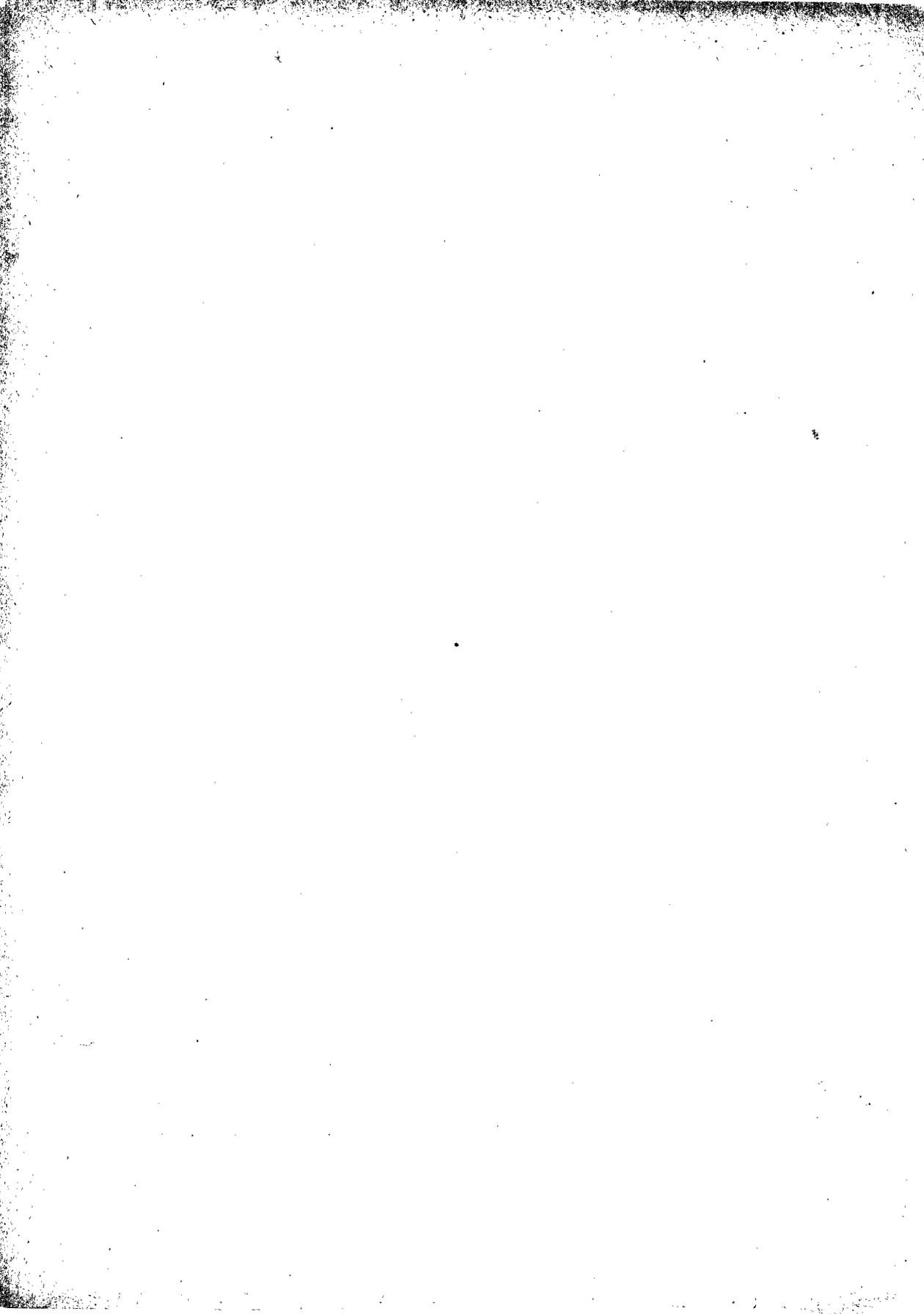
MAUVE. — Et c'est un noble qui s'exprime pareillement!

GRÉGENOY. — Je suis un noble pour mon maître d'hôtel!... (*Nouvelle indignation. Gilbert quitte la pièce en gesticulant.*) Dans la bataille sociale, je me réclame d'une classe authentique! Je m'appelle un bourgeois! car il n'existe plus que deux états, que deux ordres, que deux adversaires: la bourgeoisie et le prolétariat, ou, si vous préférez, le capital et le travail, ou encore, les exploités et les affamés, ou plutôt, les gens propres et les Jean foutre!... Moi, je marche avec les premiers et Dieu me garde d'amoindrir notre force, de taper sur des

\* Cette réplique et les trois suivantes sont dites ensemble.



THIBAUT. — CECI,  
J'ESPÈRE, SUFFIRA.



alliés naturels!... Je ne rêve que l'union en vue de défendre nos derniers avantages, nos biens, notre vie, et de retarder, s'il se peut, le règne des voyous!

THIBAUT. — Nous ne nous accorderons jamais.

GRÉGENOY. — Je le déplore.

THIBAUT. — Excusez-moi, mais, à des hommes de bonne volonté, vous parlez le langage d'un pur égoïste!

GRÉGENOY. — Je parle à des visionnaires un langage de raison!

GILBERT, qui reparait à la porte du fond. — Eh!... Gutlieb a fini ses lettres... Il se lève!

GRÉGENOY. — Salut! Je veux m'épargner de prendre parti contre toi, contre ta famille!

Il sort. Chacun s'est levé.

THIBAUT. — Encore un coup, chers amis, je vous demande en grâce de demeurer impassibles!

Acquiescement unanime. Un silence.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, moins GRÉGENOY, plus GUTLIEB

Gutlieb, qui vient de la porte de gauche et qui va vers la porte-tambour, marche à petits pas pressés. Il détourne les yeux et, en manière de salut, touche son chapeau. Lorsque Gutlieb a traversé la moitié de la scène, Thibault fait un pas, se place devant lui, et prononce :

THIBAUT. — S'il vous plaît, monsieur!

GUTLIEB, qui a tressailli et qui s'est arrêté. — Monsieur...

THIBAUT. — Je suis le prince de Clar.

GUTLIEB, dont la voix tremble. — Je le sais... je veux dire que je vous reconnais, prince... Enfin, je vous connais de vue...

THIBAUT. — Monsieur, c'est un devoir impérieux, imprévu, qui me force, aujourd'hui, de vous adresser la parole pour la première et pour la dernière fois.

GUTLIEB. — Je suis à vos ordres. Voulez-vous que nous entrions...

Il a esquissé un geste vers la porte de gauche.

THIBAUT, interrompant. — Inutile. Ces messieurs ne me gênent pas. Tout au contraire! (Une courte pause, puis, posément, nettement, lentement :) Monsieur Gutlieb,

nous sommes à la rue Royale un grand nombre qui nous sentirions outragés dans nos consciences de chrétiens et de Français si votre nom continue à s'inscrire sur l'annuaire du club.

GUTLIEB. — Mais...

THIBAUT, sur le même ton. — Je suis sûr que vous ne voudrez pas infliger à mes camarades, à moi-même, un voisinage intolérable et que vous tiendrez à me remettre, sur-le-champ, votre démission. Je l'attends.

GUTLIEB. — Prince... vous ne me demandez pas sérieusement de...

THIBAUT. — Très sérieusement.

GUTLIEB, qui parle bas et fébrilement. — Non! non!... vous n'avez pas réfléchi!... Prince, c'est inadmissible, c'est insensé, c'est...

THIBAUT. — Pourquoi? Il vous est facile de rebrousser chemin, de vous rasseoir à la table que vous venez de quitter et d'écrire deux ou trois lignes au président.

GUTLIEB. — Encore une fois, cette prétention est extravagante... Vous ne pouvez pas agir de sang-froid!... Je n'aperçois même pas le motif de pareille conduite...

THIBAUT. — Vous me jugeriez un peu simple si je relatais devant vous l'offense dont nous voulons justice.

GUTLIEB, même jeu. — En tout cas, prince, j'appartiens au cercle depuis plus de trente ans et personne n'a le droit...

THIBAUT. — Oh! monsieur, de grâce!... Je n'ouvrirai pas un débat sur la question!...

GUTLIEB. — Moi non plus, prince, et je...

THIBAUT. — Alors, finissons! Et, d'abord, regardez-moi en face!

GUTLIEB, qui se redresse à ces mots, mais dont le regard se détourne encore. — Enfin, monsieur...

THIBAUT. — Si, si! regardez-moi en face! Parlons-nous, les yeux dans les yeux, comme il convient à deux hommes! (Le regard de Gutlieb obéit et plongera jusqu'à la fin de la scène dans les yeux de Thibault.) Là!

GUTLIEB, d'un ton ferme. — Prince, considérez mon âge, votre âge, et ne poursuivez pas... Laissez-moi passer!

THIBAUT. — Pas avant que vous m'ayez répondu.

GUTLIEB. — Je ne ferai aucune réponse. Je veux passer.

THIBAUT. — Il me faut donc vous indiquer la conséquence de ce refus. Je vous ai dit que votre nom à côté du mien m'était une insulte. Si vous ne démissionnez pas,

nous réglerons cette affaire sur le terrain.

GUTLIEB. — Je ne me battraï pas avec vous. Laissez-moi passer.

THIBAUT. — Votre patience rend ma tâche particulièrement pénible, mais je n'y faillirai point. Si vous ne démissionnez pas, je vous contraindrai à vous battre.

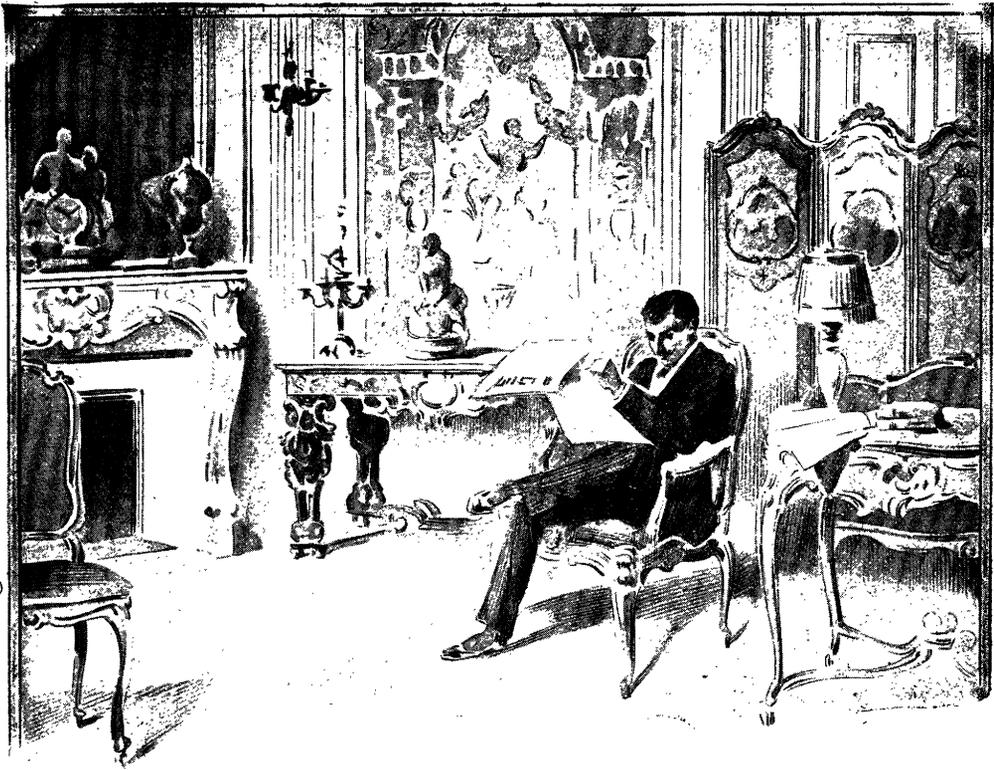
GUTLIEB, d'une voix profonde. — Je vous supplie de me laisser passer.

THIBAUT. — C'est votre dernier mot? Ceci, j'espère, suffira. (Du bout de sa canne, il jette par terre le chapeau de Gutlieb qui ne fait qu'un mouvement de la

tête en arrière et qui ne bouge pas autrement. Thibault, après cette provocation, a jeté sa canne sur un meuble et les deux hommes, immobiles, demeurent en face l'un de l'autre. Un silence.) C'est tout? (Un silence.) Messieurs, vous êtes témoins...

Par la porte du fond, il pénètre dans les salons du club et ses amis le suivent. Lorsque Gutlieb est seul, il semble revenir à lui. Il se baisse, ramasse son chapeau, le brosse machinalement et le replace sur la tête. Puis, pensif, très lentement cette fois, plus voûté encore, écrasé, il se dirige vers la sortie.





MAUVE LIT LES JOURNAUX

## ACTE DEUXIÈME

---

*A l'hôtel de la duchesse de Croucy. Un salon. A gauche, dans un pan coupé, des marches dont la plus haute est très large et forme patier, conduisant à une vaste porte à deux battants qui, au début de l'acte, est ouverte sur un large couloir orné de tapisseries. Au fond du salon, deux hautes fenêtres laissent voir les cimes des arbres du jardin. A droite, une autre grande porte qui est de plain-pied.*

### SCÈNE PREMIÈRE

---

MAUVE, GRÉGENOY, UN VALET DE  
PIED

Au lever du rideau, Mauve est assis à gauche de la scène. Il lit les journaux. Au bout de quelques secondes, un valet de pied introduit Grégenoy, par la porte de droite.

GRÉGENOY, en apercevant Mauve, s'ar-

rête et dit au valet de pied. — La duchesse est bien à la maison?

LE VALET DE PIED. — Oui, oui, monsieur le comte, madame la duchesse est là-haut, dans le boudoir, avec monsieur l'abbé de Silvian. Mais, pendant les visites du père, je ne dois les déranger sous aucun prétexte.

GRÉGENOY. — Très bien. J'attendrai.

---

## SCÈNE II

GREGENOY, MAUVE

GRÉGENOY. — Bonjour, Mauve.

Il fait, de loin, un petit geste de la main.

MAUVE, sans chaleur, et de sa place. —  
Bonjour, Grégenoy.

Il reprend sa lecture. Un temps.

GRÉGENOY. — Oh! voici un accueil glacé!  
(*Mauve relève les yeux.*) Il semble à craindre que notre camaraderie ne meure bientôt de froid! Je le déplorerai. Mais rien ne pourra rien, contre ma façon de vivre et de sentir. Cela déclaré, mon cher Mauve, j'espère que vous ne me refuserez pas les nouvelles. Ce n'est pas, vous le devinez, une vulgaire curiosité qui me rend impatient.

MAUVE. — Que souhaitez-vous donc apprendre?

GRÉGENOY. — Ce qui s'est passé depuis hier.

MAUVE. — N'avez-vous pas lu les journaux?

GRÉGENOY. — Mais si! J'ai lu une petite note. Je suppose même qu'elle émanait de Thibault ou de ses amis.

MAUVE. — En effet.

GRÉGENOY. — Je ne me serais pas expliqué que les feuilles, sans votre aide, fussent informées, sur l'heure, d'un incident au cercle.

MAUVE. — C'est nous qui avons porté l'écho, cette nuit, aux principales rédactions. Il entre dans les vues de Thibault de donner à cette affaire la plus éclatante publicité. Vous le savez, d'ailleurs.

GRÉGENOY. — Je le sais. Je sais aussi, et je m'en attriste, qu'après mon départ du club, Thibault s'est livré, sur Justin Gutlieb, à une voie de fait...

MAUVE. — Bien légère...

GRÉGENOY. — C'est le geste qui ne me paraît pas très beau.

MAUVE. — Nous différons radicalement d'opinion.

GRÉGENOY. — Tant pis!

MAUVE. — Tant pis pour vous! Car vous vous trouvez en désaccord avec tous les hommes de cœur! Dès midi, il était tombé sur la table de Thibault tant de félicitations, qu'elles doivent parvenir en avalanche avant la fin du jour.

GRÉGENOY. — Oui... Et Gutlieb, donne-t-il le signe de vie?

MAUVE. — Quoi! Vous n'êtes pas au courant?

GRÉGENOY. — Non.

MAUVE. — Ce cher ami ne vous aurait pas consulté?

GRÉGENOY. — Je vous répète que j'ignore toutes choses.

MAUVE. — Eh bien, Gutlieb se bat... C'est son copain Vertimpresz qui nous l'a appris chez Durand, à déjeuner... Gutlieb a choisi ses témoins...

GRÉGENOY. — Ah!... Qui sont?

MAUVE. — André de Houve naturellement, et un lieutenant-colonel Jarrot, que l'on attend, que l'on fait venir tout exprès de Reims! quelque solide franc-maçon, j'imagine!... Quelque fabricant de fiches!

GRÉGENOY. — Je ne le connais pas... J'entends le nom pour la première fois... Bien entendu, vous cachez à ma cousine, si impressionnable, ce duel en perspective?

MAUVE. — Pardon! Je viens de l'avertir... Ne fallait-il pas devancer quelque indiscretion, quelque interview dans les journaux de six heures?

GRÉGENOY. — C'est vrai.

MAUVE. — Thibault, que les rendez-vous politiques ne lâcheront pas avant le soir, m'a dépêché auprès de la duchesse. Ce matin, il avait guetté le réveil de sa maman afin qu'elle apprît, sans choc, l'altercation de la veille. Mais le seul mot de duel terrifie l'immense piété de M<sup>me</sup> de Croucy.

GRÉGENOY. — Pourtant, mon jeune cousin s'est battu déjà!

MAUVE. — Deux fois.

GRÉGENOY. — L'an dernier, il faillit même envoyer son adversaire *ad patres*... J'ai, je m'en souviens, lu la nouvelle à Londres...

MAUVE. — En effet, Thibault servit au nommé Philippe un assez formidable coup d'épée... Mais la duchesse n'apprit la rencontre que le lendemain.

GRÉGENOY, ironique. — Ah! bon! son fils avait eu le temps de se confesser!... Oui, oui, oui!...

MAUVE, sèchement. — J'en doute! Sans ferme repentir. Thibault n'est pas homme à demander l'absolution.

GRÉGENOY. — Au reste, j'aurais tort de railler la religion d'Agnès. Je n'oublie pas l'enfer noblement supporté de sa vie conjugale... Enfin, de quelle sorte a-t-elle accueilli l'annonce que Gutlieb relevait le gant?

MAUVE. — Dans une affliction cruelle. Je

n'étais pas fâché que le père de Silvian arrivât, presque sur mes talons, et emmenât sa pénitente. Elle m'a demandé d'attendre, ici, la fin de leur entretien; mais à deux heures et demie, mon client compte sur moi... (Il regarde sa montre.) Oh! je ne peux demeurer plus longtemps!..

GRÉGENOY. — Vous secondez Thibault?

MAUVE, qui a pris son chapeau. — Avec Giscourt de Jouvins.

GRÉGENOY. — Je suppose que Gutlieb réclamera l'épée.

MAUVE. — Sûrement. Au pistolet, il est mort avant le feu. Je tiens Clar pour notre meilleur du moment. D'ailleurs, une épée à la main, il offre quelques inconvénients aussi!.. Consultez M. Philippe!.. Ah! si nos grands duellistes ressemblaient tous à Thibault, on verrait souvent des combats mortels!.. Mais les champions tremblent qu'une égratignure n'endommage leur réputation, et ils n'osent pas tirer au corps!.. (Tristement.) Aussi ils ne blessent jamais dangereusement.

GRÉGENOY. — C'est regrettable!.. Ecoutez... on parle... Ma cousine revient...

MAUVE. — Vous lui présenterez mes excuses, je vous en prie... Adieu.

GRÉGENOY. — Adieu.

Mauve sort par la droite. Agnès et le père de Silvian paraissent sur les marches.

GRÉGENOY. — Je t'ai vue à l'heure de difficultés autrement terribles, et si vaillante, si calme!..

LE PÈRE DE SILVIAN, intervenant. — Cher monsieur, c'est dans l'admirable foi qui l'a soutenue à travers ces difficultés que votre cousine puise, aujourd'hui, ses raisons de souffrir.

GRÉGENOY. — J'entends!.. J'entends!.. Et moi-même, pour des motifs qui ne sont pas les vôtres tout à fait, je réprovoie la conduite de Thibault... Mais, par bonheur, il ne court pas le moindre péril!

LE PÈRE DE SILVAIN. — Nous l'espérons. Pourtant, la duchesse ne saurait envisager sans effroi l'action qui se prépare et qui offenserait Dieu si gravement!.. Madame, je vous quitte. Au revoir, monsieur de Grégenoy.

GRÉGENOY. — Au revoir, mon père.

AGNÈS, qui reconduit le père. — Vous reviendrez?

LE PÈRE DE SILVIAN. — Avant le soir.

AGNÈS. — Sûrement.

LE PÈRE DE SILVIAN. — Je vous le promets. (Ils ont gagné la droite. Plus bas :) Soyez la femme forte.

AGNÈS. — Je veux me souvenir de tous vos conseils.

LE PÈRE DE SILVIAN. — Je prierai pour ma sœur éprouvée.

### SCÈNE III

AGNES, LE PERE DE SILVIAN,  
GRÉGENOY

GRÉGENOY. — Bonjour!.. Bonjour, Agnès!

AGNÈS. — Jean!

GRÉGENOY. — Ton cousin Jean en chair et en os!.. Et que tu n'attendais guère, je vois. (Il baise la main d'Agnès.) Je remplace Mauve qu'un engagement a forcé de partir... Mon père...

LE PÈRE DE SILVIAN. — Bonjour, cher monsieur.

Poignée de main.

GRÉGENOY. — Mais Agnès, quelle pauvre figure!.. Oh!..

AGNÈS. — Oui!..

Et son geste veut dire : J'ai de la peine.

### SCÈNE IV

AGNES, GREGENOY, un moment, UN  
VALET DE PIED

GRÉGENOY. — En vérité, cet excellent jésuite le prend un peu solennellement!.. Je le croyais plus... libéral!.. Il m'étonne!.. Moi, qui suis un vieil athée, je répète à la maman qu'aucun danger, si petit soit-il, ne menace Thibault!.. A côté de lui, son adversaire n'existe pas!..

AGNÈS. — Jean... si mon fils tue cet homme!

GRÉGENOY. — Ah! c'est une autre question!

AGNÈS. — J'ai si peur, Jean!.. J'ai voulu, ce matin, entendre de Thibault qu'il épargnerait son ennemi... J'ai réclamé l'assurance d'un combat... indulgent... Je n'ai obtenu que des réponses de gêne... aucune promesse... J'ai peur!

GRÉGENOY. — Moi aussi.

AGNÈS, *impressionnée*. — Ah!

GRÉGENOY. — Oui. Au club, les propos de notre jeune homme m'ont donné un peu froid...

AGNÈS. — Ah!

GRÉGENOY. — Ma visite a cet objet, surtout, de te prévenir. Ce serait une vilaine chose, vraiment... Ce Gutlieb, il a commis une grosse bêtise!... C'est entendu!... Que diable allait-il faire dans une ligue anticléricale?... Naissance oblige!... Ces gens-là possèdent le génie de la gaffe!... Mais je ne regarde pas Justin Gutlieb comme un mauvais homme!... Oh! non... Je l'ai connu très, très agréable... Au fait, c'était un camarade de ton mari...

AGNÈS. — Jean, ne peux-tu rien?

GRÉGENOY. — Moi?

AGNÈS. — Sur mon Thibault?... Sauve-le de ce grand péché.

GRÉGENOY. — Le moyen? Hier, j'ai tout élevé, tenté, contre son algarade!... Il ne te l'a pas dit? (*Agnès fait signe que si.*) Alors?... Mais le père?... le père de Silvian!... Il passe pour si fort... il est le directeur de conscience de Thibault.

AGNÈS. — Il ne l'est plus... Hélas! depuis quatre ans, Thibault ne veut plus d'un directeur... Il se confesse à un vicaire de la paroisse qui ne contrarie pas ses sentiments politiques.

GRÉGENOY. — D'ailleurs, aucun secours ne vaudra ta parole... Insiste!... Vous vous chérissez, cet enfant te vénère...

AGNÈS. — Oui, nous sommes tendrement attachés l'un à l'autre, mais, regarde, ai-je pu, autrefois, détourner mon fils de cette campagne de violence, que ma religion réprouve? Hélas! les convictions de Thibault ne se soumettent jamais!... Tu n'imagines pas leur force!...

GRÉGENOY. — Si fait!... L'étrange garçon! Aimable et inflexible... un sectaire...

Paraît le valet de pied.

LE VALET DE PIED. — La personne que madame la duchesse attend est au boudoir.

AGNÈS, *troublée*. — Ah!... Bien... Quand je sonnerai, vous prierez cette personne de descendre.

LE VALET DE PIED. — Oui, madame la duchesse.

Il sort.

AGNÈS. — Je te demande pardon... Un rendez-vous.

GRÉGENOY. — Je me sauve. Agnès, tourmente Thibault!... Il faut le harceler!

AGNÈS. — Oui... Au revoir, Jean.

GRÉGENOY. — Au revoir.

Il baise la main d'Agnès et sort. Agnès va sonner, puis elle attend. Une terrible émotion se marque sur ses traits. Au bout de quelques secondes, Gutlieb paraît. Il est en tenue de visite et tient son chapeau à la main. Il descend les marches, suivi du valet de pied.

## SCÈNE V

AGNES, GUTLIEB; au début, LE VALET DE PIED

GUTLIEB, *s'inclinant profondément*. — Bonjour, madame la duchesse.

AGNÈS, *se forçant à un pâle sourire, mais d'une voix chavirée*. — Bonjour, monsieur. (*Au valet de pied.*) Louis, fermez cette porte. (*Le valet de pied ferme les deux battants de la porte surélevée. Cependant, la duchesse et Gutlieb demeurent à quelques pas l'un de l'autre, silencieux, immobiles. Le valet de pied se retire par la droite. Après un silence encore.*) Merci...

GUTLIEB. — Mais, madame...

AGNÈS. — Oui, merci!... Vous êtes très bon d'être venu...

GUTLIEB. — Quoi de plus naturel!

AGNÈS. — Très bon... J'appelle à moi de meilleurs mots de gratitude... Mais... (*Un silence.*) Justin, il ne faut pas envoyer vos témoins à Thibault!

GUTLIEB. — Oh! vous prétendez là, madame, au grand impossible!

AGNÈS, *vivement*. — Mais le père m'a dit... enfin, n'avez-vous pas dit au père de Silvian qu'en aucun cas ces messieurs ne feraient leur démarche avant cinq heures?...

GUTLIEB. — En effet. Un de mes amis, un officier dont je désire particulièrement qu'il m'assiste, ne peut arriver à Paris plus tôt.

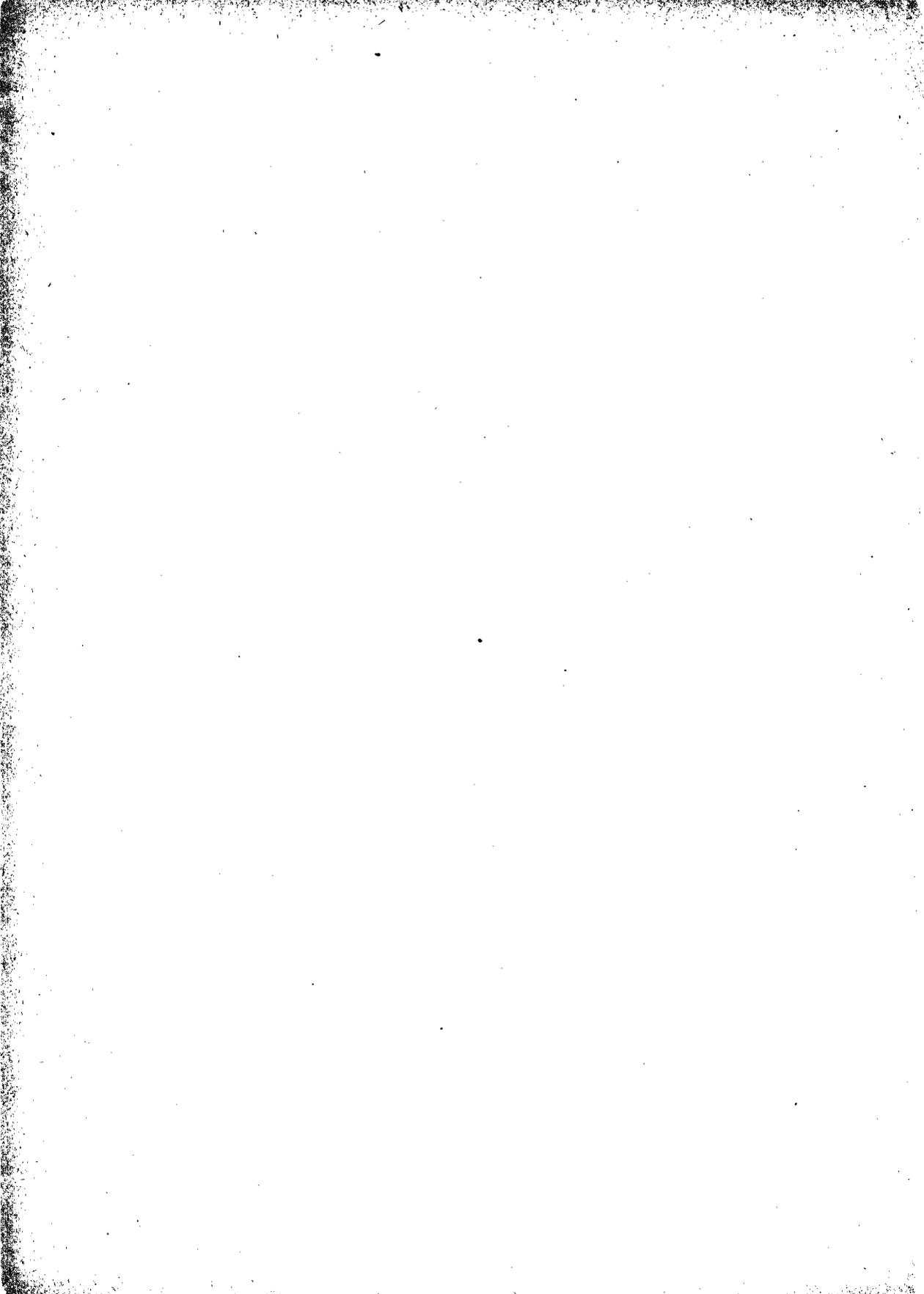
AGNÈS. — Justin, n'envoyez pas vos témoins!... Mais si vous les envoyez, c'est sans rémission un duel!... Comprenez-vous?... Un duel!...

GUTLIEB. — A moins que le prince n'exprime son regret public, profond, de...

AGNÈS. — Non, non!... Ecoutez-moi!... Je vous supplie de m'écouter!... J'ai recueilli des propos... Et j'ai raisonné... Je ne juge pas mal la situation... Non, ne secouez pas



GUTLIEB. — VOUS NE M'IMPOSEREZ.  
PLUS SILENCE !



la tête!... Ecoutez!... Vous pouvez si bien adopter une attitude plus digne, plus noble, traîner Thibault en jeune homme, mépriser l'agression de cette nuit... si bien!... Demande-t-on raison à un gamin?... Mais je vous jure que la différence d'âge ne vous permet pas de...

GUTLIEB. — Souffrez, madame, que je vous interrompe... J'ai cinquante-quatre ans, je ne suis ni malade, ni infirme; de temps à autre, on me voit à ma salle d'armes...

AGNÈS. — Qu'importe! Thibault s'est mal conduit. Tout le monde vous approuvera!

GUTLIEB. — Erreur, madame. Tout le monde me chargera. J'appartiens à une race surveillée, dénigrée...

AGNÈS, *s'exaltant*. — Cette rencontre est impossible!... impossible!... Voilà le grand impossible!... Oh! oh!... réfléchissez...

GUTLIEB. — Madame... j'ai réfléchi. Depuis que ce coup de canne a fait rouler mon chapeau, croyez que j'ai attentivement réfléchi. Et je suis fixé! Je n'ai qu'à me battre.

AGNÈS. — A quoi voulez-vous me réduire? A me dresser sur le terrain, entre vous deux?

GUTLIEB. — Votre conseiller, le père de Silvian, saura vous retenir. Vous ne commettrez pas cette extravagance.

AGNÈS. — Ne commettez pas un crime, une abomination.

GUTLIEB. — Je ne suis pas le provocateur.

AGNÈS. — Il ne savait pas, lui, le pauvre petit!

GUTLIEB. — Personne ne sait... moi-même, je ne sais plus... Je ne sais plus qu'une chose : si je ne veux pas sortir de la rue Royale par une petite porte honteuse...

AGNÈS, *l'interrompant et avec un emportement qui grandit*. — La rue Royale! Bien sûr!... J'aurais dû me souvenir... la rue Royale! Cela! encore cela! Les mêmes paroles après vingt-trois ans!... Tant de catastrophes, de luttes, de fracas, de brouilles, de bravades vous aurait laissé pareillement asservi! La rue Royale!... Ah! le monde ne soupçonne pas comme, sous votre air d'ennemi, vous l'idolâtrez toujours. Quelle misère! Si l'aventure ne menaçait de me rendre folle, j'en rirais...

GUTLIEB. — Vous ne m'avez pas compris!

AGNÈS. — Mais si!... mais si!... C'est votre crainte, votre respect, votre amour du monde, c'est votre snobisme qui vont jeter face à face, les armes à la main, un père et un fils!

GUTLIEB, *sévèrement*. — Madame, je n'ai qu'un fils. Il s'appelle Jacques Gutlieb. De quel droit disqualifierais-je le nom qu'il porte? Et comment osez-vous m'en donner le conseil?

AGNÈS, *après un silence*. — Bien... c'est très bien!... (*Un silence*.) Puisque vous n'avez pas conçu le monstrueux de ce corps à corps, je renonce à l'entreprise de vous émouvoir. Il me reste un office à remplir plus pratique... Et puis, nous nous séparons. Je vous préviens que Thibault ne vise qu'à tuer son adversaire. Le renseignement est formel. Faites-en votre profit!

GUTLIEB. — Vous ne m'apprenez rien. Je ne supposais pas que le prince se constituât le justicier, le porte-glaive, pour n'infliger qu'une piqûre... Non, non!... Il me condamne à la peine capitale!... Heureusement, il n'est pas si facile que vous vous l'imaginez de donner la mort.

AGNÈS. — Prenez garde!... Ne négligez pas l'avertissement d'une créature douloureuse, abîmée, mais consciente!... Très consciente!... Thibault se moque de sa vie... Plus durement qu'il n'a couru, l'an dernier, sur ce Philippe, il courra sur vous qu'il exècre et... Mais c'est assez!... Les mots, seuls, semblent trop affreux... Arrêtons-nous!... Vous verrez s'il vous convient d'éviter ce parricide...

GUTLIEB. — S'il me convient, plutôt, de vous éviter le risque de remords hideux, une heure de la plus hideuse angoisse!... N'est-ce pas?

AGNÈS. — Oui!

GUTLIEB. — Oui!... Mais le prix que coûtera votre soulagement, il vous importe peu!... Vous avez d'autre soucis!... Que je perde la considération des miens, le salut des passants, le droit de me montrer, que ma reculade fasse crier haro sur tous les juifs, puisque, toujours, cruellement, l'on nous rend solidaires... eh bien... eh bien, tant pis!... N'ai-je pas, une fois déjà, manqué mourir de votre humilité, de votre piété, de vos scrupules?

AGNÈS. — Je vous en prie...

GUTLIEB. — Ne suis-je pas sur terre pour payer votre place là-haut, le repos de votre âme!...

AGNÈS. — Je vous en prie!

GUTLIEB, *avec une sombre insistance*. — C'est vous, à travers toutes ces années, qui êtes demeurée la même, la femme évangélique, implacable de nos déchirants derniers jours!

AGNÈS. — Il suffit! Ne poursuivez pas!...

GUTLIEB. — Oui!... Pardon!... Excusez ce mouvement. J'en conçois l'absurdité. Pardon!... Madame, vous me signaliez un danger de mort. Voici ma réponse. Hélas! je ne ressemble pas à mon offenseur!... Moi, je tiens à ma peau. J'y tiens... sérieusement... Car je ne me leurre pas d'espoirs d'outre-tombe et le néant me fait horreur. Enfin, ça ne m'amuse pas de me battre!... Pourtant, le fer croisé, je me conduirai bien... très bien... Je me porte garant de moi-même. Je ne suis pas un lâche, madame!

AGNÈS. — Quand ai-je prétendu...?

GUTLIEB. — Oh! le beau geste me fera toujours défaut... Au club, sous l'outrage, j'ai dû paraître petit, humble... Après, trop tard, je m'en suis accusé... A la vérité, j'avais quelque raison de trouble... Et puis, et puis, je le répète sans rougir, le panache n'est pas mon affaire... J'aime la vie, la vraie vie, — celle-ci, et je n'aime pas le risque de la perdre... Mais aujourd'hui, l'instinct lui-même de la conservation, un instinct bien compris me rend téméraire... J'ai reconnu que, si je veux continuer d'être socialement, je dois courir la chance de ne plus être du tout... Il est utile que je sois brave. Il est indispensable que je sois brave. Il est de mon intérêt d'être brave! Cette considération-là me fera aussi ferme sur le pré que le plus ferme de vos héros!

AGNÈS. — Vous goûtez, comme un noir plaisir, une consolation féroce à m'enfoncer dans mon épouvante... C'est méchant! c'est mal!... Je ne suis qu'une pauvre femme à l'agonie et qui vous implore...

Elle pleure.

GUTLIEB. — Oui, oui... vous avez raison... Je me sens pour vous mauvais, âcre... Pourtant, ce matin, sur la nuit lugubre, votre appel avait raisonné en moi, immensément... Et je prévoyais la visite du prêtre... que dans ce désastre vous m'appelleriez à la rescousse!... N'importe... Tandis que votre confesseur me délivrait le message, des choses et des choses d'autrefois s'échappaient de leur oubli, grimpaient, faisaient un grand bruit dans ma tête... A la perspective de vous revoir, un tremblement m'a pris que j'ai dompté avec peine... C'est ridicule! C'est ainsi!... Mais, dès cette porte, aux premiers sons de la voix qui est si belle, que j'ai tant chérie, qui n'a pas changé, une vague d'amertume a passé sur mon émotion. Je vous ai regardée à la dérobée, je me suis dit : « Voilà celle qui a marqué ma vie... voilà

mon unique amour... cette incomparable maîtresse... »

AGNÈS. — Pitié!... Ne soyez pas infâme!... Taisez-vous...

GUTLIEB, en homme qui, soudain, laisse éclater terriblement la douleur de toute sa vie. — Je ne me tairai pas! Vous ne m'imposerez plus silence! Je l'ai bien gagné mon droit à notre passé!... Oui, je me suis dit : « Voilà cette Agnès!... Sur elle, sur sa beauté, les années sont descendues, une à une... Je distingue leur trace. Et je distingue encore, comme au loin, ma folie, ma reine, dont la seule approche me faisait pâle à me dénoncer... Moi parti, moi immolé, longtemps, elle garda sa splendeur... Et je n'étais plus là!... Mais personne n'était là!... (Avec presque un regret.) Car, elle ne m'a même pas trahi!... Elle, qui vivait d'amour, elle est entrée librement dans la mort de ne plus aimer... En ânonnements et en agenouillements, elle a gâché sa vingthuitième année, puis sa vingt-neuvième année!... Elle a gâché la trentaine éblouissante... elle a gâché le merveilleux épanouissement qui succéda... Elle a gâché ses chers petits gestes, ses caresses, sa grâce, elle a gâché la tendresse passionnée de son cœur, son corps, sa fougue, cet admirable don de se donner... Elle a gâché, gâché! gâché!... Quelle démente! Quelle meurtre!... » Agnès, il était écrit qu'après tant de révoltes, vous me souffleriez une révolte plus furieuse!... Je souhaite, à cette minute, que ce Thibault, notre fils, mon fils, me tue demain, pour châtier votre forfait imbécile, cet attentat contre la nature, qu'il me tue pour me venger de vous!

Une quinte de toux le jette dans un fauteuil. Agnès est assise déjà. Un grand silence d'accablement.

AGNÈS. — Que n'êtes-vous resté sourd à mon appel! Le refus de venir eût été plus généreux tant de fois, que cet empressément à m'achever ainsi... Partez, maintenant! Laissez-moi... Votre vue m'ôte le pauvre reste de mes forces, jusqu'au frêle petit espoir qui me soutiendrait... Laissez-moi!... (Gutlieb s'est levé.) Ainsi, je n'ai rien emporté? Je n'ai pas éveillé en vous un effroi, une hésitation, une conscience? Vous ne me prêterez pas le plus léger secours? Vous montrerez, demain, cet indigne courage?

GUTLIEB. — Demain, je défendrai mon existence!

AGNÈS, *violente*. — Vous ne vous battez pas!... Je suis chrétienne, et Thibault est mon fils... Une mère livre-t-elle à la colère de Dieu son enfant innocent? Je veux garder sur moi, pour moi, tout le péché de sa naissance!... Vous ne vous battez pas!... Oh! qu'inventer?... Mais je serais trop stupide d'attendre même un conseil!... Au fond de vous-même, vous riez!... N'est-ce pas, vous êtes un ennemi?...

GUTLIEB. — Je suis un homme qui a souffert... beaucoup souffert... On ne se figure pas!... Ah! les pauvres animaux que nous faisons!... Petit à petit, je me suis accoutumé, tanné... tassé... C'est le mot! tassé!... J'occupe moins de place... Si un accident ne m'arrête pas en chemin, je deviendrai vite un petit vieux... Mon cœur est déjà si vieux, si vieux... Rien ne le touche plus, madame... Voyez-vous, j'ai trop souffert...

AGNÈS. — Et moi!... Vous n'entendez pas l'aveu de luttas, de larmes, de râles... Je ne me raconte pas... Mais, lorsqu'en une minute, je me suis reprise à jamais, que j'ai éteint... oui, la flamme de ma vie, croyez que je ne me montrerais pas implacable envers vous seul...

GUTLIEB. — Oh! c'est bien différent!... Vous vous êtes infligé un supplice volontaire, en vue d'avantages, de gagner le paradis!... Et puis vous gardiez votre fils, qui est mon fils aussi, et que vous m'avez pris, volé!... Je n'ai pu le revoir que la main levée sur moi!...

AGNÈS. — Que vous importe, puisque vous tirez une gloire hargneuse de l'affronter en duel!... Ne devenez pas hypocrite!... Ne masquez pas maintenant votre aversion pour Thibault!...

GUTLIEB. — Vous vous trompez... Thibault... Thibault, j'aurais pu l'aimer... oui... Et souvenez-vous!... J'aime fort, quand j'aime... Oh! j'aurais pu l'aimer prodigieusement!... De l'aversion!... C'est l'autre qui m'en inspirerait... C'est le fils qui porte mon nom!... Je lui en veux, à celui-là... sourdement, méchamment... Il est l'enfant de ma rancœur!... Thibault... le petit Thibault... mais, tenez, parfois... (*Mouvement d'Agnès. Gutlieb se ressaisit.*) Seulement, tout cela est fini, fini... oublié, desséché... Plus rien ne demeure... Il ne demeure que cet incident au club... Un prince catholique a souffleté un banquier juif... Et à présent, coûte que coûte, il faut que le juif marche!...

AGNÈS. — Je suis une malheureuse!...

GUTLIEB. — Que n'intimez-vous, que n'imposez-vous votre volonté pacifique à monsieur de Clar?

AGNÈS. — A l'héritier de votre pouvoir d'inclémence, à cette force que vous avez déchaînée en traquant nos pauvres religieux!...

GUTLIEB, *redressé*. — Ceux-là!...

AGNÈS. — Ceux-là ne vous ont rien fait!

GUTLIEB. — Tous les prêtres m'ont fait la même chose!...

AGNÈS. — Et quoi?

GUTLIEB. — Quoi! (*Un ricanement. Un silence.*) Quoi? Ceci. Un jour, peu de jours après ma disgrâce, titubant de détresse, craignant, en vérité, pour ma raison, je me suis présenté devant votre confesseur... Il était assez jeune alors. Il n'est guère plus âgé que moi... Assis en face de lui, dans son petit salon pauvre, j'ai supplié : « Mon père, permettez que je la revoye!... Rien qu'une heure!... une demi-heure!... Cinq minutes!... Je ne tenterai pas de la reprendre! Je ne vous ai jamais combattu, mon père... Cela me rendait plutôt un peu fier qu'Agnès fût si bonne catholique... Je ne soupçonnais pas votre travail, cet investissement... Quand j'ai compris, déjà, elle n'était plus à moi... Mon père, voyez ma figure, ma pâleur, ma maigreur... Accordez-moi de la regarder... De la regarder sans que nous échangeions un mot! » Le père avait, sur sa table, pris un petit livre qu'il me tendit. Et je lus : « Quiconque regarde une femme avec un mauvais désir pour elle, celui-là commet l'adultère dans son cœur. » Alors, j'ai cessé d'être un homme... Je suis tombé aux genoux du prêtre, à ses pieds... Je me suis trainé sur son tapis... J'ai embrassé le bas de sa robe... Tenez! quand j'y songe!... En réponse, le jeune jésuite prêcha... Oh! très bien!... d'une voix douce et hostile... Il disait : « Notre Dieu. Notre religion. Ma pénitente. »

AGNÈS. — Vous calomniez!

GUTLIEB. — Non pas!... Sous cette éloquence chrétienne, je sentis soudain comme j'étais exclu, banni, seul, seul entre tous... C'est ainsi qu'un ministre du Dieu de Fraternité me révéla le cruel isolement du juif parmi les hommes. Je me relevai, je m'en allai, en balbutiant des excuses, des mercis, — des promesses!... Mon premier mouvement est toujours de soumission! Mais dans la rue, une rue à prêtres, tout un groupe de soutanes passait... A ce spectacle, ma colère, enfin, se leva — la colère de ma vie! Entre mes dents, qu'une violence inconnue

serrait à les rompre, je marmottais : « Grands oiseaux qui tournez, tournez, qui guettez la créature pour fondre sur elle et l'arracher à l'amour, donnez-moi le temps de guérir! Rien que le temps de guérir, grands oiseaux noirs, et je serai votre chasseur! »

AGNÈS, avec indignation. — Oh! assez!

GUTLIEB, tranquillement. — J'ai fini!...

Contez cet apologue au père de Silvian, que j'ai retrouvé, tout à l'heure, changé, attendri... humain!... Dites-lui que si Thibault de Clar ne m'étend pas raide — et je ne crois pas aux rencontres fatales — dites-lui que je persisterai avec enthousiasme dans l'œuvre de libération.

AGNÈS. — De proscription!

GUTLIEB. — Si vous voulez!...

AGNÈS. — Je répéterai ces paroles de rage. Et le père priera Dieu qu'il vous prenne en pitié et qu'il protège vos jours... Cette fois, il faut vous en aller.

GUTLIEB. — Je me retire.

Elle indique la porte de droite. Au même moment, cette porte s'ouvre et Thibault paraît.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, THIBAULT

Thibault, qui entrait d'un pas allègre, pressé, demeure cloué à la vue de Gutlieb et ne peut parler avant une seconde. Alors d'une voix rauque :

THIBAULT. — Quoi!... Que signifie...?

AGNÈS, dont le trouble, l'effroi, sont visibles. — Thibault, je te dirai... tu comprendras...

THIBAULT, violent. — Mais, ma mère... (Il se domine.) Ma mère, vous recevez qui bon vous semble! Cette maison est la vôtre.

GUTLIEB. — Je prends congé de vous, madame la duchesse.

Il salue profondément, passe près de Thibault sans le regarder, et sort. Thibault détourne également les yeux et écrase ses poings l'un contre l'autre, derrière son dos.

## SCÈNE VII

AGNÈS, THIBAULT

Thibault, dès que la porte de gauche s'est refermée va rapidement à sa mère.

THIBAULT. — Maman, vite, vite, expliquez-moi la présence de cet individu! Expliquez-la d'un mot! Je suis bouleversé!

AGNÈS. — Tout de suite, mon enfant. Je conçois ton émotion.

Mais les paroles ne viennent pas, Agnès manque de tomber, Thibault la saisit et la soutient.

THIBAULT. — Maman, maman, qu'y a-t-il?... Ma petite maman, vous voilà toute blanche!... Vous me faites si peur!... Mais que se passe-t-il?...

AGNÈS. — Rien... un étourdissement... (Plus ferme.) C'est fini... Ton apparition m'avait bouleversée aussi!...

THIBAULT. — Notre vieux Mauve m'est revenu tout chagrin de votre chagrin, de votre mine... J'ai voulu vous embrasser... Entre deux rendez-vous, j'accours... En bas, l'on m'assure que vous êtes seule... Je grimpe quatre à quatre, et...

AGNÈS. — Et tu te heurtes à... à cet... à M. Gutlieb... En te voyant à deux pas de lui... tu n'imagines pas...

THIBAULT. — Quel est ce mystère?... Dites!

AGNÈS. — Oui, mon fils chéri... De mystère, n'en attends pas!... C'est très simple... du moins, je l'avais cru...

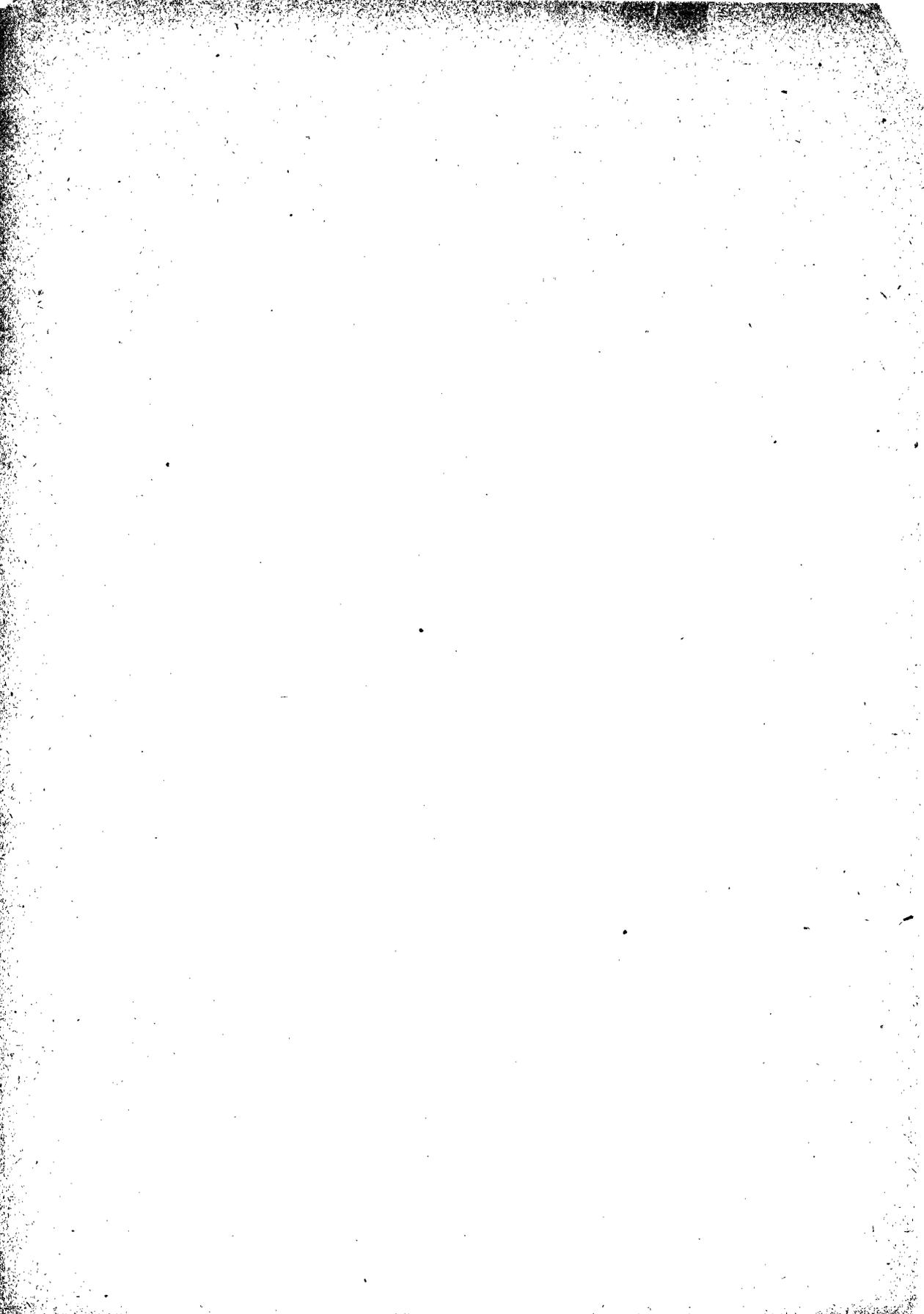
THIBAULT, pressant. — Maman!...

AGNÈS. — Eh bien, Mauve vient de te rapporter mon anxiété profonde... Toi-même, tu en avais été le témoin... Que mon enfant, élevé par moi, tout près de moi, dans la crainte de Dieu, médite un homicide, cette pensée-là me crucifie... Et, Thibault, tu le reconnaitras, tu ne m'avais guère rassurée... Ton accent était tendre, comme toujours, mais tes paroles demeuraient terriblement ambiguës!... Après ton départ, je me suis sentie ravagée de crainte. J'ai prié... J'ai cherché de tout l'effort de ma pauvre tête, un moyen d'écarter de toi le péril... Soudain, une inspiration m'a traversée... Je me suis dit que ce monsieur Gutlieb, étant le plus âgé, se montrerait le plus raisonnable... Et... je l'ai fait venir...

THIBAULT. — Cet homme, que vous connaissez à peine!



THIBAUT. — QU'Y A-T-IL ?... MA PETITE  
MAMAN, VOUS VOILA TOUTE BLANCHE !...



AGNÈS. — Je le connais très bien!... Nous l'avons connu... assez bien...

THIBAUT. — Enfin, voilà plus de vingt ans que vous ne vous étiez adressé la parole!

AGNÈS. — Vingt ans!... Il y a vingt ans?... En effet... Oui... tu as raison...

THIBAUT. — Oh!... Oh!...

AGNÈS. — Thibault, je ne me suis inquiétée que de ton salut éternel et pas des convenances!

THIBAUT, qui, furieusement, se promène. — Il ne s'agit pas de convenances!... Ma mère, vous me stupéfiez!

AGNÈS. — Je crains que tu ne t'exagères la...

THIBAUT. — Comment! J'administre à ce personnage une correction publique, et la duchesse de Croucy, ma mère, lui écrit pour le prier de...

AGNÈS. — Je ne lui ai pas écrit! C'est le père de Silvian qui...

Hésitation.

THIBAUT. — Qui?...

AGNÈS. — Qui s'est chargé de la commission...

THIBAUT. — Le père s'est rendu chez Gutlieb?

AGNÈS. — Oui... Afin de le pressentir, de m'épargner une rebuffade possible... Le père, puisqu'il te chérit, est, comme moi, au tourment

THIBAUT. — Fabuleux! C'est fabuleux! (*Un temps*) Et cet inconcevable entretien, quel en fut le thème? Qu'en est-il sorti?

AGNÈS. — M. Gutlieb a répondu que l'affront ne lui permettait pas de.. enfin, que ton geste le contraignait de demander une réparation.

THIBAUT. — Ah! voici le plus magnifique!.. Vous avez mis ce drôle en posture de refuser ma grâce!

AGNÈS. — A présent, Thibault, tu divagues! Le malheureux sait ta force et que son sort, hélas! est à peu près entre tes mains!

THIBAUT. — Parfaitement!... Sa vie terrestre m'appartient et il dispose, lui, de mon existence spirituelle!... Si!.. Si!.. Ma mère et mon ancien directeur de conscience remettent à Justin Gutlieb le soin de mon éternité!.. La chose est par trop bouffonne!.. Et il ne dépend plus que de mon adversaire de m'ensevelir sous le ridicule!

AGNÈS. — Mais il ne soufflera mot de notre entretien.

THIBAUT, emporté. — Eh! qu'il publie toute l'histoire, s'il lui plaît! Elle ne le fera pas rire plus tard que demain!... J'en réponds!... Je me trouve, heureusement, en mesure de ne pas prêter à la moquerie! Et, si une hésitation me restait, voici qui la balaye au diable!

AGNÈS. — Ainsi, par zèle maladroit, par imprudence, c'est moi qui te confirme dans l'intention de tuer!... J'entre là dans le plus cruel de ma cruelle journée!...

Thibault, après quelques secondes encore de marche farouche, de manifeste nervosité, s'arrête devant sa mère, et, d'une autre voix :

THIBAUT. — Maman, j'ai un peu honte de mon exclamation... Par bonheur, vous avez fait de moi un homme que la peur d'être raillé ne dirige pas. Oubliez ce cri de colère, comme je m'impose d'oublier le violent déplaisir que j'ai ressenti. Je sais que, seule, une immense tendresse dicta votre démarche. Et, à ceux qui nous aiment, à ceux que nous aimons, nous pouvons faire crédit de ces erreurs-là... Enfin, ma petite mère, je n'entends pas que vous vous tourmentiez du plus léger remords. Aucune circonstance ne pouvait aggraver mes résolutions. Je n'ai cessé de regarder ce duel comme un épisode d'une grande guerre sans merci.

AGNÈS. — Thibault!...

THIBAUT. — Sans merci. Maman, il ne m'est pas loisible de pratiquer l'oubli des offenses que souhaite votre religion. Un parti me tient pour son chef et je lui dois de me montrer aussi dur que l'ennemi, aussi impitoyable, (*Plaisant*) tenez, aussi juif!... Je me reprochais d'avoir, ce matin, manqué à notre chère habitude de confiance sans limite et je n'étais revenu que pour cette franche déclaration. (*Il consulte sa montre*.) Bon! Quatre heures moins dix!... L'ennuyeuse petite affaire qui a mangé toute ma visite!... Maman, je suis attendu, je...

AGNÈS, qui le retient. — Mon Thibault, si attendu, si frémissant que tu sois, j'ose demander un peu de temps encore!... Ne me laisse pas tout de suite... Par charité!... Il faut que je te parle... Donne-moi, veux-tu... cinq minutes... cinq petites minutes... Si tu y consens...

THIBAUT. — Si j'y consens? Quelles sont ces formes? Depuis quand ma mère sollicite-t-elle mon audience? Parlez! Gardez-moi!... Tant pis pour les autres!... Ils s'en arrangeont!...

Il la fait asseoir dans le canapé. Il s'installe dans un fauteuil.

AGNÈS. — Mon cher enfant!...

THIBAUT. — Seulement, je prévois, je redoute une discussion superflue et qui vous épuisera...

AGNÈS. — Rassure-toi, mon chéri!... Aucune discussion ne menace... Je ne prétends ni à te réfuter, ni à te convaincre!... Entre nous, je mesure la différence... Je suis une femme ignorante, ton inférieure...

THIBAUT. — Maman...

AGNÈS. — Certes!... Ton inférieure en éloquence, en clairvoyance, en intelligence... Et je m'en réjouis!... Je t'admire, mon fils. Je me sens faible, mais fière... Oh! tu ne m'entendras pas discuter!... *(Un silence. Indiquant sur le canapé une place à côté d'elle.)* Mais viens là!... Oui, là!... Et donne-moi ta main... Tu me feras moins peur... Aujourd'hui, j'ai peur de mon grand garçon!...

THIBAUT. — Oh!...

Un temps.

AGNÈS. — Thibault, rends-moi cette justice que, jamais, mes souvenirs ne m'ont arraché une doléance...

THIBAUT. — Jamais. Votre martyr, c'est par d'autres que je l'ai su. Et, depuis que j'existe, rien ne m'a remué comme sa révélation, sinon la fierté de votre silence.

AGNÈS. — Vois-tu, nous ne valons notre noblesse que si nous nous gardons de toute vulgarité... Les lamentations, les récriminations partent d'une âme vulgaire... Et de ce que la gravité de cette minute exige ma première allusion à des jours mauvais, tu ne concluras pas, Thibault, que j'exploite sournoisement ta tendresse, que je m'abaisse à une ruse?...

THIBAUT. — Maman, ce mot-là n'est pas un mot à nous...

AGNÈS. — N'est-ce pas?... Eh bien... eh bien, c'est vrai que j'ai pâti... Vingt années durant, j'ai pâti... On m'a fait du mal... trop de mal... Tiens! je rêve parfois, la nuit, que ma longue misère n'est pas close, que je subis encore une loi inique... Et, après le réveil en sursaut, je grelotte dans mon lit pendant des heures... Il faut des heures pour dissiper une telle épouvante... Mais laissons... Je n'en voulais venir qu'à ceci : longtemps, longtemps, la tentation m'a tenue de m'évader de la laideur d'ici-bas, d'en finir... Même j'ai craint de devenir folle, que ce ne fût une idée fixe de folle... Je ne pouvais ni

me pencher à une fenêtre, ni longer une rivière, ni regarder une arme, sans un choc dans la poitrine, sans une petite ivresse devant les yeux... Alors, ce n'était pas le Dieu que j'adore, ni notre père de Silvian, à qui je criais au secours... non... Vite, vite, je me forçais de voir, d'imaginer un petit garçon blond, de retrouver son grave petit sourire, de jouer en pensées avec ses boucles, de caresser ses bonnes petites joues, sa petite main volontaire... comme maintenant, Thibault, comme en ce moment... Et bientôt, en moi, une voix montait, montait, qui disait : « Tu ne peux pas quitter cela... Tu peux tout quitter, joyeusement, dans la délivrance... Mais tu ne peux pas quitter ton petit garçon... tu ne peux pas... tu ne peux pas... » Et le vertige s'en allait... C'est vrai, tu sais... C'est arrivé tant de fois... Le petit sauveur a grandi... Il me domine de toute sa force, de toute sa gloire... Je lève vers lui un regard de fervente prière... Thibault, petit garçon, ne verse pas le sang! Ne fais pas cette chose!... Ne me fais pas cette chose!... Ne désolé pas une vie que je n'ai gardée que pour toi. *(Mouvement de Thibault.)* Tais-toi, tais-toi... je n'ai pas fini... Thibault, lorsque nous nous sommes séparés, ton père et moi, je me suis dit : « Dieu m'accorde de mourir en paix, de mourir de mon cœur qu'on a rendu si malade, de mon cœur qui bat trop vite. » Mais Dieu me réservait un miracle de bonté J'ai revéu, Thibault, et je te rends grâce... C'est toi, dont la douceur filiale paye ma pauvre jeunesse, mon existence saccagée, de cet adorable automne Thibault, n'abîme pas le miracle!... Je n'ai que toi, je ne veux pas te perdre! Si, demain, mon enfant tue cet homme, il me semblera que c'est mon enfant qui meurt... A ce devoir que tu te traces, incertain, trouble, meurtrier, j'oppose la parole de Dieu qui habite en moi si fortement : Thibault, tu ne tueras pas!... Va, je devine l'amertume du sacrifice. Je sais que tu souffriras dans ton cœur indigné, dans ta foi... Je vois même l'autre, grandi par ce combat sans risque... Et en échange d'un si difficile renoncement, je n'aurai rien à t'offrir... rien... rien que la bénédiction extasiée de ta vieille amie, de ta vieille maman... Voilà... Je crois que c'est tout... Je crois que je ne ferais plus que répéter les mêmes choses... Alors, je ferme les yeux et j'attends ta réponse, Thibault...

THIBAUT, *remué*. — Eh bien, maman, c'est entendu...

AGNÈS, *dans un délire de joie*. — Oui?... Oui?... C'est vrai? Et comme cela?... C'est

entendu, maman... C'est entendu!... Comme cela... Sans rien de plus... Sans marchander... Thibault, mon amour, tu es noble, tu es un noble!... Tu es mon fils à moi, à moi!... (Elle l'a pris dans ses bras, elle l'embrasse passionnément.) Mon chéri... on pleure... Toi aussi, tu pleures... Je vois, dans tes yeux, les larmes qui attendent... C'est que tu es bon... Tu es bon et grand!... Thibault, je... je te respecte...

Elle lui baise la main.

THIBAUT, surpris. — Oh! maman!... (Il s'est levé d'un coup.) Je ne mérite pas ces marques... C'est tout simple... Deux devoirs se sont heurtés et le grand l'emporte sur le moins grand. Instruit du mal que je causerais à ma mère, je ne me sens pas le droit de passer outre et... (Gaiement.) Et je vous fais cadeau de l'existence de Gutlieb!

AGNÈS, ravie et vague. — Oui!... Oui!...

THIBAUT, précis. — Oui! oui!... Malgré tous les dictons sur l'incertitude des armes, je ne l'eusse pas raté, ce brave homme! Je connais exactement ses moyens... Je battais le fer en seconde et, sa pointe basse, je n'avais qu'à choisir ma place et entrer... Mais ne frémissiez pas!... C'est de la conversation sportive... Votre protégé s'en tirera avec une petite égratignure là, ou bien là... (La main ou le poignet.) Je m'y engage!... Oh! maman, je ne peux pas le lâcher à meilleur compte... Il ne faut pas me faire ces yeux de réprobation!

AGNÈS. — Mais, Thibault, je te regarde... pour ma joie... Je ne prétends pas que tu te dérobes... Je me résigne à ce simulacre... Je ne suis pas une bête, une bigote... Mon chéri, je te regardais...

THIBAUT. — C'est un plaisir dont je ne méconnais pas l'élégance. Impossible, hélas! de vous le dispenser plus longuement. Je n'ose tirer ma montre... Petite maman, à ce soir!

AGNÈS. — A ce soir, Thibault... A tous les jours.

THIBAUT. — Au revoir, maman.

AGNÈS. — Au revoir, mon fils.

Baise-main et baiser sur le front. Thibault se dirige rapidement vers la porte, l'ouvre, puis, au lieu de sortir, la referme, se retourne, et, après un grand temps prononce:

THIBAUT. — Ça, c'est drôle...

Agnès, qui s'en allait également et, déjà, gravissait les marches, au son de ces paroles se retourne, effrayée.

AGNÈS. — C'est drôle?

THIBAUT, qui est revenu lentement en scène. — Ça, c'est joliment drôle!

AGNÈS. — De quoi parles-tu?

THIBAUT, qui s'est rassis. — Maman... (Une pause.) Maman, comment se peut-il que vous ayez demandé à Gutlieb de venir? Comment se peut-il que Gutlieb soit venu?



AGNÈS. — DE QUOI PARLES-TU ?

AGNÈS, souriant. — Je ne comprends pas, mon chéri...

THIBAUT. — Moi non plus, je ne comprends pas.

AGNÈS. — Que signifie cette question?... Ne t'ai-je pas expliqué...

THIBAUT. — Non.

AGNÈS, qui proteste. — Non?

THIBAUT, doux, ferme. — Non.

AGNÈS. — Enfin, Thibault...

THIBAUT. — Ma mère, à la seconde de

franchir ce seuil, je viens de ressentir le même coup qu'en arrivant. J'ai revu l'inadmissible visiteur, votre inadmissible tête-à-tête... Ma stupéfaction, que vous aviez éloignée, par quelles paroles, je ne le sais plus, est rentrée en moi avec violence...

AGNÈS. — Mais, Thibault, puisque...

THIBAUT. — Maman, j'ai la sensation effarante, écrasante, que, depuis une heure, pour la première fois, vous ne me dites pas la vérité!

AGNÈS. — Oh!...

THIBAUT. — Pas toute la vérité.

AGNÈS. — Thibault!

THIBAUT. — Pas toute la vérité. Vous me cachez quelque chose. Quelque chose de grave.

AGNÈS. — Thibault, tu me surprends... Tu me surprends et tu me peines. Je te considérais comme le fils le plus respectueux, le plus...

THIBAUT. — Maman, de mon respect, je viens de fournir un éclatant témoignage. Dans cette circonstance essentielle, moi, un homme de sévère méthode, de minutieux examen, j'ai accueilli, sans le moindre contrôle mental et simplement parce qu'elles émanaient de vous, des explications... insuffisantes...

AGNÈS, *trop sévère*. — Mon enfant, je te prie d'en rester là! Je ne tolère pas ce langage. Encore une fois, tu m'étonnes! Tu m'as accoutumée, Thibault, à plus de déférence!...

THIBAUT, *qui la regarde fixement*. — Et vous m'avez accoutumé à plus de douceur!... Ma mère, vous m'étonnez aussi!...

AGNÈS. — Tu as raison!... Sans doute, suis-je un peu... un peu trop... Enfin, je ne possède pas ton bel empire sur les nerfs!... Voyons, mon chéri, cette petite scène semble ridicule. Finissons! Que me reproches-tu?

THIBAUT. — Je repose ma question : Comment se peut-il?...

AGNÈS. — Comment se peut-il!... Comment se peut-il!... M. Gutlieb m'a rendu cette visite, parce que j'en avais exprimé le désir. Voilà!... Un point, c'est tout!

THIBAUT. — Vous lui faisiez là une extraordinaire, une imprudente confiance!...

AGNÈS. — Pourquoi?... Jean de Grégenoy, d'autres, m'avaient dépeint, et fort exactement, il me semble, cet âme aigrie, exaspérée, qui rend aux gens du monde haine pour dédain, mais qui n'est pas celle d'un malhonnête homme.

THIBAUT. — Et le portrait ne vous dé-

tourne pas de recourir au modèle?... Mais quel espoir vous poussait?

AGNÈS. — Je voulais obtenir que Gutlieb ne t'envoyât pas ses témoins!

THIBAUT. — Vous supposiez, alors, que, dans la seule vue d'obliger la mère de son insulteur, Gutlieb se résignerait à...

AGNÈS. — Ne recommençons pas. J'ai admis mon inconséquence.

THIBAUT. — C'est qu'à la réflexion, inconséquence me paraît faible.

AGNÈS. — Ma méprise!.. Ma faute!...

THIBAUT. — Faible encore!... Je vous fais juge!...

AGNÈS, *après un temps*. — Oui... En effet... J'ai eu comme des heures d'aberration!... Je m'en aperçois... (*Un temps*.) Oui, oui, de complète aberration!... (*Un temps*.) J'ai cédé à une impulsion de folle... (*Un temps*.) Mon Thibault, ton péril m'avait rendu folle!...

THIBAUT. — Bien. Et le père de Silvian?

AGNÈS. — Le père... Mais le père... Comment, le père?...

THIBAUT. — Le père aurait subi, en même temps que vous, le même égarement?

AGNÈS. — Non, Thibault...

THIBAUT. — Pardon, ne vous a-t-il pas secondée dans une action à laquelle vous reconnaissez un caractère de folie?

AGNÈS. — Le père de Silvian est un homme d'une bonté profonde...

THIBAUT. — D'une bonté profonde, mais d'une modération, d'une clairvoyance, d'une prudence...

AGNÈS. — Pourtant, je n'invente pas. Le père m'a rendu ce service!

THIBAUT. — Au demeurant, vous choisissiez un étrange ambassadeur! A cet égoïste de prêtres, dépêcher un ecclésiastique!...

AGNÈS. — Oh! le père venait de ma part...

THIBAUT. — Mais vous-même, ma mère, de quel crédit disposiez-vous?

AGNÈS. — De quel crédit?... D'aucun crédit! Tu es inouï!... L'événement suffisait, je pense, à... (*Une soudaine inspiration*.) Et puis, il se trouve que je suis la duchesse de Croucy et que, par exception, j'ai voulu me servir de ce petit avantage.

THIBAUT. — Je n'aperçois pas le rapport...

AGNÈS. — Mon enfant, tu pourrais comprendre à demi-mot... Il était présumable que je rencontrerais un empressement, des facilités que... Enfin, tu connais les coreligionnaires de M. Gutlieb!...

THIBAUT. — Ah! vous spéculiez sur le snobisme de...

AGNÈS. — Un peu... Je le confesse. Tel fut mon calcul...

THIBAUT. — Prenez garde, ma mère. Grégenoy, d'autres encore, vous avaient dit en quelle exécration Gutlieb tient l'aristocratie!...

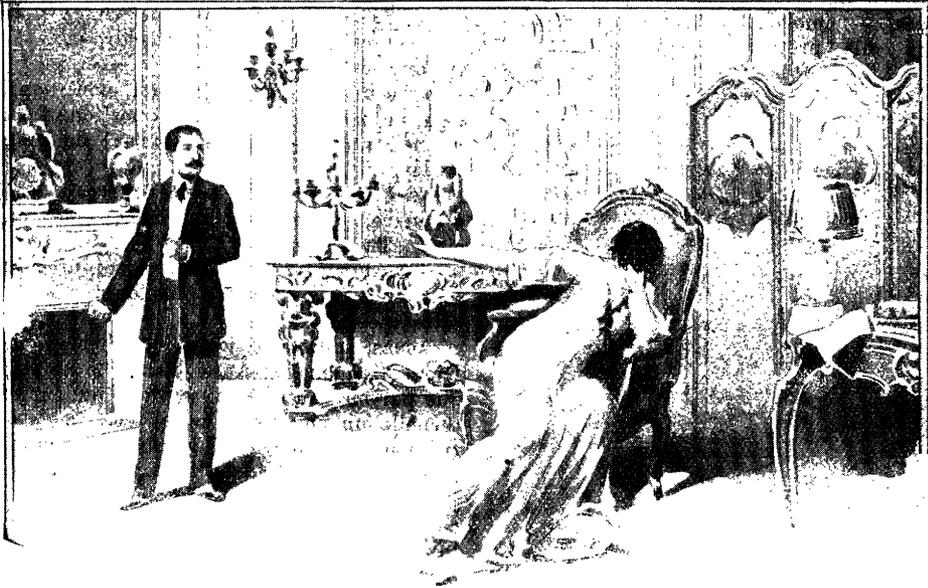
AGNÈS. — Oui, mais... (*Démontée.*) Thi-

Il a mené une existence de hauts et de bas... Si Gutlieb, par hasard, détient quelque document... Mais le sujet est douloureux... Ne me forcez pas d'appuyer!

AGNÈS. — Encore faut-il que je saisisse!

THIBAUT. — Eh bien... la preuve d'une ancienne dette ou la trace d'une histoire... d'argent.

AGNÈS, *trop rassurée.* — Oh! cette fois.



AGNÈS. — MAIS TU ES UN BOURREAU.

bault, tu bouscules si fort ta pauvre maman que des détails lui échappent!... Accorde-moi quelques secondes de répit... Je me ressaisirai, je me souviendrai de toutes...

THIBAUT, *la prenant en pitié.* — Chère maman, voulez-vous que je vous aide? Que je vous soumette... une hypothèse?

AGNÈS. — Mais...

THIBAUT. — Ecoutez... Certain propos me hante... Ce juif fut, dans un temps, le compagnon de mon père : hier soir, Grégenoy a mentionné leurs accointances... Ne redouteriez-vous pas une indiscretion?

AGNÈS, *effrayée.* — Une indiscretion?

THIBAUT. — Une révélation?... Une manière de chantage?...

AGNÈS. — Je n'y suis plus!... plus du tout!...

THIBAUT. — Mon père a beaucoup joué...

tu fais fausse route, tout à fait!... Je veux dire que... que tu t'enfonces dans ton erreur!...

THIBAUT. — Je suis convaincu, pourtant...

AGNÈS. — Je te jure que tu te trompes, Thibault... Thibault, je te le jure sur le Christ!...

THIBAUT, *surpris.* — Ma mère!...

AGNÈS. — Mon serment te scandalise... Tant pis!... Tout, plutôt que ce visage défait, torturé!... Mon Thibault, mon petit, tu es si pâle... tu es livide... Et la sueur coule de ton front! (*Elle passe son mouchoir sur la figure de Thibault.*) Cui, mon enfant, oui! Je jure sur notre Sauveur!... (*Un temps.*) J'espère que te voici apaisé?

THIBAUT, *après un silence.* — Maman... Que jurez-vous?

AGNÈS. — Eh bien, que tu t'es trompé!

THIBAUT. — En d'autres termes?  
 AGNÈS. — Que Gutlieb, à ma connaissance, ne possède aucun secret... aucun secret sur ton père... Et aussi, que j'ai librement, spontanément, ménagé notre entrevue... Tu vois...

THIBAUT. — Oui... Comme vous l'exprimiez si bien, je faisais fausse route...

AGNÈS, *soulagée*. — Ah!

THIBAUT. — Il me faut porter mes investigations d'un autre côté, voilà tout!

AGNÈS. — Quoi?... Oh! J'en ai assez!... Je me suis prêtée à cet interrogatoire,



AGNÈS. — Tu PERDS LA RAISON ...

émue par ton inquiétude. Mais tu abuses, je n'ajouterai pas une syllabe!

THIBAUT. — Parfait! Je préfère cela!... Cette contrainte me rend malade!... J'ai besoin de parler un peu plus fort!... De ce mystère, un homme possède la clef... Je vais causer avec cet homme-là!

AGNÈS. — Thibault, au nom du ciel!...

THIBAUT. — Que faisait Gutlieb dans notre maison, à l'heure où mes témoins attendaient les siens!... Il me le dira, lui!...

Il a atteint et ouvert la porte.

AGNÈS, *dans un cri*. — Thibault!... (Thibault s'arrête.) Thibault, tout à l'heure, tu employais le terme de chantage... vraiment...

THIBAUT, *net, redoutable*. — Je ne mérite pas cette imputation... La curiosité n'a rien d'ignoble, qui me dévore. De minute en minute, d'in vraisemblance en invraisemblance, de défaite en défaite, je sens plus irrésistiblement que toute cette affaire tient à mon honneur par d'invisibles fils!... Et j'aimerais mieux — pardonnez-moi le vilain mot — j'aimerais mieux crever que de renoncer à savoir.

AGNÈS. — Soit. Ferme cette porte, je te prie. (Thibault obéit.) Je me soumetts. Reprends ton instruction... Déchire-moi. Déchirons-nous.

THIBAUT. — Non, non, non, non, non!... Non, ma mère, non!... Je ne questionne plus, je me tais et j'attends. Parlez! de grâce, parlez.

AGNÈS. — Mais tu es un bourreau. Je te découvre, je découvre ton inexorable ténacité... Tu m'effrayes.

THIBAUT. — Ma mère, les minutes passent, et je ne peux vivre plus longtemps dans cette incertitude.

AGNÈS, *presque enjouée*. — Eh bien, mon Dieu, dissipons-la! Aussi bien, elle ne règne que par ma faute, à cause d'une pudeur maternelle un peu sottie, peut-être... mais que tu n'as pas raison, Thibault, de brusquer ainsi... N'importe!... N'importe! A présent, je ne cacherai plus rien... Ce qui m'inspire cette tactique?... Un souvenir... Oh! bien innocent!... Une bêtise... Dans ma jeunesse, on m'accordait de la grâce... on me disait jolie... assez jolie.

THIBAUT. — Alors?

AGNÈS. — Mon chéri, pas cette figure!...

THIBAUT, *contracté*. — Alors, ma mère?

AGNÈS. — Alors, je crois que M. Gutlieb avait conçu pour moi une admiration... que jamais, bien entendu, il ne se permit de me déclarer... Mais, dans l'alarme actuelle, ma mémoire m'a suggéré le stratagème, non, pas le stratagème... le biais... le préambule... enfin, le...

THIBAUT, *coupant*. — Ce n'est pas vrai!...

AGNÈS. — Tu perds la raison!...

THIBAUT, *violent*. — Ce n'est pas vrai! Ce n'est pas vrai! Ce n'est pas vrai!

AGNÈS. — Voici que tu oses me démentir!

THIBAUT. — J'ose. Et je prétends que mon audace vous flatte!... Ma mère, nos pareils, sans une exception, honorent votre tact, votre fierté, votre grandeur. Or, cette révérence unanime implique que, certaines choses, on les a faites toujours, et qu'on ne fait pas d'autres choses, qu'on ne les fait

jamais! M<sup>me</sup> de Croucy ne mande pas un Gutlieb pour...

AGNÈS. — Lorsque tu me permettras de...

THIBAUT. — Je ne permets pas! Je ne permets plus! A quoi bon, d'abord? L'habitude vous fait défaut de dissimuler, de falsifier! Chacune de vos paroles trébuche. La vérité! Il me faut la vérité!... Cette fable singulière a redoublé ma hâte... Autour de nous, depuis une minute quelque chose flotte de si nouveau, de si inattendu, de si inquietant, de si... de si désagréable... (*Plus bas, d'un ton très grave.*) Maman, je vous en conjure, la vérité.

AGNÈS. — C'est toi qui m'auras réduite à une indiscrétion, à une trahison!

THIBAUT. — Entendu... J'endosse! J'assume!

AGNÈS. — Eh bien, cet homme m'a aimée à en mourir... Oui, malgré ses aveux mal accueillis, contre tout espoir, des années, il m'a aimée. Voilà, Thibault... Seulement, ton triomphe me laisse rompue, et je ne te retiens pas davantage... A ce soir, mon enfant. (*Un silence.*) Val... (*Un silence. Ezaspérée.*) De grâce, ne me regarde pas ainsi fixement... épargne mes nerfs.

THIBAUT. — Excusez-moi, je réfléchissais. Maman, l'année dernière, vous ne m'aimiez pas moins?... Mon salut vous touchait autant, l'année dernière?...

AGNÈS. — L'année dernière?

THIBAUT. — Lorsque je me suis battu, que j'ai transpercé ce Philippe...

AGNÈS. — Je n'ai appris que le duel consommé! Les situations se ressemblent-elles?

THIBAUT. — Identiquement!

AGNÈS. — Tu deviens fou!

THIBAUT. — Identiquement!... Trois jours, cet homme fut en danger de mort... S'il périsait, il périsait de ma main...

AGNÈS. — Aussi, rappelle-toi ma tristesse!

THIBAUT. — Bravo! Le mot jaillit, qui convient parfaitement, cruellement!... Vous étiez triste! Vous n'étiez que triste! Rien du désespoir éperdu d'aujourd'hui...

AGNÈS. — A la fin, à la fin!...

THIBAUT. — Et le quatrième jour!... Je vous annonce que Philippe s'en tirera, que les médecins répondent de sa guérison, que nous sommes sauvés l'un et l'autre... Cet heureux avis vous jette-t-il dans un délire de joie, vous arrache-t-il le geste... le geste surprenant d'embrasser la main de votre fils?... Non, non, je n'ai pas vu tout cela pour Philippe!... (*Se croisant les bras.*) Pourquoi?

AGNÈS. — Cesse! Tu me fais un procès infâme!

THIBAUT, avec douleur. — Apaisez donc ce qui vient de me mordre le cœur!...

AGNÈS, violente. — Et que j'ignore, que j'entends ignorer. Assez, Thibault!... Je t'interdis de poursuivre!...

THIBAUT. — Si, seulement, vous pouviez



AGNÈS — JE REFUSE.

m'interdire de penser!... Maman, jadis, quand se posa l'insolent regard de ce juif, êtes-vous certaine, certaine d'avoir détourné la tête?

AGNÈS. — Tu m'outrages!...

THIBAUT. — Alors, cet abject amour, puisque vous l'avez négligé, puisque vous vous êtes drapée de mépris, d'où vient la différence que je marque? Offrez une raison! Une vraie raison!... Je la mendie... (*Se prenant la tête à deux mains.*) Tenez, vous plaît-il que je la cherche moi-même?

AGNÈS, avec effroi. — Non! Ne cherchez pas!...

THIBAUT, levant les yeux. — Mais?...

AGNÈS. — Tant pis!... Tu t'arroges le droit de bousculer mes plus secrets souvenirs, de me traquer, de me forcer... Tant pis!... J'avoue.

THIBAUT. — Oh !

AGNÈS. — J'avoue ce qui fut... Un sentiment... un sentiment profond, mais très pur... presque inexprimé... Rien de plus...



THIBAUT. — JE PARLE ICI EN CHEF !

THIBAUT, assommé. — Rien de plus !... Ce juif !

AGNÈS. — Ce juif aurait donné ses jours pour que je fusse moins misérable !

THIBAUT, du fond de son désespoir. — Oh !...

AGNÈS. — Mon petit, mon petit, j'ai tant de mal et je ne plains que toi... Je vois tes pauvres yeux qui battent...

THIBAUT. — Oui... ça ne s'explique pas... C'est... c'est comme une ruine !... Je vous plaçais si haut... ailleurs... Vous ne ressemblez à personne... Vous étiez ma mère, ma maman... A présent, je n'ose plus vous regarder... J'ai honte...

AGNÈS. — J'ai honte aussi.

THIBAUT. — Allons, je pars... (Quelques pas.) Maman, voulez-vous me faire un plaisir ?

AGNÈS. — Oui..

THIBAUT. — Oh ! je ne doute plus... Je vous crois... Je sens que nous avons touché le fond... Mais j'ai peur... J'ai peur de mon cabinet de travail, de la solitude... peur que, tout à coup, une mauvaise pensée encore ne me suffoque...

AGNÈS. — Une mauvaise pensée ?

THIBAUT. — Maman, c'est vrai... c'est bien, bien vrai, cette fois, que... que vous... que jamais... je cherche vos propres mots... enfin, ce sentiment resta pur... très pur ?...

AGNÈS, un reproche. — Thibault !

THIBAUT. — Eh bien, jurez-le sur le Christ !

AGNÈS. — Tu veux que...

THIBAUT. — Comme tout à l'heure... Je vous le demande... Pour mon repos...

AGNÈS. — J'y suis prête. (Un silence. Un geste suppliant de Thibault.) J'y suis prête, si tu l'exiges...

THIBAUT. — Jurez... Oui... (Un silence.) Vous hésitez ?... (Un silence.) Ma mère, vous hésitez ?

AGNÈS. — Je refuse.

THIBAUT. — Parce que ?

AGNÈS. — Je n'invoque pas fausement le nom de mon Sauveur !

THIBAUT. — Quoi !

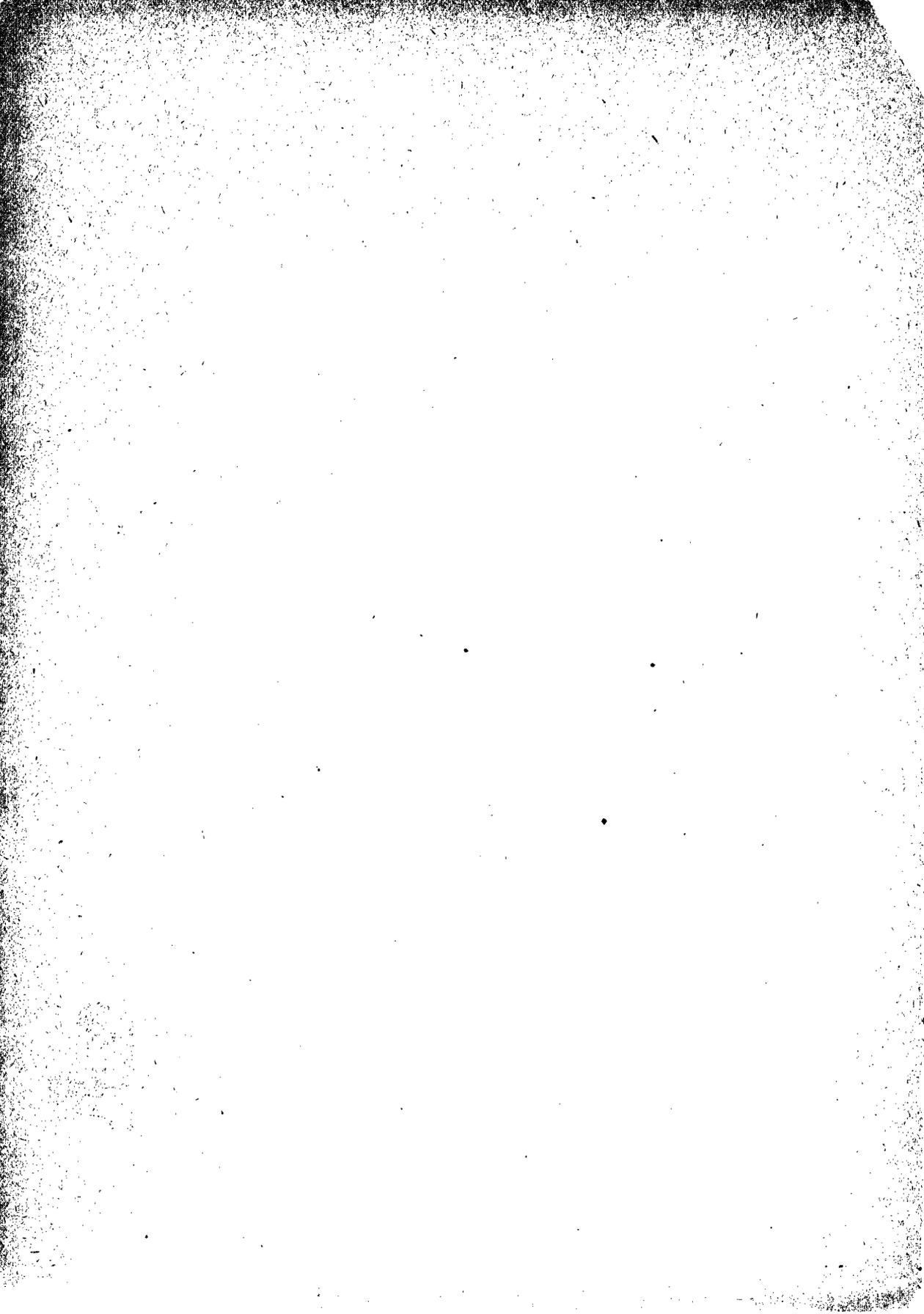
AGNÈS, un cri d'aveu. — Mon fils, je n'ai commis qu'un grand péché, un seul, et je sais, dans mon cœur, que Dieu me l'a pardonné.

THIBAUT épouvanté. — Maman !... (Fonçant en larmes.) Mais il fallait jurer !...

AGNÈS. — Non, mon Thibault, il ne fallait pas... Toutes les douleurs, je les préfère à reclouer mon Dieu sur sa croix ! (Les sanglots de Thibault.) Thibault, voici ton œuvre... Nous voici, parmi les débris et le ravage, comme deux lutteurs essouffés... Ne me sois pas trop sévère ! Songe qu'avant cette expiation, cruelle entre les cruelles, j'avais usé mes genoux sur les dalles des



THIBAUT. — C'EST FAUX!  
C'EST FAUX!



églises, consumé en prières de pardon, le plus bel âge de la vie!

THIBAUT, *qui ne pleure plus, qui montre un visage terrible.* — Vous savez que je n'entends même pas!... A travers le tumulte de mon être, une seule notion se fait jour. Là-bas, dans un coin perdu de Lorraine, au fond d'un triste et vieux château, un gentilhomme se morfond, que vous avez condamné à l'exil! C'est mon père, l'ivrogne, le réprouvé, le mauvais mari, le bourreau de l'innocence...

AGNÈS. — Tais-toi!

THIBAUT. — Plus une main ne se tendrait vers la sienne! Pas un ami, qui n'ait pris, contre sa cruauté, le parti de votre candeur!...

AGNÈS. — Tais-toi!

THIBAUT. — Eh bien, je dis que, malgré les injures et les sévices, cela n'est pas juste!

AGNÈS. — Te tairas-tu, fils impitoyable!...

THIBAUT. — Je parle ici en chef! Mon père déchu, je deviens le chef de la famille et, comme tel, je veille sur l'honneur des miens!... Un hasard béni jette sur ma route notre larron, le coquin qui nous a bafoués!... Malheur à lui!

Une fois encore, il marche vers la porte de droite.

AGNÈS, *barrant la sortie.* — Thibault, j'ai ta parole...

THIBAUT. — Un engagement obtenu par dol ne vaut pas! Je reprends la promesse extorquée...

AGNÈS, *qui, à reculons, a gagné la porte* — Thibault, tu ne sortiras pas avant que...

THIBAUT, *se contenant avec peine.* — Prenez garde!... Un homme s'éveille là-dedans, que vous ignorez, que j'ignorais moi-même!... C'est le descendant! C'est le féodal! C'est Thibault de Croucy!... Ma mère, livrez-moi passage!

AGNÈS. — Tu m'écouteras d'abord... Thibault, tu ne peux pas frapper cet...

THIBAUT. — Ma mère, dégagez la porte!

AGNÈS. — Thibault, tu ne peux pas frapper cet homme!...

THIBAUT. — Votre défense le tue plus sûrement!

Malgré sa mère, il a saisi le bouton de la porte.

AGNÈS, *s'accrochant, hurlant.* — Malheu-

reux, malheureux. mais regarde mes yeux! Ecoute mon accent!... Tu ne peux pas frapper cet homme!

THIBAUT. — Hein?

AGNÈS. — Non!... Pas cet homme-là!... Tu ne peux pas!

THIBAUT, *un cri terrible.* — Ah!... (A



AGNÈS. — THIBAUT, DEVANT DIEU, JE DÉCLARE...

*son tour, il recule, épouvanté, et balbutie;* Ah! non!... Pas ça!.. Pas ça!...

AGNÈS. — Si! Si! cela!... Un affreux devoir me commande de le crier!... Cela, Thibault, cela!

THIBAUT. — C'est faux! C'est faux!

AGNÈS. — Cette fois, sur le Christ, je te jure...

THIBAUT, *qui recule toujours.* — Ce n'est pas vrai!

AGNÈS. — Thibault, devant Dieu, je déclare...

THIBAUT, *s'arrêtant, frappant du plat de la main sur la table. — C'est faux! Taisez-vous! Je vous ordonne de vous taire!*

AGNÈS. — Thibault, je te jure...

THIBAUT. — Ce n'est pas vrai! Ce n'est pas vrai!... C'est faux! Vous mentez!...

Les mains aux oreilles, la tête baissée, il s'enfuit de l'autre côté, escalade les marches d'un bond, et quand il a disparu, on entend encore ses clameurs.

AGNÈS, *qui demeure hagarde, inconsciente, et répète. — Je jure... Je jure...*





THIBAUT, LE CHAPEAU SUR LA TÊTE, LA CANNE A LA MAIN, ENTRE.

## ACTE TROISIÈME

*L'appartement de Thibault. Le cabinet de travail. Au premier plan, à gauche, porte du fumoir. Dans un pan coupé, une fenêtre fermée par un grand vitrail d'église rapporté de quelque voyage; à travers ce vitrail, le soleil qui se couche rougit la scène. Tout autour de la fenêtre, sur des rayons, des livres reliés. Au fond, deux portes. La porte de gauche conduit au vestibule; la porte de droite à la chambre. Entre ces deux portes, une autre bibliothèque, et des livres, des brochures, des piles de journaux. Au-dessus de la bibliothèque, un bas-relief de Victoires. A droite, un petit pan de mur et, accrochés, des trophées d'armes anciennes et modernes.*

### SCÈNE PREMIÈRE

THIBAUT, son jeune VALET DE CHAMBRE

Au lever du rideau, la scène est vide. Au bout de quelques secondes, Thibault, le chapeau sur la tête, la canne à la main, entre, suivi du valet de chambre.

LE VALET DE CHAMBRE, à droite de la table.  
— Oui... ces messieurs ont attendu jusqu'à près de six heures... Ils n'y comprenaient plus rien! Ils vous ont laissé cette lettre... Et puis, il est venu deux autres messieurs... Il y a leurs cartes... C'est les témoins de Gutlieb... Un lieutenant-colonel, ma foi!... (Thibault, debout, près de son bureau, examine la correspondance.) Ah! M<sup>me</sup> la duchesse est passée à deux reprises... Elle a insisté

pour qu'aussitôt rentré, le prince lui téléphone... Faut-il que je demande la communication ?

THIBAUT. — Non. Je viens d'envoyer un mot à ma mère, pour la prévenir que je ne dînerai pas avec elle.

LE VALET DE CHAMBRE. — Moi, je commençais à m'inquiéter sérieusement... J'ai téléphoné après le prince de tous les côtés... Chez M<sup>me</sup> la duchesse, au Jockey, à la salle d'armes...

THIBAUT, *l'interrompant*. — Quelle heure est-il ?

LE VALET DE CHAMBRE. — Sept heures cinq.

THIBAUT. — Bon. Je vais travailler, écrire... A huit heures, j'attends une visite... un monsieur que tu n'as jamais vu... Monsieur Bernard... Je le recevrai tout de suite. Le père de Silvian viendra aussi, mais plus tard... une heure après...

LE VALET DE CHAMBRE. — Bien, prince.

THIBAUT. — Ecoute. Je ne veux voir que ces deux personnes. Pour toute autre, je suis sorti. C'est compris ?

LE VALET DE CHAMBRE. — C'est compris.

THIBAUT, *tendant son chapeau et sa canne*. — Tiens !

LE VALET DE CHAMBRE. — Le prince a l'air bien fatigué!.. Vous n'aviez pas cette mine-là, tout à l'heure, en vous en allant!.. Vous ne seriez pas malade ?

THIBAUT, *nerveux*. — Mais non ! Mais non !

LE VALET DE CHAMBRE. — Et dîner!.. Où le prince va-t-il dîner ?

THIBAUT. — Je n'en sais rien... Mon vieux, laisse-moi tranquille!.. Là!.. On sonne ! N'oublie pas mes ordres !

LE VALET DE CHAMBRE, *qui est sorti, qui a reparu presque aussitôt*. — Prince, c'est le révérend père.

THIBAUT. — Le père de Silvian?... Déjà!.. Ah!.. gênant, ceci, gênant!.. (*Hésitation, nervosité.*) Ah!.. (*Une pause.*) Tant pis!.. Fais entrer le père, et, lorsque arrivera cet autre monsieur, tu l'introduiras au fumoir et tu le prieras de patienter pendant quelques minutes.

LE VALET DE CHAMBRE. — Bien, prince !

Il sort.

## SCÈNE II

THIBAUT, LE PÈRE DE SILVIAN,  
puis LE VALET DE CHAMBRE

Le père, sitôt introduit, va droit à Thibault, l'attire à lui et l'embrasse, puis, en silence toujours, les deux hommes se regardent profondément. Enfin :

THIBAUT. — Ainsi vous saviez, vous!... Vous avez toujours su !

LE PÈRE DE SILVIAN. — T'ai-je moins aimé ? (*Un silence encore.*) Pleure ! mais pleure donc ! (*Un geste de Thibault.*) Les larmes se refusent?... Mon pauvre enfant!..

THIBAUT. — J'ai pris cette liberté de vous déranger parce qu'un rendez-vous, le plus grave, me retient à la maison.

LE PÈRE DE SILVIAN. — Tu as bien fait, Thibault, d'appeler ton vieil ami. Et tu vois comme je devançais le moment...

THIBAUT. — Je suis allé chez vous vers cinq heures...

LE PÈRE DE SILVIAN. — Hélas ! sans me rencontrer...

THIBAUT. — Alors, j'ai griffonné une lettre assez incohérente, je le crains...

LE PÈRE DE SILVIAN. — Une lettre si douloureuse ! Et je quitte une autre douleur, une femme déchirée et vaillante toujours. Ce terrible aveu, je ne suis pas sûr que je l'eusse conseillé ; mais, Thibault, elle est belle, ta mère, de se l'être infligé ! Elle est belle comme une sainte d'autrefois!.. (*Un silence.*) Mais tu veux me parler... Asseyons-nous et parle... Je suis autorisé par ma pénitente à répondre sans restriction.

THIBAUT. — Alors que moi, c'est au confesseur que je me livre... J'invoque, moi, le sceau de la confession.

LE PÈRE DE SILVIAN. — Bien.

Ils s'installent.

THIBAUT. — Mon père, j'ai résolu de mourir.

LE PÈRE DE SILVIAN, *gravement, sans surprise*. — Ah!..

THIBAUT. — Ma raison est simple... En quelques heures, je me suis devenu, proprement, insupportable à moi-même. Ce n'est pas un exalté qui parle... Depuis tantôt, depuis la révélation, j'ai parcouru, dans un galop, tout le cycle des sentiments furieux... Et, à présent, j'ai reconquis le calme ; je désire que vous le constatiez, afin que nous



LE VALET DE CHAMBRE. — MADAME  
LA DUCHESSE EST PASSÉE A DEUX  
REPRISES...

nous épargnions un débat... un débat tragique.

LE PÈRE DE SILVIAN, *pensif*. — Oui...

THIBAUT. — Tout d'abord, l'instinct avait exaspéré mon désir de meurtre... Il faut bien que je l'avoue, cet après-midi, j'ai marché par les rues, en me promettant de foncer, demain, épouvantablement, sur l'homme à qui... je dois la vie... Et après?



THIBAUT. — AINSI VOUS SAVIEZ, VOUS!...

Et quand je le tuerais?... Quel profit? Je supprime le père, je ne supprime pas la paternité... Quoi que j'exécute, je n'échapperai plus à la grimace de mon destin, je demeurerai le bâtard, le métis, le métèque, que j'ai

découvert tout à l'heure... Encore une fois, je ne peux pas exister dans cette condition. Au service de la cause nationale et pour donner mon effort, je m'étais arc-bouté puissamment sur ce vieux sol de France dont je me croyais sorti... Voici qu'il est tiré comme un tapis que des mains arrachent. Alors, je tombe!... Il ne me reste qu'à tomber... Oh! je n'espère pas votre approbation, mais, si le prêtre, en vous, proteste, je devine que votre cœur de gentilhomme ne repousse pas, tout à fait, ces motifs de m'en aller... (*Une pause.*) Voyez-vous, mon père, j'appartiens si entièrement à mes convictions que, maintenant, je regarde mes mains... ma peau, avec surprise, avec un peu de frayeur... J'ai hâte de me fuir, de rejeter ma guenille de juif pour libérer une âme chrétienne! Dieu me jugera.

Un silence.

LE PÈRE DE SILVIAN, *posément*. — Continue!

THIBAUT. — C'est que je m'applique à rassembler mes pensées, mes paroles... Je ne veux rien omettre, et, surtout, je voudrais faire brièvement... Il me paraîtrait un peu... ridicule, de m'étendre... D'ailleurs, je sens mon ridicule... Je me sens désarçonné, humilié, grotesque... Passons... Je reviens à des précisions... Vous vous en souvenez peut-être, j'ai fait, sur les poisons, des études assez approfondies... J'ai su, de la sorte, qu'une piqûre d'acide cyanhydrique... enfin d'acide prussique, administrée comme il convient, ne laisse aucune trace apparente et cause un si foudroyant décès que le piston de l'appareil n'accomplit pas sa course jusqu'au bout. Cette drogue et cet instrument d'un suicide ignoré, je les ai, je me les suis procurés. Car j'entends que ma fin, paraisse naturelle, due à une maladie de cœur... J'entends que ce brusque départ n'atteigne pas la cause que j'aime, ne disqualifie pas le grand nom que je porte illégitimement... A cet effet, une prémunition s'impose encore à moi : choisir l'ami ferme et véritable qui m'assistera dans cette action finale... (*Avec un pâle sourire.*) Oh! je ne cherche pas un tueur, je compte bien opérer en personne, mais j'ai besoin d'un homme... c'est cela! d'un homme, d'un vrai, qui, à cette extrême minute, garde, en quelque manière, ma porte, qui fasse ensuite disparaître tous les indices et qui dispose, autour de moi, une mise en scène... une toute petite mise en scène... J'avais d'abord songé à Louis, mon

valet de chambre... Nous avons servi dans le même régiment, nous avons fait ensemble la campagne de Chine, ce garçon m'est, je le crois, dévoué jusqu'à la mort, mais seulement jusqu'à la sienne... Je redouterais son émotion, voire son refus... Puis, en vérité, je préfère solliciter un égal... (Amer.) Un égal, c'est une façon de parler!... Un de mes égaux d'hier, d'autrefois... J'hésite entre deux partisans. Je me déterminerai ce soir.

Un silence.

LE PÈRE DE SILVIAN. — Tu as fini?

THIBAUT. — Mon père... oui et non... Ce n'est pas pour mon simple soulagement que j'accable votre tendresse d'une confession de ce poids... Et, n'est-ce pas, vous m'avez compris?... Vous, prévenu, je m'en vais tranquille, tout à fait tranquille... Vous vous occuperez de maman... Je connais, sur son âme, votre pouvoir de consolation, d'exaltation... Je sais que vous veillerez, que vous l'épierz, que vous... la garderez, qu'entre elle et ce drame vous interposerez Dieu... Enfin, oui... maintenant, je suis tranquille... Moi, je ne la reverrai pas, ma mère... Je ne peux pas la revoir!... A l'idée de la revoir, j'éprouve... je ne sais pas... une révolte... non! une épouvante... Enfin, l'envie de me sauver, de me terrer comme une bête... Tenez, là, tandis que je la recommande à vos soins, j'interdis à ma pensée de s'arrêter sur elle... Je presse les paroles, je parle vite exprès... Du reste, je dis : maman, et je ne reconnais pas le mot... Vraiment, je ne le reconnais pas... Les syllabes sont devenues arides, toutes sèches... nouvelles... oui, nouvelles!... Vous qui avez été, douze années durant, mon directeur de conscience, vous vous rendez compte!... Ma mère m'a élevé... nous avons vécu si près l'un de l'autre!... Elle me figurait la plus grande part de ma vie... une immensité de choses... Et tout cela, brutalement, sous mes yeux, s'est rétréci... s'est réduit à une femme... à une femme différente, inconnue... à une femme qui s'agitait, qui criait... qui mentait... Je vous le dis, son souvenir me fait peur... son image!... je ne peux plus me la représenter sereine et solitaire... Je ne peux plus voir ma mère, que... que... Mais à quoi bon?... Cette fois, mon père, j'ai fini!

LE PÈRE DE SILVIAN, après un temps. — En es-tu sûr, mon cher enfant? Thibault, es-tu sûr de ne rien négliger, de ne rien laisser dans l'ombre?...

THIBAUT. — Mais, il me paraît que je vous ai dit... tout... ma pensée, mes intentions...

LE PÈRE DE SILVIAN. — Tout, en vérité? Réfléchis! Interroge-toi!...

THIBAUT. — Mais oui... (Étonné.) tout!... Mon père, je ne sais pas...

LE PÈRE DE SILVIAN. — Il n'est bien question que de confier une femme infortunée à ma vigilance, à mon humble et meilleur dévouement?

THIBAUT. — Certes!...\*

LE PÈRE DE SILVIAN. — Pourtant, tu ne doutais pas que l'un et l'autre ne lui fussent parfaitement acquis?...

THIBAUT. — En vous avertissant, j'ai voulu que votre sollicitude s'exercât dès la première minute... Je souhaite que ma mère n'apprenne son malheur que de vos lèvres, qu'à travers vos précautions...\*\*

LE PÈRE DE SILVIAN. — Et aucun souci ne te guide, hors celui-là? Nul autre motif de réclamer un prêtre, de lui dévoiler ton dessein?

THIBAUT. — Quel motif, enfin, me supposerez-vous?

LE PÈRE DE SILVIAN. — Mon fils... un sourd désir d'être dissuadé.

THIBAUT. — Vous vous trompez!... Le sentiment que, bientôt, je ne serai plus, ne m'inspire aucune répulsion, aucun effroi.

LE PÈRE DE SILVIAN. — Oh! tu es brave!... Tu ne crains pas de mourir!... Tu crains que mourir ne soit pas brave.

THIBAUT. — Non... Vous me prêtez un scrupule que je n'éprouve pas. Je sais que l'Église regarde le suicide comme une lâcheté, mais...

LE PÈRE DE SILVIAN. — Ainsi, Thibault, tu estimes qu'il est courageux à un antisémite de se tourner subitement contre son parti, de fournir à la cause juive une occasion inattendue de triomphe?

THIBAUT. — Mon père, j'en suis, pour la seconde fois, à ne plus comprendre!...

LE PÈRE DE SILVIAN. — Le cas est limpide, pourtant! Depuis ton âge d'homme, tu as combattu les juifs, leur race, leur esprit... Mon ministère a blâmé la violence de ton œuvre, mais je dois convenir que tes intentions n'avaient jamais cessé d'être profondément chrétiennes. C'était le drapeau de la religion que tu levais

\* A la représentation, il est préférable de supprimer les deux répliques qui suivent.

\*\* A la représentation, reprendre ici.

contre Israël. En Israël, tu voyais l'ennemi de notre foi. Et voici — ce ne peut être qu'un égarement d'une heure, — voici que toi, ce fidèle, tu trames la défection que tu viens de dire, la félonie, l'apostasie!

THIBAUT. — Il faut que je vous aie bien pauvrement exposé les...

LE PÈRE DE SILVIAN. — Tu as exposé ton projet aussi clairement que tes mobiles. Tu mérites de t'anéantir parce que tu te sens troublé dans ton essence même, parce qu'il te paraît que deux êtres ont mené, en toi, une double existence clandestine et que tu entends délivrer ton âme familière d'un voisinage que tu n'ignores plus et que tu abhorres... Est-ce bien cela?...

THIBAUT. — Oui.

LE PÈRE DE SILVIAN. — Eh bien, mon Thibault, j'appelle à moi, pour t'invoquer, toutes les forces de la plus humble des créatures... Thibault, n'entre pas dans ce crime et dans cette erreur!... Oui, dans cette erreur!... Puisque c'est ici le corps à corps de deux hommes en un seul, mon enfant, n'immoles pas le chrétien au juif... Regarde! mais regarde!... Si tu commets ce meurtre de toi-même, tu renonces ton Dieu, le Dieu de toutes les indulgences et de toutes les miséricordes, tu renonces notre Dieu d'amour, pour adorer l'autre, le Dieu cruel, qui édicta : « Je prendrai les péchés des parents et les jetterai sur les enfants! » Thibault, je te le dis, le suicide te prosterne devant Jéhovah!... Juive serait ta mort! Mais tu vivras, mon petit, et ta survivance sera chrétienne!...

THIBAUT. — Mon père, ce sont là des raisons éloquentes, des raisons de prédicateur, des raisons...

LE PÈRE DE SILVIAN. — Des raisons que tu n'as pas le droit de repousser!... Non! Je ne tiendrais ce langage ni aux vieilles bigotes de Sainte-Clotilde, ni aux pâles petits pénitents qui, la jumelle de courses en bandoulière, viennent demander la remise de leurs péchés blafards!... Non!... Un tel argument, si pur de tout alliage mondain, je ne l'oppose qu'à toi, qu'à mon fils d'élection!... Cher Thibault, la minute est grande! La loi vengeresse de Moïse étouffera-t-elle aujourd'hui la loi de Jésus, la tendre loi du pardon?... Chrétien, pardonne!...\* N'applique pas le supplice de ta mort, la mort de ta mort, à la pauvre femme dont j'atteste ici la longue

souffrance, le douloureux retour au Seigneur, la réconciliation avec Dieu...

THIBAUT, qui se défend. — Mon père, à quoi sert-il...

LE PÈRE DE SILVIAN. — Et tiens, j'ose encore réclamer ta pitié pour un autre pécheur, pour le plus humble de tes amis... Oui!... Ta confession exige la mienne... Thibault alors que la duchesse devint ma dirigée, j'étais trop près du noviciat... J'apportais à traquer le scandale une fureur jeune et sombre qui n'est pas d'un bon prêtre... Certes, je ne devais point pactiser, je devais brandir, sur une liaison coupable, le fouet de l'Evangile!... Mais, Thibault, je m'accuse d'avoir manqué gravement à cette sage et suave règle de l'Eglise qui nous veut sans merci contre le péché, mais pitoyables au pécheur... A ma pénitente, j'ai imposé le sacrifice de rompre quand il eût fallu... le persuader... Et Gutlieb, Justin Gutlieb... Ah! il me souvient d'un jour, que son désespoir sanglotait à mes pieds. Et moi, au lieu de m'incliner vers ses pleurs, je les ai jugés du haut de mon orgueil!... Le malheureux, par quel mystère concevrait-il le secours et l'onction de la foi, souffleté qu'il fut de toutes ses intransigeances!... Ainsi, Thibault, pour une part, j'ai dressé contre la religion cet ennemi, j'ai causé votre choc, et, de la calamité de ta fin, Dieu me demanderait compte, terriblement! Déserteras-tu malgré tout?... Laisseras-tu ta mère et ton ami au feu d'éternels reproches, à l'enfer de leurs remords?... Sois meilleur que je ne l'ai été! Garde la vie pour le rachat de nos fautes...\* Par charité chrétienne, mon enfant, choisis le difficile parti de vivre!...

THIBAUT. — Mon père, le difficile parti est celui auquel je m'arrête... Il serait si commode de m'épargner, de masquer, d'accepter un duel pour rire!... Je ne peux pas! Je ne peux plus!... Rien à présent ne me ferait descendre à cette simulation, à cette ignominie!... Rien!... J'ai choisi de ne pas me battre et de disparaître. Et vous savez bien, mon père, que mon option est la plus rude!

LE PÈRE DE SILVIAN, vivement. — Je sais que tu t'enfermes dans une alternative détestable! J'aperçois, quant à moi, une troisième issue, la seule qui vaille!... Ne pas te battre, oui!... Oh! je te loue de décliner cette rencontre, d'offrir au besoin des excuses... C'est bien, cela, c'est brave! C'est égal à toi-même!... Ne pas te battre, Thibault, et ne pas mourir!

\* A la représentation, supprimer ce qui suit, jusqu'à l'astérisque suivant.

\* A la représentation, reprendre ici.

THIBAUT. — Impossible!

LE PÈRE DE SILVIAN. — Ah! il y faut du cœur!... Et y faut presque le cœur du Christ!... Quelle humiliation et quelle chute!... Mais quelle gloire et quelle victoire!...

THIBAUT, résolu, et moins résolu, cependant. — Impossible! impossible!... Et ma cause?...

LE PÈRE DE SILVIAN, haussé, violent, dominateur. — Et Dieu!... L'offenseras-tu plus longtemps!... Dieu!... voilà de toutes les causes, la cause!... Si tu sers Dieu, mon fils, jusqu'à cette abnégation, je te promets des joies... ah! mais des joies, telles, que les pauvres nabots qui nous entourent ne soupçonnent même pas qu'il en existe!... Viens! Suis mon conseil!... D'ici, tu peux mesurer la conséquence!... Les vivats se tairont, les regards se détourneront, les mains... les mains se déroberont, les amitiés se dissoudront... Mais, toi, dans le secret du sacrifice, de chaque iniquité nouvelle, tu goûteras l'amertume, tu humeras l'âcreté, comme le parfum et la saveur de ta force!... Et quand tu seras, mon grand Thibault, assiégé de solitude, investi de silence, alors, tu te délecteras à cette parole d'un des nôtres : « La solitude est la patrie du fort, et le silence est sa prière! » (Une longue, une très longue pause. Le père de Silvian reprend d'une voix qui, tout d'abord, marque de l'épuisement.) Cher enfant, une longue pratique des âmes n'avait suggéré que l'étincelle d'espoir ne pourrait jaillir que du débat le plus haut... Et, tu le vois, je néglige toute discussion matérielle... Je m'abstiens même de critiquer l'agencement de cette absurde comédie funèbre, de te démontrer qu'après toi, la fable de ta mort naturelle n'aurait pas tenu un seul jour...

THIBAUT, moins ferme. — Pardon, j'estime... je maintiens que...

LE PÈRE DE SILVIAN. — Pas une heure!

THIBAUT. — C'est que, mon père, je ne vous ai pas tout expliqué... Dans quelques minutes, je dois avoir, ici... une entrevue... oui, une entrevue au sujet de ce duel... Il s'agira d'en reculer la date... sous prétexte d'un malaise subit, qui... (Il hésite.) qui rapidement...

Il hésite encore.

LE PÈRE DE SILVIAN. — Ne poursuis pas!... Laisse là cette machination lamentable!... (Protestation de Thibault. Énergique insistance du père.) Mon enfant! Mais de la surprise et du bruit de ton décès sortirait aussitôt l'enquête, avec ses redoutables chances de

souiller tout ce qu'ici-bas tu as chéri ou servi!... (Un silence.) Ne remue plus cette vase!... Thibault, puisque le sacrifice à Dieu t'a séduit!... (Thibault fait un geste de dénégation.) Si... Je devine, je vois dans ton cœur, la bonne tentation!

THIBAUT. — Mon père, votre appel, votre véhémence me troublent, je la concède, mais...

LE PÈRE DE SILVIAN. — Ne renie pas cet élan qui te fait chrétien, pour ainsi dire, malgré toi!...

THIBAUT, agité. — Non!... Mais non, précisément!... Hier, j'étais un chrétien... Aujourd'hui, je me sens flétri, flétri... Mon passé ne m'appartient plus... Aujourd'hui, je suis le fils d'un juif!...

LE PÈRE DE SILVIAN. — Aussi, t'offré-je cette lourde pénitence comme un nouveau sacrement, comme un second baptême!... Tu vas te l'administrer en personne, sans secours, ce baptême laborieux, ce baptême cuisant, celui que l'Eglise nomme le baptême du désir, parce qu'il a cette grandeur d'être volontaire...

THIBAUT. — Mais après?... Mais que feriez-vous de moi, ensuite? De moi qui veux me cacher à moi-même!...

LE PÈRE DE SILVIAN, après un temps. — Je te cacherai. (Un temps encore.) Mon fils, je te cacherai à tes propres yeux, comme à tous les yeux... Je te dirai : « Thibault, prends le froc! Sous la robe que voici, dissimule ta misère!... » (Manipulant sa soutane.) Ça, vois-tu, ça, c'est le seul voile des inguérissables blessures!...

THIBAUT, ému. — Mon père...

LE PÈRE DE SILVIAN. — Portant l'habit, tu choisiras ta voie, entre les voies du Seigneur, que tu veuilles le servir par l'action, par la mission, par l'apostolat, ou dans la retraite et dans l'oubli, au fond du cloître.

THIBAUT. — Le cloître...

LE PÈRE DE SILVIAN, attentif. — Oui... Va dans un cloître, Thibault... Au lieu d'ambitionner la vile poussière de tous les morts, va mourir au péché, va gagner cette mort spirituelle!... Ne te hâte plus vers la terre où tout retourne, mon Thibault, mais souève-toi, prends ton essor pour t'ensevelir vivant avec Jésus!... Va dans un cloître!

THIBAUT. — Le cloître!

Thibault est assis, plié en deux, sous le poids des méditations. Le père est debout, derrière lui.

LE PÈRE DE SILVIAN, d'une voix qui meurt.

— Le cloître... l'exemple... la règle... l'ombre... les grands murs... les dalles... l'écho... le repos... l'évasion... la sérénité... Dieu... (Son regard, graduellement levé au ciel, s'abaisse sur Thibault.) Va dans un cloître...

Un long silence. On frappe.

THIBAULT. — Entrez!

Paraît le valet de chambre.

LE VALET DE CHAMBRE. — Prince, c'est M. Bernard...

THIBAULT. — M. Bernard?... Ah! oui! bien!...

LE VALET DE CHAMBRE. — Il est au fumoir...

THIBAULT. — Bien... bien... merci... (Le valet de chambre a gagné la porte.) Louis!... Tu peux t'en aller... Va dîner, mon petit...

LE VALET DE CHAMBRE. — Mais, si le prince a besoin de moi, je...

THIBAULT. — Non! non!... File!... Va-t'en!...

LE VALET DE CHAMBRE. — Bien, prince... Je laisserai les clefs en bas?

THIBAULT. — Si tu veux... Je ne bouge pas...

Le valet de chambre sort.

LE PÈRE DE SILVIAN. — Je te laisse aux négociations... (Un temps.) Mon enfant, je te regarde comme engagé à Dieu. Tu m'as promis de vivre?

THIBAULT. — Ne demandez pas que je me lie par une parole... Je ne m'en sens pas le droit encore!... Mais vous avez opéré un miracle... Je ne suis plus décidé à mourir, moi, en qui la mort s'imposait déjà... Que ceci vous suffise pour l'heure!...

LE PÈRE DE SILVIAN. — Au moins, m'assures-tu que nous nous reverrons?

THIBAULT. — Nous nous reverrons... Je le promets.

LE PÈRE DE SILVIAN, souriant. — Dès qu'il me plaira?

THIBAULT. — Dès qu'il vous plaira.

LE PÈRE DE SILVIAN, caressant. — Alors, ce soir même.

THIBAULT. — Ce soir. Seulement, cet entretien peut se prolonger...

LE PÈRE DE SILVIAN. — Sois tranquille!... Je me partage entre deux peines et je devrai, avant de te revenir, réconforter une mère, la plus anxieuse, la plus torturée... A tout à l'heure, mon fils.

THIBAULT, tendrement. — A tout à l'heure, mon père.

Les mains, puis :

LE PÈRE DE SILVIAN, traçant sur le front de Thibault le signe de la croix, en murmurant les paroles latines de la bénédiction, dont on ne perçoit qu'une ou deux syllabes. — « Benedictat te omnipotens Deus Pater et Filius et Spiritus Sanctus. »

THIBAULT, des lèvres. — « Amen ».

Il s'incline. Le père de Silvian sort.

### SCÈNE III

THIBAULT, GUTLIEB

Thibault, resté seul, va rapidement à la porte de gauche. Mais, tenant déjà le bouton de la serrure, il s'immobilise, se donne quelques secondes d'intense réflexion. Lorsqu'il s'est repris, concentré, il ouvre la porte, et prononce d'une voix qu'il s'efforce vainement de faire indifférente :

THIBAULT. — Entrez, monsieur, je vous prie. (Paraît Gutlieb derrière lequel Thibault referme la porte.) Voulez-vous vous asseoir? (Thibault a offert un siège. Gutlieb, machinalement, s'installe. Une égale émotion travaille ce père et ce fils. Gutlieb est très pâle; son maintien est rigide. Thibault regarde obstinément devant lui et parle d'un ton qui dément le calme de ses paroles.) Monsieur, je vous suis très reconnaissant de répondre à mon télégramme par la visite que je sollicitais... (S'excusant.) J'ai jugé que ce lieu et cette heure seraient propices au secret de notre réunion... (Une pause. Thibault s'assied à son bureau.) Monsieur, tantôt, après votre départ de l'hôtel, ma mère a été amenée à m'apprendre... (Une pause, puis, d'un jet.) à m'apprendre mon origine... (Une pause.) Cette révélation me désarme... fait tomber l'épée de ma main... Il m'est devenu impossible, même de me prêter à un duel concerté... inoffensif... (Gutlieb fait un mouvement comme pour protester. Mais, il se ravise, ne prononce mot et revient à une immobilité que trouble, seule, sa respiration. Thibault poursuit, laborieusement.) Toutefois, comme je rends justice à votre fermeté... à votre courage... comme, en cette affaire, vous vous êtes comporté... me semble-t-il, en... en homme d'honneur, je n'entends pas que vous souffriez, dans la moindre mesure, de mon abstention. Or, le simple refus de me battre pourrait s'interpréter comme une nouvelle

offense et vous nuire, je serai donc, je le suppose, conduit à formuler des regrets\*. Nous réglerons cette question-là tout à l'heure.

GUTLIEB. — Mais avez-vous envisagé les suites de cette volte-face?... En ce qui vous concerne!... Songez à l'impression que va causer...

THIBAUT. — Je m'occupe assez peu de l'opinion d'autrui... Par contre, je sais ce qu'il m'en coûtera à moi-même de répudier mon action.

GUTLIEB. — Alors...

THIBAUT. — Je le ferai néanmoins... Seulement... et c'est pourquoi j'ai désiré cette entrevue... il faut que je vous pose une question... Je m'adresse à votre honnêteté!... Monsieur... suis-je sûrement... sans aucun doute... sans qu'aucun doute soit possible... suis-je... votre fils?

GUTLIEB, *sourdement*. — Vous êtes mon fils.

THIBAUT. — Bien... Mais pouvez-vous me donner mieux qu'une réponse affirmative?... Comprenez-moi!... Est-il en votre pouvoir, monsieur... de me prouver cette filiation?...

GUTLIEB. — Ceci est... pénible...

THIBAUT. — Oh! oui... pénible... L'événement aussi est bien pénible... Venez-moi en aide, monsieur...

GUTLIEB, *après une profonde réflexion*. — Vous m'aidez également?... Vous vous appliquerez à deviner sous mes paroles...

THIBAUT. — Oui...

Thibault et Gutlieb, assis des deux côtés du bureau, sont tous deux penchés en avant. Les têtes sont près l'une de l'autre.

GUTLIEB, *au bout d'un moment, avec gêne, avec peine*. — Il y a... voyons, il y a vingt-huit ans, M. de Croucy a fait, en Algérie, un long, un très long séjour...

THIBAUT. — Je sais... dans l'espoir de gagner une immense fortune... L'affaire des phosphates...

GUTLIEB. — C'est cela. Un jour, M<sup>me</sup> de Croucy a quitté Paris brusquement pour rejoindre le duc... Ce départ a étonné tout le monde. M<sup>me</sup> de Croucy n'était pas heureuse en ménage... Moi seul, je connaissais la... la cause véritable...

THIBAUT. — Il suffit... J'ai entendu plu-

sieurs fois parler de ce voyage de ma mère... Je vous remercie... beaucoup...

Il ne peut poursuivre. Enfin le flot monté des larmes irrépressibles. Thibault incline la tête à toucher du front la table. Et des sanglots éclatent qui le secouent tout entier\*.

GUTLIEB, *qui s'est levé et qui maîtrise avec peine un élan vers son fils*. — Oh!...

Un temps, des sanglots, puis :

THIBAUT, *qui redresse la tête*. — C'est absurde... c'est... c'est le bouquet?... (*Il essuie ses yeux*.) Il a fallu que... que devant vous... Ah! je crois que personne n'a souffert ce que je souffre en ce moment...

Cette fois encore la douleur est plus forte et Thibault est contraint de cacher sa figure au creux de son bras.

GUTLIEB. — Personne!... Mais ces larmes-là, je les ai pleurées pendant des jours et des jours, qui sont devenus des années et des années!... Je vous ai tant aimé!... J'ai été... ah! si privé de vous!... Combien de fois, quand vous vous promeniez avec votre précepteur, je vous ai guetté, je vous ai suivi par les rues... oh! en me cachant!... J'étais un pauvre père honteux... Du reste, je suis un pauvre homme... (*Une pause*.) Oui, j'ai tout su de votre jeunesse... votre intelligence... vos notes... vos prix au concours... N'est-ce pas, vous me figurez la grande chose, la seule grande chose que j'ai eue... tout l'élan, toute... oui toute la poésie de ma vie... Et plus tard, quelle torture d'apprendre votre haine pour... enfin, d'apprendre que vous nous détestiez!... Quelle torture nouvelle!... Mais ça n'a pas duré, ça!... Non!... Lorsque j'ai vu comme vous réveilliez ceux de votre parti, comme vous les commandiez, comme vous les meniez à la bataille... à la bataille contre les juifs, contre nous!... eh bien... eh bien, tout au fond de moi-même, je me suis senti fier de l'ennemi que je m'étais donné... Oui, je me suis enorgueilli de vos victoires sur ma race!... Je me suis enorgueilli dans ma race!...

THIBAUT, *qui a relevé la tête, dit faiblement*. — Monsieur, je vous en prie...

GUTLIEB. — Oh! je ne veux rien pronon-

\* A la représentation, couper le texte ci-après, jusqu'à l'astérisque suivant.

\* A la représentation, cette explosion de chagrin se produit à l'endroit marqué par l'astérisque précédent, et la scène reprend ici.

ser qui vous blesse... Je comprends que vous ne puissiez pas compatir à mes peines... Je sais que votre souffrance est loin de la mienne... très loin... Nos douleurs elles-



THIBAUT. — PERSONNE N'A SOUFFERT CE QUE JE SOUFFRE EN CE MOMENT...

mêmes sont opposées... étrangères... C'est non ! et, ça... c'est mon sort... Je n'insiste pas!

THIBAUT. — Oui, terminons nos arrangements et...

GUTLIEB. — Ou plutôt, j'insiste... J'insiste pour que vous renonciez à cet extravagant projet d'excuses!... Le duel dont nos témoins discutent, en ce moment même, les conditions, il faut qu'il ait lieu...

THIBAUT. — Oh! monsieur, de grâce...

GUTLIEB. — Si! Il faut que nous nous battions!...

THIBAUT. — A aucun prix!

GUTLIEB. — Mais c'est votre intérêt que je défends, votre intérêt seul!...

THIBAUT. — Je vous remercie, monsieur, mais ma fatigue est immense et...

GUTLIEB. — Ecoutez-moi! Battons-nous demain!... Vous me blesserez!... enfin, vous me toucherez...

THIBAUT, très net. — Non, monsieur!

GUTLIEB. — C'est lamentable... C'est insensé!

THIBAUT. — Peut-être! Revenons à...

GUTLIEB. — Même à son favori, le monde ne pardonnera jamais, cette... pirouette!... Vous entendez? Jamais!

THIBAUT. — Tant pis!

GUTLIEB. — Il vous plaît donc, votre existence durant, de traîner la honte, de...

THIBAUT. — Oui!... Je m'en moque!...

GUTLIEB. — Quel homme se moque du jugement des hommes!

THIBAUT. — Celui-ci.

GUTLIEB. — Mais non!

THIBAUT. — Je vous assure!... Sans doute, différons-nous...

GUTLIEB. — Non!... Vous verrez!

THIBAUT. — Erreur! Je ne verrai ni n'entendrai!... Dans la retraite que je médite, la parole humaine ne parviendra pas jusqu'à moi.

GUTLIEB. — Vous méditez une retraite?...

THIBAUT. — Soyez le premier à savoir! Je pense entrer en religion.

GUTLIEB. — Quoi?

THIBAUT. — Oui... me faire ordonner, le plus vite qu'il se pourra et me retirer au couvent.

GUTLIEB, violemment. — Au couvent?... Ah! non, par exemple!...

THIBAUT. — Non?

GUTLIEB. — Non, Thibault!... Je ne veux pas! Cette fois, je ne veux pas!

THIBAUT, ironique. — Monsieur, je vous en prie...

GUTLIEB. — Tous les sourires, tous les dédains, je les essuierai! Mais je ne veux pas!... Non, je ne veux pas!... La vie de ma vie, le fils que j'aime malgré lui, qui a

fait ma seule joie et ma gloire secrète, cap-  
nare, à son tour, garreté, bâilloné... Ja-  
mais... Ils ne vont pas vous pas, vous!

THIBAUT. — Tout ceci est gênant, plus  
que gênant! Et tellement superflu!... Il faut  
surtout, monsieur.

GUTLIEB. — Un seul mot!... Savez-vous  
l'honneur que vous serez, un an après votre  
ordination?

THIBAUT. — A merveille!... Un char-  
treux ou un trappiste, enfin...

GUTLIEB. — Non pas!... Mais un être plus  
en déroute qu'à cette heure même... Un dé-  
frôqué!

THIBAUT. — Qu'osez-vous dire?

GUTLIEB. — Je prédis que, si vous menez  
au bout votre beau dessein, dans les douze  
mois, vous tomberez à l'horreur de porter la  
robe!

THIBAUT. — Insanité!... Monsieur, je  
mourrai dans le cloître de mon choix.

GUTLIEB. — Avant de mourir, il s'agira d'y  
vivre! Jour après jour, de vous éveiller à la  
vie monacale! Soir après soir, de vous blottir  
dans un cercueil! De ne plus connaître qu'un  
horizon : les blancheurs d'une cellule; qu'un  
sourire : le rictus de la tête de mort; qu'un  
ennemi à vaincre : votre chair en révolte;  
— qu'un avenir : le même lendemain et puis  
le même, et puis le même, et encore le même!  
Et cela, de bonne foi, vous l'acceptez?

THIBAUT. — Oui!

GUTLIEB. — Vous acceptez ce long suicide?

THIBAUT. — Je l'appelle!

GUTLIEB, *rude*. — Ce n'est pas vrai!... J'ai  
eu de vous la curiosité passionnée, mala-  
dive... Et je me flatte de vous connaître!...  
Vous n'êtes pas de cette pauvre pâte! Mais  
c'est votre épouvante, les résignations, les  
mortifications, les stagnations!... Vous êtes  
né pour bouger, pour lutter, pour monter,  
pour exiger, pour vous accroître! Vous êtes  
né pour vivre!

THIBAUT. — Assez, monsieur Gutlieb!  
Vous prêteriez à rire!... Ce n'est pas mon  
âme, c'est la vôtre, c'est votre appétit, c'est  
votre frénésie, c'est vous-même que vous  
étalez!

GUTLIEB. — Et si vous êtes à mon  
image?...

THIBAUT. — Oh! oh!...

GUTLIEB. — Pourquoi, après tout, ne  
ressembleriez-vous pas à l'homme dont vous  
sortez?

THIBAUT, *durement*. — Renoncez à  
ceci!... J'ai conscience de moi et que j'é-  
chappe à cette hérédité!

GUTLIEB. — En êtes-vous sûr?

THIBAUT. — Très sûr! De vous, j'ai reçu  
le souffle, mais le souffle et rien de plus!

GUTLIEB. — Allons donc! Ouvre les yeux,  
Thibault!... Tu es juif et tu n'es que juif!

THIBAUT, *menaçant*. — Monsieur, pre-  
nez garde! Vous abusez, à la fin...

GUTLIEB. — Oh! je ne tâche pas à vous  
effenser! Loïn de là!... J'ai vu comme vous  
émergiez de votre caste et cette supériorité  
fit ma certitude!

THIBAUT. — Inutile!... Je ne donne pas  
dans ce piège... Vous ne me séparerez pas  
des compagnons de ma vie! Je les aime pour  
de beaux sentiments que votre espèce n'of-  
fre jamais. Les nobles sont nobles, monsieur  
Gutlieb!

GUTLIEB. — C'est des mots, ça!... Eh  
puis, ça m'est égal!... Mais d'autres gen-  
tilshommes se sont essayés à l'antisémi-  
tisme... Quels lamentables échecs! Tandis  
que vous étiez en route, vous, et sans l'ac-  
cident qui survient... hum!... hum!...  
hum!... Oui, pour persuader à trente-huit  
millions de chrétiens que la présence, parmi  
eux, de soixante mille juifs constituait un  
péril national, pour annoncer cette parole  
incroyable, il fallait la force et la passion  
d'un juif!... D'ailleurs, les apôtres, de tout  
temps, nous nous sommes chargés de les  
fournir!...

THIBAUT. — Je ne réponds plus!

GUTLIEB. — Et que répondriez-vous?

Un temps.

THIBAUT, *avec emportement, avec dou-  
leur*. — Eh bien, non! Malgré vos habiletés,  
je crie : non! Tout comme vous, je suis sen-  
sible aux distances qui séparent les êtres, et  
le son de votre voix, un certain éclat de vos  
yeux, l'âpreté de votre attitude suffisent à  
me rassurer... Il me suffit de vous voir et  
de vous entendre pour que je secoue le cau-  
chemar de cet atavisme!... Non, je ne suis  
pas un Gutlieb! Je ne suis pas un juif!

GUTLIEB. — Expliquez alors...

THIBAUT. — Et, du reste, à quoi préten-  
dez-vous en moi? Quels seraient vos miséra-  
bles dons? Une vague facilité de parole, un  
petit art de discussion, un petit esprit de  
politique? Eh bien, soit, soit!... Ce clin-  
quant, cette friperie, je les tiens du hasard  
infâme de ma provenance!... C'est en en-  
du!... Aussi bien, reprenez le tout! Le fais-  
ici, le serment de ne me servir, plus ja-  
mais, de ces sordides avantages! Mais les  
profondeurs de moi-même, mes entrailles,  
tout ce que je ne peux, ni ne veux vous ré-

vêler, cela marque un autre lignage, le cher, le beau, le grand, le seul!... (*Gutlieb secoue la tête.*) Je vous interdis de nier!... Malgré vos investigations, vous ignorez tout de ma vie secrète!... (*Furieusement.*) Enfin, est-ce mon sang juif qui m'a précipité, de force, contre votre bande, contre votre clique? Hem?...

GÜTLIEB. — Parfaitement!

THIBAUT. — Quoi?

GÜTLIEB. — Oui!... J'affirme qu'un puissant instinct sémitique a fait l'antisémite que voilà! J'affirme que vous vous êtes jeté dans l'antisémitisme, non par haine profonde du juif, mais bien par une divination juive, par une ambition juive, de la cause éclatante...

THIBAUT, indigné. — Oh!

GÜTLIEB. — De la cause bruyante, de la cause qui sonne, qui donne, qui rend...

THIBAUT. — Infamie!

GÜTLIEB. — Et de la cause, surtout, qui lève, qui enlève, qui met sur un pavois, qui met en vue, bien en vue, immensément en vue!

THIBAUT. — Mais vous mentez!

GÜTLIEB. — Eh bien, ne mens pas, toi!... Evoque une réunion publique! Ton discours vient de finir, devant l'estrade roule le tonnerre des acclamations... Allons, Thibault, la vérité! N'es-tu pas de toutes tes fibres, de toutes tes cellules, de tout ton être, à l'ivresse, à l'unique ivresse de t'exhiber et de réussir?... Allons!...

THIBAUT, quelque peu démonté. — Sans doute, ai-je soif de bruit comme... comme beaucoup d'hommes!... Sans doute!... Mais je n'ai pas voulu que cette basse satisfaction!... Non... J'ai... d'abord, j'ai servi Dieu!...

GÜTLIEB. — Vous avez servi Dieu?... Bah!... Dieu vous a servi! oui!... Vous avez tiré de Dieu tout le profit imaginable!

THIBAUT. — Malheureux!

GÜTLIEB. — Ce mot magique a tout embelli, tout magnifié, tout sanctifié... Il vous a tout facilité!...

THIBAUT. — Malheureux! malheureux!

GÜTLIEB. — D'où part cette indignation?... puisque vous ne croyez pas!

THIBAUT, violemment. — Je crois!

GÜTLIEB. — Mais non! Et vous n'avez jamais cru!... Interrogez-vous sincèrement, profondément!

THIBAUT, frappant du pied. — Je crois! Je crois!

GÜTLIEB. — Quand, alors, fites-vous acte de croyant?

THIBAUT. — Mais... sans cesse!...

GÜTLIEB. — Tiens!... je ne vois pas cela... Quand avez-vous rendu à Dieu les services dont vous vous targuez?... Un des services?... Un vrai service, silencieux et désintéressé?... (*Une pause.*) Quand?... (*Une pause.*) Dites!... (*Thibault fait entendre une sourde imprécation et montre le poing à Gutlieb.*) Vilain, ce geste-là!... Je défends ici mieux que mon existence!... J'ai pleuré mon fils comme on ne pleure pas les morts, et ce Dieu, dont j'ai tant souffert, me le prendrait une seconde fois, plus cruellement!... Considérez!...

THIBAUT, qui se surmonte, qui se mate. — Oui... (*Une pause.*) Monsieur, parlons posément!... Que vais-je devenir?

GÜTLIEB. — Comment?

THIBAUT, très calme. — Oui, à présent, que vais-je devenir?\* Tout à l'heure, un prêtre, divinement, m'ouvrait le cloître... Mais vous avez paru, vous avez prononcé quelques mots... des mots clairvoyants, précis, directs... des mots qui, tout de suite, font leur chemin en moi, et voici que le refuge proposé est en ruine!

GÜTLIEB. — Je m'en réjouis!... C'était là un parti abominable!

THIBAUT. — C'était un parti! et qui me rendait une provisoire confiance, quelque force... A la place, que m'offrez-vous?\*

GÜTLIEB. — Mais, Thibault, vous êtes un grand! Vous serez ce qu'il vous plaira... Vous serez le plus bel orateur de ce pays, ou un de ses ambassadeurs... ou son médecin... ou...

THIBAUT. — Pardon, pardon!... J'aperçois une difficulté! Sous quel nom exercerais-je?

GÜTLIEB. — Sous quel nom?

THIBAUT. — Oui!... Gutlieb?

GÜTLIEB. — Vous vous moquez!\*\*\*

[THIBAUT. — Pourquoi? Grâce à votre pouvoir de démontrer, je sais, maintenant, comme je relève de ma naissance, de la race paternelle et...]

GÜTLIEB. — Ne vous entêtez pas dans ce paradoxe!]

THIBAUT. — Alors, votre conseil? Poursuivre flegmatiquement une existence juive et, lorsque s'éteindra le duc de Croucy, usurper son titre et m'en prévaloir?

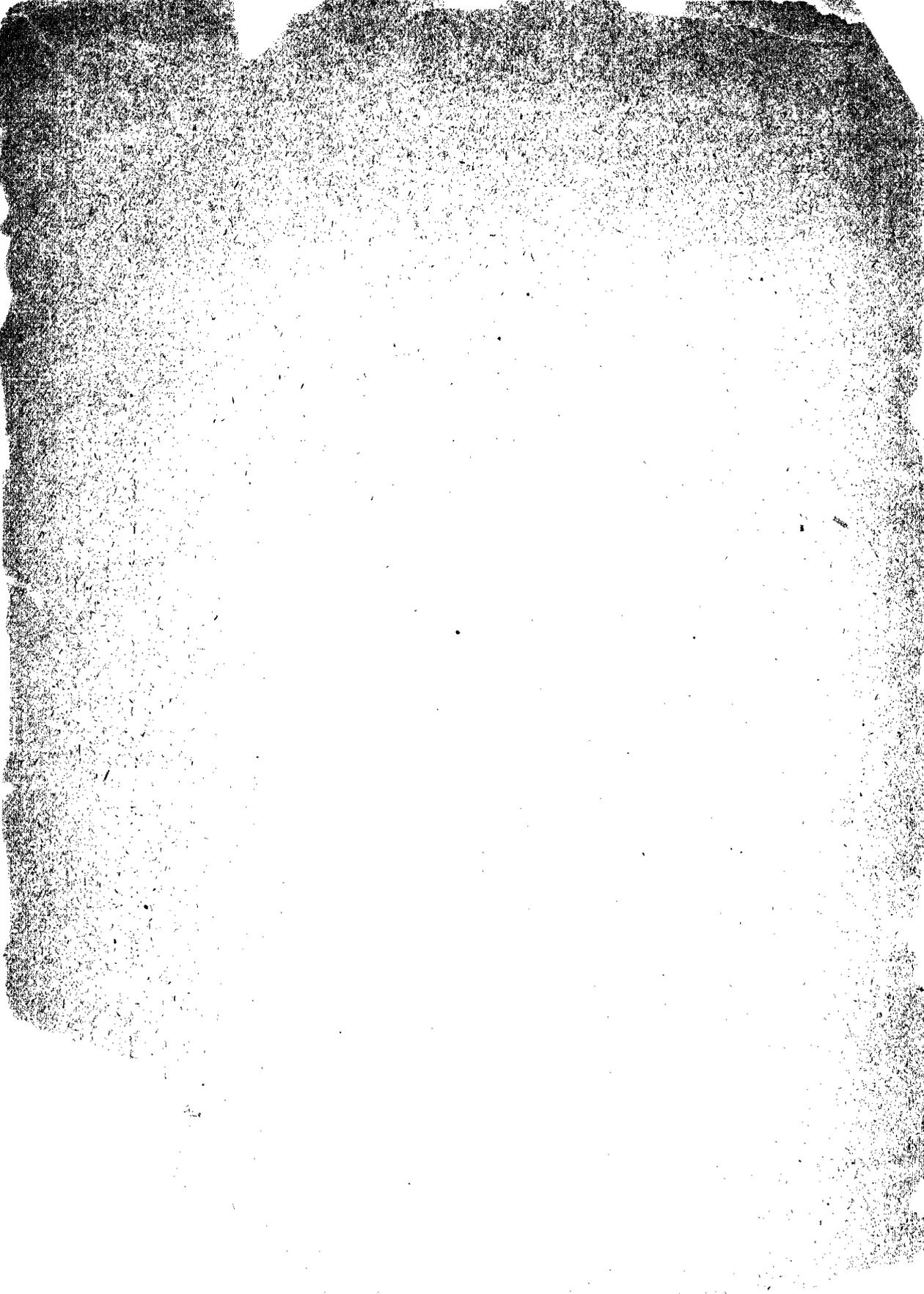
\* A la représentation, couper jusqu'à l'astérisque suivant.

\*\* A la représentation, reprendre ici.

\*\*\* A la représentation, couper la partie entre [ ]



AGNÈS. — MON  
PITIÉ !...



**GUTLIEB.** — Enfin, l'aveu...  
**THIBAUT.** — Pour tout réparer cet aveu...  
 Il sort y avait sans...

**GUTLIEB.** — Ne l'espérez pas!... Seulement, il y aura les années qui cicatrisent et le cœur qui s'habitue. Fiez-vous à un vétérinaire!... On s'arrange de toute peine.

**THIBAUT.** — Des peines, peut-être... Mais des scrupules?

**GUTLIEB.** — Mon enfant, l'un et l'autre, nous devons à une femme le secret de son secret.

**THIBAUT.** — Mais, elle-même, a-t-elle pu le garder? Non! Pour votre salut, pour le mien, elle a crié sa honte généreusement et follement!... Ce cri d'aveu, il voudra sans cesse jaillir de moi! Et si je le réprime, il me brûlera le gosier, il me séchera les veines, il allumera des bûchers là-dedans!

**GUTLIEB.** — Vous me consternez!

**THIBAUT.** — Je n'y peux rien! Je ne tiens pas que de vous!... Je suis aussi le fils de ma mère. Et, je vous le redemande, que vais-je devenir?

**GUTLIEB.** — Thibault, pauvre Thibault, pour votre soulagement, je revivrais mes jours les plus suppliciés!

**THIBAUT, doucement.** — Monsieur Gutlieb, vous me témoignez une compassion véritable. Je sens que vous me chérissez à cette minute. Et jamais, plus qu'à cette minute, je ne vous ai haï.

**GUTLIEB.** — Oh!

**THIBAUT.** — Ou, plutôt, je dégage exactement mes vieux motifs de haine. Vous n'êtes que des destructeurs. Vous ne savez que démolir et désespérer, vous ne savez ni consoler, ni rebâtir!

**GUTLIEB\*.** — Injustice!

**THIBAUT\*.** — Tout à l'heure, tandis que votre souffle critique balayait mon illusion, ravageait mon espérance, vous étiez beau de force mauvaise!... Mais l'œuvre accomplie, quand j'invoque votre secours, quelle impuissance à relever la victime, à embellir sa douleur, à rien sauver!

**GUTLIEB.** — Voici l'iniquité séculaire! Je subis l'anathème parce que mon amour et ma religion de la vie m'interdisent de la farder, de la truquer, de la détourner, de l'amoinvrir!... Tu es une de toutes leurs dupes, Thibault! Tu es une dupe du grand mensonge qui agenouille la majesté humaine devant les contes de fées et les images!

**THIBAUT, sombre.** — Oui... oui... vous

autres, vous chantez toujours la vie et vous n'apportez que les paroles dont on meurt!

**GUTLIEB.** — Ceci m'angoisse affreusement!... Aurais-je commis la faute de...

**THIBAUT, du ton le plus naturel.** — Pas la moindre faute!... Nous n'émettons là que des généralités... Certes, un rude problème se pose à moi. Je le résoudreai. Je suis tranquille!...

**GUTLIEB.** — Ne puis-je vous être d'aucune aide?

**THIBAUT.** — Merci... Non!... Non, vraiment!... Ou bien... si, peut-être... Mais si!... Tout justement, j'aurai besoin d'un... d'un coup de main!...

**GUTLIEB.** — D'un coup de main?

**THIBAUT.** — Oui, pour... m'évader du couvent!...

**GUTLIEB.** — Je ne comprends plus!

**THIBAUT.** — N'est-ce pas, j'avais engagé au père de Silvian une parole... Mais l'histoire serait longue... Voulez-vous me servir?

**GUTLIEB, inquiet.** — Certes... Mais quel rôle me destinez-vous?

**THIBAUT.** — Quel rôle!... Je vous tiens pour un homme si fin et si fort que, mis sur la voie, vous me comprendrez à demi-mot... peut-être sans que je parle.

**GUTLIEB.** — Je m'efforcerais!...

**THIBAUT.** — Alors, accordez-moi, je vous prie, deux ou trois minutes...

**GUTLIEB.** — Bien... Mais...

**THIBAUT, qui a gagné la porte de sa chambre.** — Trois minutes tout au plus!... Attendez!

Il sort

## SCÈNE IV

**GUTLIEB, seul**

Lorsque Thibault est sorti, Gutlieb demeure quelques secondes profondément pensif. Puis, traversé par une inquiétude, il relève la tête et regarde la porte que Thibault vient de refermer. Presque au même moment, s'entend derrière cette porte un bruit sourd et lourd. Gutlieb se dresse, court jusqu'au seuil, son oreille à la porte, écoute. Il fait vement pour ouvrir, mais n'ose. tournant, il montre une figure qui dirige vers le vestibule. fumoir vient de s'ouvrir.

\* A la représentation, couper ces deux réplis.

## SCÈNE V

AGNÈS, GUTLIEB, puis LE PÈRE  
DE SILVIAN

GUTLIEB. — Vous!...

AGNÈS. — Le père vient de me ramener...  
Qu'y a-t-il?

Le père est entré à son tour.

GUTLIEB. — Mon père... Un mot!...

AGNÈS, impérieuse, et qui s'interpose. —  
Qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il? Parlez!...

GUTLIEB. — Mon père... Thibault vient  
d'entrer là... et... c'était comme une  
chute...

AGNÈS, qui s'abîme. — Ah!... Allez... al-  
lez... Ah!... (Le père a déjà traversé la  
pièce et il pénètre dans la chambre. Agnès  
est sur le sol, effondrée.) Pitié!... Mon  
Dieu, pitié!... Mon Dieu, je vous ai tout  
donné... je vous ai donné ma vie, mon pau-

vre cœur... Laissez-moi ça... laissez-moi mon  
petit!... (Le père repart. Sa mère est sang-  
lique. Agnès l'interroge, les bras tendus  
vers lui.) Mon petit?...

Un geste désespéré du père.

GUTLIEB. — Oh!...

AGNÈS, qui se relève par un inconscient et  
prodigieux effort, prononce d'une voix sans  
âme. — Il est mort?... N'est-ce pas, il est  
mort?...

LE PÈRE DE SILVIAN, à Gutlieb, terrible-  
ment. — Quels mots avez-vous dits?

GUTLIEB, épouvanté d'abord, puis. — Ce  
n'est pas moi!... Ce n'est pas moi qui ai tué  
mon enfant!... C'est votre Dieu qui l'a tué!

AGNÈS. — Non!... non!... Dieu ne tue ja-  
mais!... Dieu nous aide à vivre. (D'un pas  
qui titube, elle se dirige vers la chambre en  
se signant, en marmottant :) Au nom du  
Père, du Fils, du Saint-Esprit...

Gutlieb sanglote.

